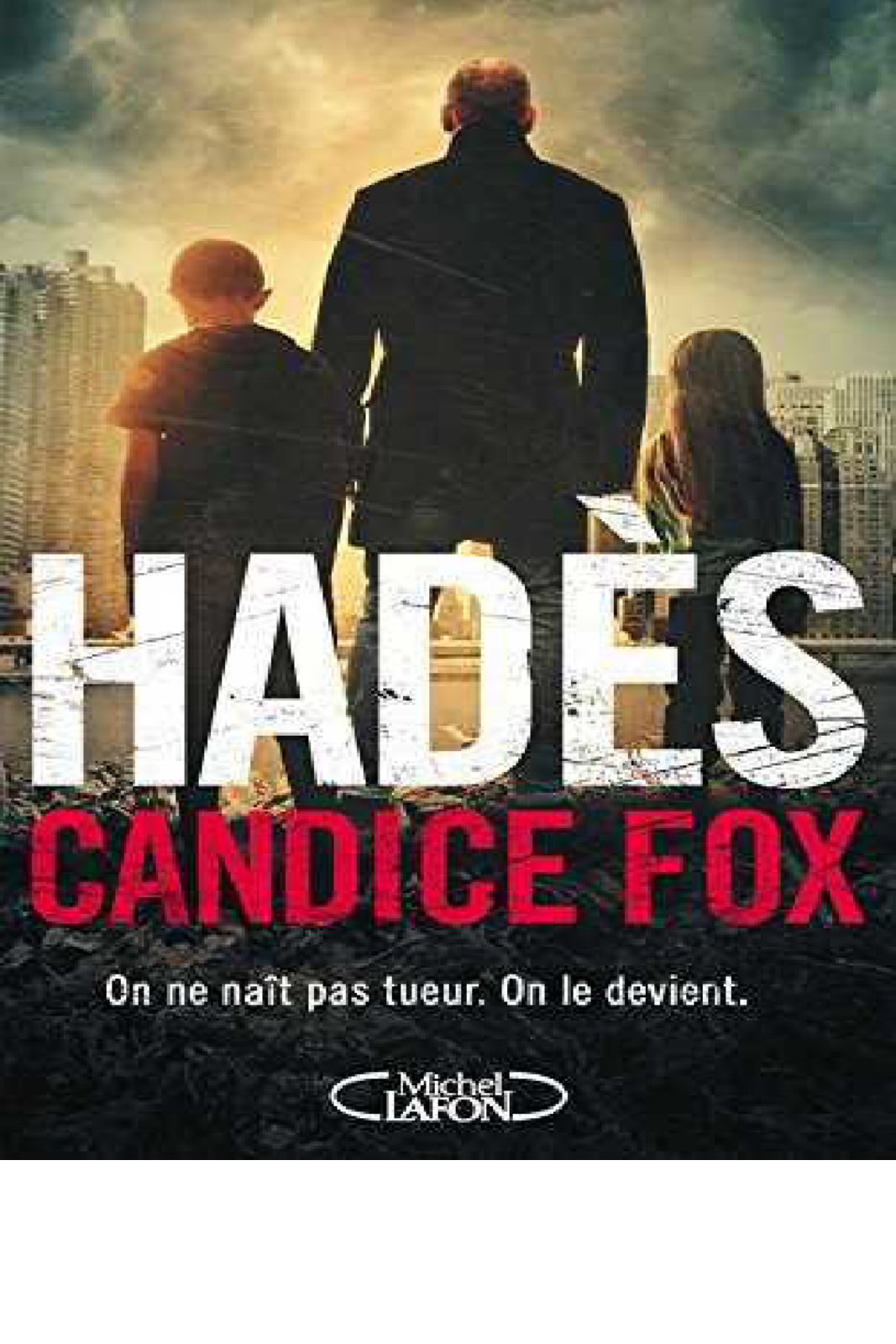


Hadès

Fox, Candice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A movie poster for the film 'Hades'. The top half shows the silhouettes of a man and two children standing on a rooftop, looking out over a city skyline at sunset. The sky is filled with dramatic, dark clouds. The title 'HADES' is written in large, white, distressed letters across the middle. Below it, the name 'CANDICE FOX' is written in large, red, distressed letters. At the bottom, there is a tagline in white and a logo for Michel Lafon.

HADES

CANDICE FOX

On ne naît pas tueur. On le devient.

Michel
LAFON

Candice Fox

Hadès

*Traduit de l'anglais (Australie)
par Isabelle Troin*

Michel
LAFON

À mes parents

Dès que l'inconnu déposa son paquet sur le sol, Hadès comprit que c'était le corps d'un enfant, roulé en boule et enveloppé d'un drap bleu maintenu en place par du chatterton autour du cou, de la taille et des genoux. Un minuscule pied nacré pointait sous l'ourlet, inerte sur le linoléum poisseux. Hadès s'adossa au comptoir de sa petite cuisine encombrée en le fixant du regard. Mal à l'aise, l'inconnu se dandina dans l'encadrement de la porte, tira une cigarette d'un paquet et sortit des allumettes. L'homme qu'on appelait Hadès leva brièvement les yeux vers son visage mince et anguleux.

– Ne fumez pas chez moi.

On avait expliqué à l'inconnu comment se rendre chez Hadès mais on ne l'avait pas mis en garde contre son caractère déconcertant, effrayant. Au-delà du portail en fer de la décharge d'Utulla, à la lisière zigzagante des faubourgs de l'Ouest, s'étendait une route de gravier traversant des montagnes d'ordures jusqu'à une colline noire et imposante qui bouchait le ciel, gardée par les étoiles. À son sommet, une couronne d'arbres et de broussailles dissimulait la petite mesure de bois à la vue des curieux. Au volant de sa voiture, l'inconnu avait soigneusement évité des tas de détritrus aussi hauts que des immeubles et grouillant de toutes sortes de créatures nocturnes – hiboux, chats et rongeurs s'agitant parmi les vieilles briques de lait et les sacs de viande pourrissante. Des yeux phosphorescents l'observaient depuis l'habitable de carrosseries brûlées et sous des plaques de tôle ondulée.

Plus loin le long du chemin de gravier, l'inconnu avait commencé à croiser une nouvelle sorte de bêtes vigilantes. Des créatures fabriquées à partir de bouts de métal et de pièces de machines au rebut bordaient la route : un lave-linge cassé, torturé jusqu'à lui faire prendre la forme d'un lion rugissant, une série de vélos encastrés, tordus et étirés pour figurer le corps d'un flamant rose en train de boire. Au clair de lune, les animaux aux plumes en ustensiles de cuisine et aux yeux en bouteilles de Coca

semblaient tendus, prêts à bondir. Quand l'inconnu avait pénétré dans la maison, il s'était senti un peu soulagé d'échapper à leur attention. Puis son soulagement s'était évaporé lorsqu'il avait posé les yeux sur l'homme qu'on appelait le Seigneur des Bas-Fonds.

Hadès se tenait dans un coin de la cuisine quand l'inconnu était entré, comme s'il s'attendait à recevoir sa visite. Il n'avait pas bougé de là, ses bras poilus croisés sur sa poitrine pareille à un tonneau. Ses yeux froids aux paupières lourdes observaient le paquet dans les bras de l'inconnu. Un Walther PP muni d'un silencieux reposait près de lui sur le comptoir en désordre, voisinant avec un verre de scotch à moitié vide. Les cheveux gris de Hadès étaient bien peignés sur son crâne épais. Il était trapu et corpulent comme un bœuf, sa puissance et sa rage tout juste contenues dans l'exiguïté douloureuse de la cuisine.

L'atmosphère de la maisonnette semblait compressée par les arbres, dont le dôme noir léchait et caressait l'air chaud à travers les fenêtres. La cuisine de Hadès était décorée avec des objets récupérés dans la décharge. Des flacons et des bocaux ouvragés, de toutes les couleurs imaginables, étaient suspendus au plafond par du fil de pêche ; d'étranges outils destinés à couper et trancher étaient cloués aux murs telles des armes. Il y avait là des poissons en céramique, des fruits en plastique, un furet jaune empaillé roulé en boule qui dormait dans un panier près de la porte, des bocaux remplis de choses qu'il semblait inutile de conserver (billes colorées, montures de lunettes sans verres, capsules par milliers), ainsi que des têtes de poupées alignées sur les rebords de fenêtres. Certaines avaient encore des yeux et d'autres pas ; leurs bouches ouvertes souriaient, pleuraient ou hurlaient. Par la porte du minuscule salon, on pouvait voir des livres de poche en lambeaux s'entasser couchés ou debout depuis le plancher en bois brut jusqu'au plafond piqueté de moisissure.

L'inconnu se dandina dans le silence. Il brûlait d'envie de tout regarder mais redoutait ce qu'il pourrait voir. Des oiseaux nocturnes gémissaient dans les arbres à l'extérieur des fenêtres en verre teinté aux carreaux désassortis.

– Vous, euh... (Il se pétrit la nuque avec les ongles.) Vous voulez que j'aille chercher l'autre ?

Pendant un long moment, Hadès ne répondit pas, le regard rivé sur le corps de l'enfant dans le drap bleu usé.

– Racontez-moi comment c'est arrivé.

L'inconnu sentit de la sueur lui picoter les tempes.

– Écoutez, soupira-t-il, on m'avait dit que vous ne poseriez pas de questions. On m'avait dit que je pouvais juste venir les déposer et...

– On vous a mal renseigné.

Un des doigts boudinés de Hadès tapotait lentement son biceps gauche comme pour égrener les secondes. L'inconnu tripota la cigarette qu'il n'avait pas encore allumée, la porta à ses lèvres et se souvint de l'interdiction de son hôte. Il la glissa dans sa poche et baissa les yeux vers le paquet sur le sol, la bosse que formait la petite tête de la gamine enroulée sur sa poitrine.

– Ça devait être un plan parfait, parfait, dit-il en secouant la tête. C'est Benny qui en a eu l'idée. Dans un journal, il a lu un article sur ce type, un certain Tenor je crois, un scientifique fou qui venait juste de palper un gros paquet de fric pour son travail sur le cancer de la peau, les coups de soleil ou un truc de ce genre. Benny est devenu obsédé ; il n'arrêtait pas de nous rapporter des coupures de journaux sur lui. Il nous a montré une photo du mec, de sa petite femme et de ses deux gosses en nous disant qu'ils étaient déjà pétés de thunes et qu'ils n'avaient fait qu'augmenter leur tas de fric puant.

L'inconnu prit une grande inspiration qui gonfla sa poitrine étroite. Hadès le regarda sans bouger.

– On nous a prévenus qu'ils seraient seuls dans leur résidence secondaire de Long Jetty. Alors, on est allés là-bas tous les six pour secouer un peu les barreaux de leur cage et enlever les gamins – on ne comptait pas les garder longtemps, à la base. Ça aurait dû être le boulot le plus facile du monde, mec. On entre, on sort, on attend deux ou trois jours puis on organise la remise de la rançon. On ne voulait pas leur faire de mal. J'avais même emprunté des jeux pour qu'ils ne s'ennuient pas pendant qu'ils resteraient avec nous.

Hadès ouvrit un des tiroirs derrière lui. Il en sortit un carnet et un stylo, qu'il déposa brutalement sur la petite table près du mur.

– Les autres. Écris leur nom, exigea-t-il. Et le tien.

L'inconnu se mit à protester, mais Hadès garda le silence. Alors, l'inconnu s'assit sur la chaise en plastique et s'exécuta d'une main tremblante. Il avait une écriture enfantine, un peu tordue et baveuse.

– Ça a dégénéré si vite, murmura-t-il en s'appliquant, ses longs doigts blancs tenant le papier pour l'empêcher de bouger. Benny s'est mis dans la tête que le type le regardait comme s'il allait faire une connerie. Moi, je ne faisais pas gaffe. La femme n'arrêtait pas de crier et de pleurer ; quelqu'un

lui a mis un taquet pendant que les gamins se débattaient. Alors, Benny a buté les parents. Il a juste... il leur a tiré dessus jusqu'à ce que son flingue soit vide. Il a toujours eu la gâchette facile. Toujours prêt à se battre.

Comme saisi par quelque émotion, l'inconnu souffla lentement entre ses dents. Il regarda les noms qu'il avait écrits sur le papier. Hadès l'observait.

– Une minute plus tôt, tout allait bien et, soudain, on s'est retrouvés sur la route avec les gamins dans le coffre et personne à qui les vendre. On a parlé de se débarrasser d'eux ; quelqu'un a dit qu'il vous connaissait et...

Il haussa les épaules et s'essuya le nez de sa main.

Pour la première fois depuis son arrivée, Hadès quitta le coin de sa cuisine. Il parut encore plus massif et menaçant tandis que ses grandes mains calleuses, pareilles à celles d'une divinité, s'emparaient du petit carnet et arrachaient la page avec les noms. Vaincu, l'inconnu resta avachi sur la chaise en plastique. Il ne leva pas les yeux comme Hadès pliait le carré de papier et le glissait dans sa poche. Il ne le vit pas non plus saisir son pistolet et en ôter le cran de sécurité.

– C'était un accident, murmura-t-il, les lèvres entrouvertes, ses yeux injectés de sang se remplissant de larmes tandis qu'il observait le petit corps sur le sol. Tout avait si bien commencé.

Hadès tira deux fois sur l'inconnu. Celui-ci leva un regard désorienté vers lui, et ses mains palpèrent machinalement les trous dans son corps. Hadès reposa l'arme sur le comptoir et porta le scotch à ses lèvres. Les oiseaux nocturnes avaient cessé de gémir, et seule l'agonie de l'homme résonnait dans l'air.

Dans sa tête, Hadès fouilla la décharge en quête du meilleur endroit pour se débarrasser du corps de l'inconnu, et d'un autre approprié pour brûler les petits cadavres. Il en connaissait un, derrière le centre de tri, où un arbre avait jailli entre les tas de détritus, un arbre tordu et rabougri qui produisait parfois de petites fleurs roses. Il enterrerait les enfants ensemble et ensevelirait l'inconnu ailleurs, n'importe où, avec les dizaines de violeurs, d'assassins et de voleurs qui jonchaient l'enceinte de la décharge. Hadès ferma les yeux. Ces temps-ci, trop d'inconnus venaient le voir avec leur fardeau de vies perdues. Il devrait faire passer le mot qu'il ne prenait plus de nouveaux clients. Ceux qu'il connaissait déjà, ses habitués, lui apportaient les corps de gens mauvais. Mais ces inconnus-là... Il secoua la tête. Ces inconnus ne cessaient de lui amener des innocents.

Hadès posa son verre vide sur le comptoir près de son flingue. Son

regard balaya le plancher craquelé jusqu'au petit pied nacré de la fillette morte.

C'est alors qu'il remarqua qu'elle crispait les orteils.

1

La première fois que j'ai posé les yeux sur Eden Archer, j'ai pensé que j'avais eu un sacré coup de bol. Elle était assise près de la fenêtre, me tournant le dos, et je ne distinguais qu'un croissant de son visage anguleux comme elle balayait du regard les hommes qui l'entouraient. On aurait dit une séance de thérapie de groupe, avec pour sujet mon prédécesseur – le partenaire défunt d'Eden. Certains des hommes présents avaient le visage gris et l'air maussade, comme s'ils peinaient à contenir leurs émotions. Le psychologue lui-même ressemblait à un type qui vient de se faire piquer sa dernière pièce de cinq cents.

Par contraste, Eden avait l'air calme et contemplatif. Elle tenait dans sa main droite un cran d'arrêt que j'étais le seul à voir, et qu'elle ouvrait et refermait d'un glissement du pouce. Je détaillais sa longue tresse noire en suçotant mes dents. Je connaissais ce genre de nana ; j'en avais rencontré des tas à l'académie. Pas d'amis, jamais intéressée pour s'envoyer en l'air dans les dortoirs des mecs les week-ends calmes où les officiers étaient partis. Je ne doutais pas qu'elle soit capable de courir avec ces talons de huit centimètres. Elle devait en être à sa troisième manucure à quarante dollars depuis le début du mois, mais si elle trouvait un rat dans ses placards de cuisine, elle lui tordrait le cou sans broncher. J'aimais son allure, sa façon de respirer lentement et calmement tandis que les autres officiers autour d'elle faisaient tant d'efforts pour ne pas tomber en morceaux.

Je restais planté devant la vitre sans tain, n'écoutant qu'à moitié le capitaine James déblatérer sur la perte de Doyle, de la brigade des homicides de la Sydney Metro, et ses conséquences sur le moral des troupes. La séance s'acheva et Eden glissa son couteau dans sa ceinture. Son haut en coton blanc moulait sa silhouette sculptée avec soin. Elle avait de grands yeux sombres qu'elle garda baissés vers la moquette en se dirigeant vers la porte – et vers moi.

Le capitaine fit un geste dans ma direction.

– Eden. Frank Bennett, ton nouveau partenaire.

Je souris et lui serrai la main. Elle était chaude et dure.

– Condoléances, dis-je. Il paraît que Doyle était un mec génial.

Et qu'Eden était rentrée avec des éclaboussures de son sang sur le visage et des morceaux de sa cervelle sur le T-shirt.

Elle acquiesça.

– Vous avez de grandes chaussures à remplir, dit-elle d'une voix atone.

Elle eut un demi-sourire las, comme si le fait qu'on m'ait désigné comme son partenaire n'était qu'une contrariété supplémentaire dans une matinée aussi longue que merdique. Son regard croisa le mien l'espace d'une fraction de seconde ; puis elle s'éloigna.

Le capitaine James me montra ma place dans l'arène. Les affaires personnelles de Doyle avaient été débarrassées. Le bureau éraflé restait à nu, à l'exception d'un téléphone en plastique noir et d'une prise pour ordinateur portable. Plusieurs de mes futurs collègues levèrent le nez à mon entrée. Je me dis qu'ils se présenteraient plus tard. Quelques personnes debout près de la machine à café me détaillèrent puis se tournèrent les unes vers les autres pour comparer leurs impressions. Elles tenaient des mugs marqués « Gaffe aux fans de Twilight » ou « Le plus gros connard du monde ».

Ma mère était une guerrière de la nature, du genre à fouiller les poches des kangourous morts en quête de bébés, ou à ramasser des oiseaux écrasés sur le bord de la route, soit pour leur offrir une mort douce, soit pour les remettre sur pattes. Un matin, elle a rapporté à la maison une boîte à chaussures qui contenait trois bébés hiboux abandonnés par leur mère. Les gens de mon nouveau bureau me faisaient penser à ces bébés hiboux qui s'étaient recroquevillés dans un coin de la boîte à chaussures quand je l'avais ouverte, leurs yeux noirs hurlant leur terreur en silence.

J'avais hâte de discuter avec les flics d'ici. Nous avions plusieurs affaires excitantes en cours, et cette nouvelle affectation représentait un pas en avant pour moi. Mon poste précédent, à Sydney Nord, portait essentiellement sur les crimes de gangs asiatiques, un boulot simple et répétitif : guerres de territoire, exécutions, braquages de restaurants, pères battus et jeunes filles terrorisées pour qu'ils gardent le silence. Grâce aux journaux qui ne parlaient que de ça et aux rumeurs qui

circulaient dans mon ancien bureau, je savais que la Sydney Metro recherchait une gamine de onze ans qui avait disparu et qui était probablement morte quelque part. Selon une autre rumeur, quelqu'un d'ici avait travaillé sur les meurtres de randonneurs commis par Ivan Milat dans les années 1990. Je voulais débarrasser mes affaires au plus vite et me mettre en quête d'anecdotes de guerre.

Eden s'assit sur le bord de mon bureau tandis que j'ouvrais ma caisse en plastique et commençais à ranger son contenu dans les tiroirs. Elle se racla la gorge et jeta un coup d'œil embarrassé à la ronde en évitant mon regard.

– Marié ? demanda-t-elle.

– Deux fois.

– Des enfants ?

– Ha !

Elle leva brièvement les yeux vers moi en faisant tourner sa montre argentée autour de son poignet. Je m'assis sur la chaise de Doyle, réchauffée par le soleil matinal entrant à flots par les fenêtres situées en hauteur. Je savais à quoi était due sa tiédeur, et pourtant, la peau me picota à la pensée que mon prédécesseur s'était peut-être trouvé là quelques instants plus tôt, parlant au téléphone ou consultant ses mails.

– Pourquoi tu as accepté ce poste ?

Comme je me penchais pour attraper mon sac à dos par terre, je captai l'odeur d'Eden – une odeur luxueuse. Des bottes en cuir moulait ses mollets ; un parfum très chic émanait de sa gorge. Je me dis qu'elle devait approcher de la trentaine et que les femmes de cet âge se cherchent un mec un peu plus vieux, que mes dix ans de plus qu'elle ne faisaient pas nécessairement de moi un vieux cochon. Je me dis qu'elle ne remarquerait pas que mes tempes commençaient à grisonner.

– Moi aussi, j'ai perdu ma partenaire. Je bosse seul depuis six mois.

– Désolée. (De nouveau, cette voix atone.) En service ?

– Non. Suicide.

Un homme s'approcha de nous et s'assit à côté d'Eden, face à moi avec une jambe sur le bureau. Une vilaine cicatrice barrait sa tempe droite et allait se perdre dans ses cheveux tel un éclair blanc. Elle remontait légèrement le coin de son œil. Eden le dévisagea avec son demi-sourire embarrassé.

– Frankie, c'est bien ça ? demanda le type avec une grimace qui découvrit ses canines blanches.

– Frank.

– Eric. (Il m’agrippa la main et la secoua vigoureusement.) Si elle t’emmerde trop, tu me le dis, d’accord ?

Il donna un coup de coude dans les côtes d’Eden, qui grimaça.

– Je suis sûr que ça ira.

Je me mis à ranger mes affaires plus vite. Eric plongea la main dans la caisse en plastique et en sortit un dossier.

– Ce sont tes états de service ?

Je voulus lui prendre la chemise en carton, mais il ne me laissa pas faire.

– Oui. Tu peux me les rendre ?

Je sentis ma langue coller à mon palais. Eden nous observait sans rien dire. Eric recula et se mit à feuilleter les papiers.

– Oh, regardez ça. Brigade des homicides de Sydney Nord. Gangs asiatiques. Tu parles coréen ? Mandarin ? À la rubrique disciplinaire, il est indiqué que tu as été arrêté pour conduite en état d’ivresse sur le chemin du boulot, dit-il en riant. Sur le chemin du boulot, Frankie. Tu as un problème avec l’alcool, c’est ça ?

Je lui arrachai le dossier. Sa grande main s’abattit sur mon épaule.

– Je t’asticote, c’est tout.

Je l’ignorai et reportai mon attention sur le groupe de hiboux. Eric dit quelque chose en me désignant du pouce, et les hiboux me dévisagèrent. Eden m’observait toujours. Je me grattai le cou tandis qu’une chaleur se communiquait à ma poitrine.

– Sale con, dis-je en secouant la tête.

– Ouais. Ça le résume assez bien.

Eden eut un vrai sourire éblouissant.

2

Je découvris qu'Eric était le frère d'Eden quelques minutes avant qu'on soit appelés sur une scène de crime. J'ignore pourquoi la ressemblance ne m'avait pas frappé plus tôt. Ils avaient les mêmes traits marqués, les mêmes cheveux et yeux noirs, la même puissance et la même malice contenues. Le même air de s'ennuyer un peu et de ne pas se fondre dans le paysage. Eric paraissait plus provocant qu'Eden. Je n'arrivais pas à dire lequel était l'aîné. Elle était assise à côté de moi sur le siège conducteur ; les deux mains sur le volant, elle se mordillait la lèvre inférieure comme si elle réfléchissait à des choses difficiles. On aurait dit qu'elle ruminait un terrible traumatisme, un secret qui contaminait ses journées et lui rongeaient les entrailles la nuit. Un secret et un mensonge. Eric m'apparaissait comme le plus extraverti des deux, à la fois incontrôlable et imprévisible.

La circulation était au point mort dans Parramatta Road, presque dès la sortie de notre quartier général dans Little Street et en direction du centre-ville qui découpait sa silhouette contre le bleu du ciel. Nous franchîmes un carrefour à une allure d'escargot et nous immobilisâmes de nouveau devant un restaurant grec où un jeune homme grattait des flocons peints à la bombe sur la vitrine avec des mois de retard. À l'entrée d'une boutique de location de DVD, une enseigne rouge et jaune géante me demandait si je voulais des rapports sexuels qui durent plus longtemps, en caractères gras illuminés par le soleil déjà brûlant. Le père du jeune Grec sortit et gesticula pour l'inciter à accélérer le mouvement, désignant les deux restos thaïs qui encadraient le leur et dont la vitrine était immaculée.

– Donc, alcool et marié en série.

Eden sourit brusquement, comme si elle venait juste de s'en rappeler.

– Pas étonnant que ta partenaire se soit foutue en l'air.

– Lâche-moi.

– Ne te laisse pas atteindre par ce que raconte Eric. Il s’amuse, c’est tout.

Je luttai pour ne pas lâcher un chapelet de jurons. Montrer que j’étais touché ne ferait qu’empirer la situation, et je le savais. Oui, j’avais été arrêté pour conduite en état d’ivresse. Comme beaucoup de gens. Oui, c’était arrivé alors que je me rendais au travail. L’année avait été dure.

– Bosser avec ton frère, c’est un peu incestueux, non ?

Elle sourit. Je m’attendais à ce qu’elle rigole. Elle changea de file en activant le clignotant du petit doigt, comme si elle conduisait cette bagnole depuis des années.

– On ne nous met jamais en binôme. Parce que ça ferait un conflit d’intérêts.

Nous nous garâmes devant une petite marina dans Watsons Bay, à l’est du port principal, entre la base navale et les espaces verts. La rue était bordée de résidences aux façades de couleurs pastel, avec les obligatoires chaises banane sur les balcons et des draps de bain rayés artistiquement suspendus à des porte-serviettes chromés. La boucherie locale faisait la pub de ses saucisses à l’ail et au romarin sur un tableau noir, dix-huit dollars le kilo. Apparemment, tout le monde connaissait le code vestimentaire : chaussures bateau et pantalon cargo pour les hommes comme pour les femmes. Le changement de décor était stupéfiant. Quelques minutes plus tôt, me semblait-il, nous longions les bordels en étage de North Strathfield et traversions les quartiers commerçants ombragés d’Edgecliff. À présent, pour une raison quelconque, les saucisses avaient pris dix dollars du kilo et des plantes exotiques humides frôlèrent les fenêtres de la voiture comme nous nous garions. Je soupirai et descendis en me sentant déjà malvenu dans le coin.

Debout près de la voiture, Eden nettoyait ses Ray-Ban avec le bas de son T-shirt et observait froidement les dizaines d’appartements en bordure de la route. Des plaisanciers qu’on empêchait d’accéder à leur yacht et des badauds en provenance des espaces verts voisins étaient perchés sur la colline ; une main en visière pour se protéger du soleil aveuglant, ils ne prêtaient aucune attention à l’assortiment de chiens miniatures qui tiraient avec insistance sur leur laisse. Des sacs à crottes

pendaient à leurs porte-clés. Ils repérèrent immédiatement les deux inspecteurs des Homicides et commencèrent à se pousser du coude en tendant un doigt. *Ouais, ça devient intéressant. Allons chercher un latte et installons-nous confortablement pour regarder la suite.* Certains journalistes prirent Eden en photo pendant que nous parlions à un vigile ; bizarrement, je n'étais jamais dans le cadre.

Au centre du rassemblement de patrouilleuses et d'infirmiers se tenait un jeune homme solitaire enveloppé d'une couverture grise, assis sur le bord d'une ambulance au compartiment arrière ouvert. Tout ce monde – il devait lui être arrivé quelque chose d'affreux. Un peu en retrait, je scrutais son visage baissé au regard plein de désespoir, et je laissai Eden s'avancer seule. Les gens s'écartaient devant elle. Je fus surpris que personne ne tente de la frôler accidentellement pour absorber un peu de ce pouvoir et de cette beauté. Ils avaient l'air de la connaître, d'être au courant de sa nature dangereuse pour en avoir déjà fait l'expérience.

– Je vous écoute, dit-elle avec un signe du menton vers le jeune homme à la couverture.

– J'ai dit au type à casquette que je ne voulais pas faire de déposition. (Tremblant, il désigna un flic en uniforme qui fumait près du portail.) Vous avez déjà tout ce qu'il vous faut. Maintenant, je veux m'en aller. Je veux ficher le camp d'ici.

Je remarquai des bosses et des égratignures sur sa peau, du sang séché dans ses cheveux. Ses chevilles étaient à vif, et il portait une attelle au pied gauche. Il remuait le droit en reniflant et en regardant tout autour de lui.

– Encore une fois, réclama Eden en sortant son carnet de sa poche, et on envisagera de vous laisser partir.

Comme il passait une main dans ses cheveux humides, j'aperçus des traces de piqûres violacées sur ses bras. Il tripota un vieil ulcère qui refusait de guérir sur sa pommette gauche et me jeta un coup d'œil. Je m'adossai à l'ambulance, les bras croisés sur la poitrine.

– J'étais plus haut sur la route.

Le junkie frissonna en désignant du menton la rampe à bateaux qui descendait vers la marina.

– Je faisais du stop pour rentrer à Bondi où je dors chez des potes. Mais aucun de ces riches connards ne voulait s'arrêter. Il était peut-être... trois heures du matin. J'ai vu un type en camionnette entrer à

reculons avec un bateau en remorque. Le portail était ouvert et je me suis dit que je pourrais peut-être en profiter, vous voyez ? Au début, je pensais aller un peu plus loin le long des quais, mais j'ai changé d'avis et continué à observer le type à la camionnette.

– Vous comptiez le braquer ? demandai-je.

– L'idée m'a traversé. J'essayais de voir ce qu'il apportait. Je me disais que, s'il devait le déplacer en pleine nuit, ça valait peut-être le coup. Il l'avait enfermé dans une de ces caisses à outils en acier brillant que les artisans trimballent dans leur pick-up – un mètre de long à peu près. Il devait être costaud parce qu'il la portait en travers de sa poitrine. Il l'a posée sur le bateau et il a contourné la camionnette. J'ai attendu qu'il réapparaisse de l'autre côté. J'ai attendu des plombs, mais il n'est pas revenu. J'allais faire le tour en me plaquant sous les arbres pour voir où il était quand j'ai entendu un énorme craquement, et après ça, plus rien.

Le junkie porta une main à l'arrière de son crâne pour palper ses points de suture. Un pied posé sur la rampe de chargement repliée de l'ambulance, Eden attendit en observant ses yeux.

– Je me suis réveillé sur le pont du bateau avec une grosse chaîne autour des chevilles. (Le junkie frémit et gratta sa barbe naissante.) Je ne pensais pas qu'on était sortis du port, le bateau était trop immobile. Il commençait à faire jour, donc j'avais dû rester évanoui un bail. Il y avait du sang partout. J'ai roulé sur le côté, et je l'ai vu en train de pousser la caisse à outils vers le bord du pont. J'ai suivi ma chaîne des yeux, et j'ai vu qu'elle était attachée à la caisse.

– Seigneur !

Derrière moi, quelqu'un riait. Je le regardai par-dessus mon épaule. J'avais oublié la foule autour de nous, les flics de rue aux bras croisés qui serraient une clope entre leurs dents. Au-delà du quai, l'eau scintillait entre eux. Je plissai les yeux.

– Je suis passé par-dessus bord.

Le junkie tremblait sous sa couverture ; sa jambe droite montait et descendait de plus en plus vite comme un piston.

– L'eau s'est refermée sur moi.

Il éclata en sanglots. Les flics se regardèrent, secouèrent la tête et ricanèrent de plus belle. Eden demeura parfaitement immobile, son visage aux traits aigus posé dans la paume de sa main et son coude sur le genou de son jean. Elle respirait toujours lentement, calmement. Le

junkie s'essuya les yeux d'une main squelettique. Ses ongles étaient trop longs.

Avant qu'il puisse reprendre son récit, un des flics lança :

– Alors comment ça se fait que tu sois assis en face de nous, Houdini ?

Le junkie jeta un regard mauvais aux gens qui l'entouraient.

– Je me suis cassé le pied quand j'étais tout minot, murmura-t-il. En plein milieu, pendant que je dansais.

– Que tu dansais ?

– Ouais, je dansais, aboya-t-il. Dans un de ces putains de spectacles de fin d'année, à l'école primaire. J'ai sauté de la scène, je me suis mal reçu et mon pied s'est cassé en deux, tout net derrière les orteils. Il ne s'est jamais bien ressoudé. Pendant que je coulais, je me suis débattu de toutes mes forces pour me libérer de la chaîne. Comme je n'y arrivais pas, j'ai attrapé mon pied à deux mains et je l'ai cassé de nouveau.

Tout le monde regarda l'attelle qui remontait le long de sa cheville. Un murmure d'approbation s'éleva de la foule.

– Tu dois être plus glissant qu'une putain d'anguille.

– Alléluia. Les anges sont de ton côté, fiston !

– Tu as un sacré instinct de survie pour quelqu'un qui passe sa journée à se piquer avec des saloperies chimiques, commenta un autre flic.

Du dos de la main, le junkie essuya du sang séché sur son nez.

– Merci, mec, dit-il, les sourcils froncés. Vraiment, merci.

– De rien.

– D'accord, d'accord, intervins-je. On revient à notre histoire. Le type vous a vu quand vous êtes remonté à la surface ?

Le junkie se hérissa. Eden me regarda sans broncher.

– Le temps que je remonte, il s'était barré depuis longtemps, dit-il en fixant le béton devant lui. Deux types en tinny m'ont repêché et ramené à terre peut-être une heure plus tard. J'étais trop loin pour rentrer à la nage et je ne pouvais pas me servir de mon pied. J'ai vraiment cru que j'allais me faire bouffer par quelque chose. J'ai cru que c'était la fin, vous comprenez ?

Il sanglota en dissimulant son visage derrière son poing. Silence autour de nous.

– Alors, qu'est-ce qu'on cherche ? soupirai-je en sortant mon propre carnet. Un homme, un bateau, une caisse à outils.

– Je ne peux pas vous fournir de meilleure description, dit le junkie. J'ai déjà essayé. Il portait un blouson avec la fermeture Éclair tirée jusque sous son nez et un bonnet par-dessus. Le bateau était blanc. Je ne peux rien dire d'autre. Gros, blanc et en forme de bateau. Vous voulez insister, faites-vous plaisir. Vous n'obtiendrez rien de plus que votre collègue à la casquette.

– Et la caisse à outils ? demandai-je en posant mon pied sur la rampe pour pouvoir appuyer mon carnet sur mon genou. Il y avait un nom dessus ? Quelque chose d'écrit sur le côté ?

– Non, répondit le junkie en secouant la tête. Elle était comme toutes les autres.

– Toutes les autres ? répéta Eden d'une voix qui me parut tellement plus fluide et raffinée que celles qui l'entouraient, comme le chant d'un oiseau. Comment ça, toutes les autres ?

Le junkie s'enveloppa de ses bras et fixa le sol, les lèvres tremblantes comme s'il voulait se remettre à pleurer.

– Pendant que je coulais, j'ai eu le temps de regarder autour de moi, hoqueta-t-il en fermant les yeux. La lumière du matin filtrait à travers l'eau. Il y avait des tas d'autres caisses au fond de l'océan. Des tas et des tas d'autres caisses.

Du sang avait imbibé le drap autour de sa tête, et il y avait des empreintes d'un rouge brunâtre sur le coton. Hadès défit le chatterton qui maintenait le drap en place et fit rouler l'enfant sur le sol. Du Scotch autour de ses poignets et de son visage, collant à des cheveux. Quand il l'arracha de sa bouche, elle poussa un long hurlement retentissant et terrifié.

– Il y en a un autre, marmonna-t-il, entendant sa propre voix trembler comme jamais auparavant tandis que ses doigts ôtaient malhablement le Scotch des yeux de la fillette. Il a dit qu'il y en avait un autre.

Laissant l'enfant par terre, il s'élança hors de la maison, les mains poisseuses de sang. Il en barbouilla les clés de la Ford rouge cabossée en les arrachant du tableau de bord, et le coffre en les introduisant dans la serrure. Derrière lui, la fillette sortit de la maison en titubant, ses longs cheveux noirs parés de reflets d'or émis par la lumière de la cuisine. Sans un mot, elle le regarda ouvrir le coffre et sortir un autre paquet de draps de sa gueule obscure. Ses yeux étaient deux orbes sans vie dans un masque écarlate.

– S’il te plaît, s’entendit murmurer Hadès. Allez. Réveille-toi.

La tête de ce corps-là était imbibée de ténèbres. Il écarta les draps humides et enveloppa le crâne brisé de ses doigts. Un visage taillé dans de l’onyx. Une bouche ouverte, des yeux enfoncés dans leurs orbites. Il glissa ses doigts dans le creux poisseux du cou de l’enfant et n’y trouva rien d’autre qu’une tiédeur immobile.

– Allez, petit. Allez.

Hadès ne suppliait pas. Pas les hommes, du moins. Mais en son temps, il avait supplié des tas de chevaux de course, et des lévriers qui filaient à travers des écrans. À présent, il suppliait un jeune garçon. Il le suppliait de vivre. Il inclina sa bouche entourée de poils hérissés vers les lèvres humides de l’enfant. La fillette l’observait, les mains agrippant le devant de sa robe. De ses gros doigts, Hadès pinça le petit nez et le menton du garçon, regarda son torse menu se gonfler et se dégonfler tel un ballon mouillé. Tout en pompant dessus avec ses paumes, il leva les yeux vers la fillette qui tremblait dans la lumière de la cuisine, sans réellement la voir. Les secondes s’écoulèrent. Des paons fabriqués à partir des pièces tordues d’une vieille voiture montaient la garde devant la maison. Un loup de bronze hurlait en silence. Dans la cuisine, le sang de l’inconnu formait une flaque sombre et épaisse sur le linoléum.

Sous ses doigts, le corps se cabra et toussa. Hadès secoua l’enfant et lui tapa dans le dos.

– C’est ça, grogna-t-il. Reviens, maintenant. Reviens.

Le garçon vomit, gargouilla et s’affaissa de nouveau, inerte. Hadès s’agenouilla dans le gravier et la poussière, le cœur tempêtant comme il ne l’avait pas fait depuis bien longtemps. Il se pencha vers l’enfant et écarta les mèches de cheveux noirs collées à la plaie énorme sur le côté de sa tête. De la chair poisseuse de sang, de la peau déchiquetée, un soupçon d’os en dessous. Hadès leva les yeux vers le ciel et haït l’inconnu, le haït de toutes ses forces tandis que l’enfant dormait.

La fille le suivit comme il emportait le garçon dans la cuisine. Elle paraissait tellement plus petite dans la lumière, avec sa peau blanche, ses cheveux noir d’encre et les traînées écarlates sur son corps. Hadès déposa la poupée brisée sur la table. Il toisa le garçon, l’examinant comme un boucher l’aurait fait avec un quartier de viande, remarquant les articulations saillantes dont les cartilages se tendaient et se contractaient, les pieds inertes et les mains recroquevillées. Il se tourna vers le corps affaîssi de l’inconnu sur la chaise en plastique, puis son regard se posa sur

la fille qui se tenait près de lui, les bras ballants, les yeux rivés sur son visage. Respirer, réfléchir, faire le tri des voix frénétiques dans sa tête. Un instant, l'homme et l'enfant s'observèrent mutuellement en se demandant ce qui allait suivre. Hadès parut prendre une décision et encercla le bras de l'enfant de ses gros doigts.

– Viens avec moi, murmura-t-il en l'entraînant.

Elle se laissa faire. Dans le couloir exigü entre la chambre et le salon, Hadès se dressa sur la pointe des pieds et tâtonna au-dessus des moulures qui bordaient le mur. Il appuya sur un bouton dissimulé. Le mur se rétracta et glissa sur le côté en se repliant sur lui-même. Hadès poussa la fille dans la pièce minuscule de l'autre côté. Elle balaya du regard les étagères qui recouvraient les trois autres murs, les tas de billets et d'armes démontées, les caisses fermées et les coffres-forts, les dizaines de passeports et de faux certificats de naissance soigneusement empilés.

Comme elle se tournait vers lui, Hadès leva le bras et appuya de nouveau sur le bouton.

– Non, hoqueta la fillette en tendant des bras suppliants tandis que la porte dissimulée se refermait. Non ! Non !

Elle hurla. Hadès sentit son visage le brûler lorsqu'elle se mit à marteler la cloison de ses poings.

– Ce n'est que temporaire, dit-il en grimaçant. Je suis désolé. Ce n'est que temporaire.

Il parlait pour lui-même plutôt que pour elle. C'était à peine s'il pouvait s'entendre par-dessus les cris de l'enfant.

3

Eden coordonnait les opérations depuis l'ombre d'une bâche en plastique bleu tendue entre deux paniers à salade, ses longues jambes croisées contre le bord d'un bureau improvisé. Elle brandit un plan de la marina et, de l'ongle, traça une ligne pour montrer où elle voulait que passe le cordon de sécurité, les yeux baissés avec l'approbation dénuée d'enthousiasme de quelqu'un qui lit un journal à scandale. Le junkie avait été déshabillé, essuyé et photographié, et l'ambulance à l'arrière de laquelle il était assis avait pris le chemin du laboratoire où il serait soumis à une expertise médico-légale en bonne et due forme. Il avait protesté, mais Eden n'en avait tenu aucun compte. Elle donnait ses instructions calmement, mais sur un ton n'admettant aucune réplique, comme s'il eût été idiot de la défier.

Dans l'heure qui avait suivi, des curieux s'étaient agglutinés à la barricade à l'entrée du port de plaisance. Rien ne pousse des inconnus à converser entre eux davantage qu'un bon scandale. L'endroit grouillait de badauds qui se penchaient en avant, murmuraient, croisaient les bras et énonçaient des prédictions. Des hélicoptères bourdonnaient dans le ciel, allant et venant le long de la côte. Quatre bateaux de patrouille s'apprêtaient à déployer des plongeurs à travers la baie.

Debout près du bureau, je sirotais le café que quelqu'un avait apporté sur un plateau en carton. J'aurais voulu faire remarquer à Eden qu'il y avait peu de chances que le junkie ait eu toute sa tête au moment où il avait soi-disant vu les autres caisses à outils, enchaîné comme il l'était à un poids mort qui l'entraînait vers le fond de l'océan dans la lumière diffuse du matin. Ce qu'il croyait avoir vu n'était probablement que des rochers, des tuyaux sous-marins, des paniers à crabes ou des déchets jetés là illégalement. Mais je ne disais rien. Eden ne m'avait pas consulté avant de donner ses ordres, et peu m'importait qu'elle se ridiculise. Croisant les bras, elle observait l'activité

bourdonnante autour d'elle comme si je n'étais pas là. Je tentai une ou deux plaisanteries, et elle m'ignora. Alors, je décelai en elle l'arrogance de son frère.

Un des techniciens, un jeune Philippin avec des cicatrices d'acné sur les joues, apporta un ordinateur qu'il déposa près d'elle. Je le reconnus comme un des hiboux effrayés du bureau. Sans me prêter la moindre attention, il ouvrit l'ordinateur et se mit à pianoter sur le clavier, réglant un modem sans fil et se connectant à un service satellite.

– Qu'est-ce que tu as là ? demandai-je en m'approchant derrière lui.

Ses épaules parurent remonter jusqu'à ses oreilles, comme s'il s'attendait à ce que je le frappe. Eden se glissa près de moi, et il frissonna.

– J'ai une connexion avec l'ordinateur du bateau de patrouille en chef, murmura-t-il d'un ton hésitant. Ils vont nous transmettre ce que voient leurs plongeurs. Les garde-côtes ont parlé aux deux types qui avaient repêché le témoin et obtenu leur position GPS. En tenant compte du courant, de la dérive et du temps estimé qu'il a passé dans l'eau, on a pu calculer l'endroit où il a été jeté par-dessus bord avec une précision satisfaisante. On va envoyer une équipe voir s'ils peuvent localiser les caisses. On a essayé de les repérer avec un sonar, mais il n'est pas assez précis à cette profondeur.

Le hibou fit apparaître à l'écran une carte GPS de la côte au-delà de Watsons Bay. La mer y était d'un bleu immaculé et sans fond. Des marqueurs – croix et triangles – et des flèches animées représentaient une dizaine ou une douzaine d'embarcations en déplacement. Je regardais le technicien enfoncer les touches noires du clavier de l'ordinateur. Quelques minutes plus tard, il nous montrait le flux vidéo silencieux et fortement décalé d'une caméra qui devait être fixée au casque d'un patrouilleur. Une image floue du pont d'un des bateaux s'afficha à l'écran, le commandant de l'équipe distribuant ses instructions tandis que les autres plongeurs s'équipaient autour du porteur de la caméra.

Debout derrière le hibou, Eden et moi assistâmes au briefing. Les plongeurs remontèrent la fermeture de leur combinaison et se mirent en position. Le soleil me chauffait les épaules ; j'ôtai ma veste. Alors que je remontais mes manches de chemise, Eden jeta un coup d'œil à mes tatouages. Je croisai les bras et fermai les yeux, ivre de la tiédeur de cette matinée. C'était le genre de journée faite pour déjeuner à la

terrasse d'un café sur le port, rentrer chez soi à pied et faire la sieste allongé à côté d'Eden, ses longs membres blancs et déliés luisant de sueur sur les draps. Qui avait envie de bosser par un matin pareil ? Le week-end approchait. Les vagues seraient bonnes.

Les plongeurs sautèrent, et la caméra prit quelques instants de retard à cause du choc de l'eau. D'autres gens s'étaient approchés et se massaient autour de nous. Pendant dix minutes, on ne vit rien que des ombres bleues et noires dansant sur l'écran. Des murmures impatients s'élevèrent autour de nous. Je jetai un coup d'œil à Eden et vis qu'elle s'était crispée, fléchissant les muscles fins de ses avant-bras dans l'ombre de la bâche.

Vingt minutes, et toujours rien d'autre que les mouvements du plongeur anonyme et, parfois, d'un de ses collègues entrevu dans un coin de l'image comme ils s'enfonçaient ensemble. Puis le fond de la mer monta à leur rencontre, et l'humeur des gens qui nous entouraient vira de façon palpable. Là, sur l'écran, on distinguait le bord rocailleux de ce qui ressemblait à une caverne sous-marine. Et dans cette caverne, une vingtaine de caisses à outils recouvertes d'algues et de vase.

Deux heures s'écoulèrent avant que Hadès ne rouvre la porte du placard dissimulé. La fillette était accroupie dans le coin du fond, les bras repliés contre sa poitrine et les yeux écarquillés. Hadès chargea le corps inerte du garçon sur son épaule et étala une épaisse couverture sur le sol en béton. Il lâcha l'oreiller qu'il tenait entre ses doigts et allongea l'enfant. La fillette l'observait, détaillant les bandages autour de la tête du garçon avec une terreur mal contenue. Le garçon portait un T-shirt inconnu taille adulte. Hadès grogna en s'accroupissant au-dessus de lui pour le border avec une couverture plus mince qu'il tira jusque sous son menton. Lorsqu'il eut fini, il se redressa et regarda la fillette.

– Viens avec moi, dit-il en lui tendant la main.

Elle ne bougea pas.

– Si je te voulais du mal, ce serait déjà fait.

Elle réfléchit en se dandinant sur ses pieds tachés de sang. Puis elle se leva lentement et fit quelques pas hésitants vers l'homme.

Hadès lui prit la main et l'entraîna dans la cuisine. Il la fit asseoir sur le bord de la table où le garçon était encore allongé quelques minutes plus tôt. Le corps de l'inconnu avait disparu ; la flaque de sang avait été nettoyée. Il restait des chiffons souillés sur la table, des

bandages en coton, des bouts de fil chirurgical, une trousse de premiers secours ouverte et une paire de ciseaux. La fillette reconnut les vêtements tachés de son frère dans un sac-poubelle noir posé par terre.

Hadès remplit une cuvette d'eau chaude qu'il posa près de la fille. Celle-ci observait tout : les mains de l'homme, son visage, ses pas traînants vers l'évier au bord duquel se dressait une bouteille de Johnnie Walker. Il en versa dans deux verres. Comme il s'approchait d'elle, la fille se mit à trembler violemment, et ses narines minuscules frémirent.

– Ça te fera du bien, promet Hadès en lui prenant la main pour y glisser un des deux verres.

Les doigts de la fille étaient poisseux de sang. Elle regarda le whisky, puis dévisagea Hadès. Celui-ci le but d'un trait et reposa le verre avec un soupir de bien-être. L'enfant hésita.

– Ça ira, c'est promis.

Elle but cul sec comme elle l'avait vu faire, frémit et toussa.

– Bien joué, la félicita Hadès.

Il remplit de nouveau son verre, mais à moitié seulement cette fois. Lorsqu'il saisit un chiffon pour le rincer, le sang du garçon teinta de rose pâle l'eau de la cuvette. Hadès voulut prendre le menton de la fillette, mais celle-ci eut un mouvement de recul. Il saisit son visage avec ses gros doigts, et elle gémit.

– Calme-toi.

Le scotch œuvrait rapidement dans les veines de l'enfant. Quand Hadès commença à nettoyer son masque de sang séché, elle était encore toute raide, mais cela ne dura pas. Bientôt, elle se détendit. Hadès examina l'entaille profonde sur son front. Elle faisait environ quatre centimètres de long, juste sous l'implantation de ses cheveux. Il posa le chiffon et dévisagea l'enfant. Elle avait des traits ciselés qui lui donneraient un air agressif et calculateur quand elle serait plus vieille. Belle et dangereuse. Les deux enfants étaient minces comme des lévriers. Hadès se demanda duquel de leurs parents défunts ils tenaient. La fille soupira d'épuisement alors qu'il lui lavait les mains.

– Comme t'appelles-tu, petite ?

– Morgan.

Il lui écarta les doigts pour examiner les égratignures de ses paumes. Elle avait le visage à quelques centimètres du sien, et ses grands yeux noirs contemplaient sa chair meurtrie. Il tenta de deviner

son âge. Dans les cinq ans, supposa-t-il.

– Avec quoi t’ont-ils frappée, Morgan ?

– Un bâton, chuchota-t-elle, des larmes coulant le long de sa mâchoire.

Hadès lui enveloppa les mains de bandages. Il sortit l’aiguille et le fil tandis qu’elle suivait ses mouvements d’un regard ivre et triste.

– Ils voulaient vous tuer tous les deux ?

– Je crois. C’est ce qu’ils ont dit. Ils nous ont fait mettre à genoux sur le gravier. Ils se sont crié dessus.

Hadès acquiesça en recousant la plaie de son front. La fille ne frémit pas comme le fil passait dans sa chair blanche et douce. Elle fixait la poitrine de l’homme en humectant ses lèvres couleur de corail.

– Que va-t-il arriver à Marcus ?

– Ou il se réveillera, ou il ne se réveillera pas.

– Allons-nous rester ici ?

– Pour le moment, répondit Hadès en serrant le deuxième point de suture. Ne t’en fais pas. Je trouverai une solution.

Dehors, au-delà des montagnes d’ordures, un camion klaxonna sur l’autoroute, rappelant qu’il existait un monde à l’extérieur de cette cuisine, un lieu lointain et sans importance, un royaume de choses perdues. La fillette pleurait en silence. Hadès posa les paumes sur son front pour finir de la recoudre. Lorsque ce fut terminé, il recouvrit la plaie d’un pansement en coton propre et recula, tel un artiste admirant son œuvre.

La fillette qui s’appelait Morgan resta assise sur le bord de la table, étudiant le sol comme si elle avait oublié que Hadès se tenait là, comme si elle était en train de prendre une terrible décision. Hadès fronça les sourcils et sentit un nœud grandir dans son ventre. Une étrange froideur imprégnait le regard de la fillette à présent. Cela lui donna l’impression que quelque chose qu’il n’aurait pas su nommer, quelque chose qui se trouvait encore là une minute plus tôt, avait disparu à jamais.

Jamais il n’avait vu un tel regard chez une enfant.

Nous ouvrîmes la première caisse à même le béton du sol, entre deux bus de police, protégés des journalistes par d'autres bâches en plastique bleu. Tout le monde devinait ce qu'on allait trouver mais, au lieu de faire fuir les gens, ça les attirait comme un divertissement macabre. Eden et moi nous pressions autour de la caisse avec le chef de zone et un expert médico-légal, tandis que la flicaille chuchotait ou ordonnait aux autres de se taire. Le soleil tapait sur les bâches, découpant l'ombre de dizaines de silhouettes.

L'expert s'agenouilla et introduisit un ciseau sous la serrure rouillée de la caisse à outils pour la forcer en douceur. Eden le toisait, les bras croisés. Elle ôta ses lunettes de soleil pour observer la procédure de ses yeux noirs, la tête légèrement inclinée comme si elle sentait déjà l'odeur atroce qui jaillirait une fois le sceau de vase brisé.

Je vis d'abord le visage. La fillette n'avait pas été découpée pour rentrer dans la caisse, comme nous devions découvrir plus tard que beaucoup d'autres victimes l'avaient été. Elle était recroquevillée en position fœtale, les pieds et les mains coincés sous son corps, son torse parfaitement adapté aux dimensions de son cercueil. Son visage se pressait dans le coin le plus sombre ; son nez était légèrement relevé et ses yeux laiteux grands ouverts. Elle était encore fraîche. Morte depuis une semaine environ, d'après mes estimations. De minuscules formes de vie paniquèrent et filèrent à la surface de l'eau contenue dans la caisse pour aller se réfugier dans les replis de son cadavre. Enroulés autour de sa gorge, les longs cheveux blonds de l'enfant ondulaient telles des algues. Elle présentait des blessures, des plaies profondes dans le bas du dos, mais l'intérieur de la caisse était sombre et j'avais du mal à les voir d'où je me tenais. Son dos menu et osseux était d'un blanc de lait, marbré ça et là par l'écoulement du sang et des fluides. C'était comme si elle s'était roulée en boule là-dedans pour se cacher et

que quelqu'un l'avait expédiée au fond de l'océan.

Je regardai Eden. Son visage n'exprimait aucune émotion. Elle détaillait la fillette comme elle aurait lu les mentions en petits caractères au bas d'un contrat, d'un air attentif mais peu impliqué. Le chef de zone se couvrit le nez et la bouche de la main à cause de l'odeur.

– Elle a quoi ? demandai-je à l'expert médico-légal. Seize ans ?

– Onze ou douze.

Je me mordis la lèvre. Comme personne n'ajoutait rien, je haussai les épaules et dis ce que tout le monde devait probablement penser.

– Elle est encore assez fraîche. Sans doute cette gamine disparue.

– La ferme, ordonna Eden.

Elle se retourna pour écarter un coin de la bâche, et les gens qui se tenaient derrière s'écartèrent précipitamment pour la laisser passer.

La plupart des gens détestent l'odeur des souris. Jason n'avait jamais compris pourquoi. C'était un parfum chaud et mouillé, un parfum terrien tout à fait naturel qui défiait la stérilité des demeures modernes. Cela le ramenait à son enfance, aux cavernes, aux tunnels et aux ruelles que formaient les poutres sous sa maison. Il avait l'habitude de ramper dessous pour enfouir des trésors dans la terre, regarder entre les lattes du plancher et épier les conversations. Il y avait là des tas de rongeurs, des souris et des rats nichés dans les crevasses et entassés dans les trous, de minuscules cités de journaux enroulés sur eux-mêmes et d'herbe séchée. Jason aimait observer leurs petites familles, leur façon de se lécher de force les uns les autres, la facilité silencieuse avec laquelle ils décidaient de dormir, de jouer ou de se battre. Les choses ne se passaient pas ainsi dans sa propre famille. Ce n'était que bruit et douleur, portes fermées à clé et pleurs dans la nuit. Les souris se fichaient qu'il se ronge les ongles, qu'il ne sache pas réciter ses tables de multiplication, que sa chemise ne soit pas repassée et son visage pas lavé. Les souris ne pouvaient pas lui faire de mal. Les souris ne pouvaient pas le traiter de tous les noms. Il enviait leur existence si simple.

Jason était fasciné par ce que les humains partageaient avec les animaux et ce qu'ils tentaient de laisser derrière eux. Les liens de couple le mystifiaient particulièrement. Roulé en boule dans sa chambre nue immaculée, planqué sous les couvertures avec une lampe

de poche, il avait lu que les grues brolgas – ces oiseaux efflanqués mais gracieux, couleur de pierre – trouvaient un partenaire avec qui s'accoupler et restaient avec lui pour la vie, quoi qu'il advienne. Vous imaginez ? Le week-end suivant, durant ses longues errances solitaires, il s'était mis en quête d'une brolga pour observer cette incroyable magie en action. En chemin, il avait croisé certains de ses camarades de classe, des gamins cruels au visage couvert de taches de son et aux cheveux délavés par le soleil, qui lui jetaient des crayons en classe et se moquaient de ses cheveux coupés par sa mère. Regroupés au bord du lac, ils lançaient des cailloux pour faire des ricochets. Quand ils l'avaient abordé en se moquant de lui et en l'interrogeant sur ce qu'il faisait, il leur avait raconté ce qu'il savait des grues brolgas et dit qu'il comptait en capturer une vivante. Toute la journée, sous le soleil impitoyable, il s'était efforcé d'attraper un des oiseaux rapides aux grandes ailes. Il avait utilisé tous les moyens auxquels il avait pu penser : les approcher en douce ou à la nage, poser des collets ou des appâts, leur jeter des pierres. Les gamins de l'école l'avaient pourchassé telle une meute de chiens des rues, jacassant et ricanant chaque fois qu'il échouait. Quand Jason avait enfin réussi à mettre la main sur une grue et que le partenaire de celle-ci s'était précipité hors de l'eau en trompétant et en agitant ses ailes avec colère, les enfants s'étaient tus, impressionnés, et Jason était parti d'un rire triomphant. Il avait provoqué l'oiseau furieux en tordant le cou de sa partenaire, lentement, doucement, en éparpillant ses plumes au vent. Le mâle avait crié tant et plus. Jason s'était tourné vers ses camarades et leur avait montré la femelle inerte avec une grimace.

– Vous voyez ? Ils s'aiment. Les animaux aussi peuvent s'aimer.

Parfois, ceux qu'il chassait et capturait pour jouer avec eux dans la nature ne lui suffisaient pas. Jason aimait avoir des animaux dans sa vie. Sa collection toujours grandissante de scarabées, de lézards, de serpents, sa tendance à ramasser des chiens et des chats errants lui valait d'être régulièrement battu, enfermé et privé de dîner, sans que ces punitions ne parviennent à tuer son impulsion première. Les animaux n'attendaient rien d'autre de sa part que de la nourriture, de l'affection, de la chaleur. Il aimait leur stupidité, leur nature simpliste. Une fois qu'un chien est à vous, que vous avez gagné sa loyauté, vous pourrez le battre quasiment à mort, il reviendra quand même vers vous pour vous aimer et vous protéger. Jason le savait. Et il admirait la

loyauté, une qualité qui lui rappelait les grues brolgas. Il était fasciné par le croisement entre liberté et dépendance, par ce qui faisait qu'une créature devenait l'esclave d'une autre alors que cela semblait si peu naturel. Mais il en allait souvent ainsi. Lui-même avait envie de griffer, de mordre, de se battre, de ramper dans des trous et d'oublier le monde extérieur ; au lieu de ça, il se conduisait tel un chien fidèle, une créature battue et néanmoins docile, l'ennemi de ses propres instincts. Une souris vivant dans un terrarium plutôt qu'un terrier.

Le petit appartement sombre de Chatswood ne pouvait guère abriter quelque chose de plus grand qu'un terrarium rempli de souris, mais le Jason adulte s'en fichait. Le matin, il s'asseyait près du terrarium et les regardait vaquer à leurs occupations : creuser ou dormir, courir follement sur la petite roue en plastique.

Quand il mit son doigt à l'intérieur, une des souris se précipita pour s'y accrocher et hissa son petit corps chaud et soyeux dans sa main. Confiante. Dans la lumière oblique que laissaient filtrer les stores vénitiens, entrouverts juste assez pour permettre d'apercevoir le monde extérieur, Jason fit passer la souris d'une de ses mains à l'autre, souriant de la voir courir frénétiquement dans ses paumes sans jamais comprendre d'où elle venait ni se soucier d'où elle allait. Paniquée, les yeux écarquillés, totalement à la merci d'un dieu insensible aux larges mains.

Jason posa la souris sur la table et la regarda filer d'objet en objet en les reniflant au passage : les scalpels de taille diverse alignés dans des plateaux en mousse, les flacons en verre et les paquets de serviettes en papier, les bandages enroulés et les bobines de fil médical. La souris s'arrêta pour grignoter le bord d'une liasse de papiers portant des noms, des âges, des dates de naissance, des groupes sanguins et des adresses. Commenant par le coin d'une page, elle se mit à déchirer des bandes minuscules avec ses pattes roses.

Jason prit un scalpel sur le plateau. Il pinça prudemment l'oreille de la souris entre pouce et index, éprouvant sa finesse et sa douceur – un murmure de chair par lequel il tenait toute la tête de la créature à sa merci. Il regarda son scalpel, réfléchit et remua l'oreille de la souris avant de la lâcher en caressant son échine du plat de la lame. Sous la fourrure du petit animal, il sentait la vie battre et s'agiter. Il leva le scalpel à la verticale, pointe vers le bas, et le laissa tomber. L'instrument se planta dans la table à quelques centimètres de la patte avant droite

de la souris. Celle-ci ne broncha pas. Jason retira le scalpel du bois et le leva un peu plus haut en essayant de viser mieux. Cette fois, la pointe s'enfonça dans le bois à un cheveu du museau de la souris.

Puis la télévision en sourdine attira son attention. Sur l'écran, des agents de police grouillaient sur un quai, telles des fourmis noires se bousculant les unes les autres, remuant leurs pattes et faisant claquer leurs mandibules. On vit un jeune homme être embarqué contre son gré. Jason l'avait rencontré aux petites heures du jour, et il était persuadé de ne jamais le revoir. D'autres plans de la marina grouillante de monde, puis une des caisses à outils en acier. Fureur et fierté picotèrent brièvement Jason avant que son calme familial n'étouffe toute autre émotion en lui. Il prit une grande inspiration.

Quand le reportage s'acheva, il reporta son attention sur la souris en train de se nettoyer soigneusement les moustaches près de sa main. Créature imprudente et sans cervelle. Il brandit le scalpel de toute la hauteur de son bras, plissa les yeux et le laissa pendre au bout de ses doigts un long moment avant de le lâcher.

5

Dans le café de la marina, nous trouvâmes un coin tranquille à utiliser comme base opérationnelle pour l'après-midi. C'était assez près de la scène de crime pour que les spécialistes et les témoins puissent venir nous parler, mais assez loin de la foule pour que nous puissions nous organiser sans être distraits par le chaos qui régnait au bord de l'eau. Eden avait fini par me confier quelques responsabilités : réquisitionner du Scotch de sécurité à la capitainerie, faire venir le personnel pour qu'on l'interroge, envoyer un rapport sur notre progression au quartier général. Assise en face de moi, elle grignotait des frites épicées entre deux coups de téléphone et, de temps en temps, jetait un coup d'œil au soleil qui déclinait en peignant des reflets sur l'eau. Une troupe de cyclistes vêtus de Lycra de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel s'installèrent à une table voisine dans un claquement de chaussons en plastique, commandèrent des smoothies et des chips sans gluten et rirent en découvrant leurs longues dents. Des poissons jaunes et vert vif tournaient autour des piliers de la jetée qu'on voyait à travers la balustrade vitrée du balcon. Je les observais, enviant leurs mouvements calmes, leur trajectoire vide de sens.

Nous finîmes par avoir passé tous les coups de fil et pris toutes les notes possibles. Je commandai un scotch-Coca, et Eden un bourbon avec des glaçons.

– Bon, on ne peut pas faire grand-chose d'autre jusqu'à ce que les experts médico-légaux aient examiné les corps et rendu leur rapport. On devrait faire un truc ensemble ce soir, suggérai-je tandis que les serveurs commençaient à débarrasser les couverts des tables alentour. On va travailler en étroite collaboration à partir de maintenant ; ce serait bien de se connaître un peu.

Eden eut un rictus qui me noua l'estomac.

– Je préfère garder une certaine distance professionnelle. Comme

ça, ce sera plus facile de ne pas prendre une balle pour toi un de ces quatre.

– Oh allez, juste un verre ou deux.

– Toute l'équipe des homicides sort de temps en temps. (Elle leva brièvement les yeux vers moi.) Ils seront au Dogue ce soir à partir de dix-huit heures. Si tu veux faire ami-ami, on peut le faire en groupe.

– Le Dogue ? Sérieusement ? Tu n'as pas trouvé mieux ?

Elle marqua une pause en fixant son verre.

– Eric sera là, dit-elle sur un ton d'avertissement.

– Qu'est-ce que ça peut me foutre qu'il soit là ? demandai-je, le nœud grandissant dans mon estomac. C'est le frère de ma partenaire. On devrait être potes.

– Ouais, je suppose, dit-elle en souriant et haussant les épaules. Ça vaut le coup d'essayer. Mais ne sois pas surpris s'il ne répond pas à tes avances. Il faut beaucoup de temps pour devenir proche d'Eric.

Je levai les sourcils. Cette révélation ne me surprenait pas.

J'étais déjà allé au Dogue, mais l'endroit ne m'avait jamais plu. Trop de flics. Une soirée alcoolisée là-bas se terminait généralement par un concours de bites entre flics de rue, encouragé par des capitaines et des inspecteurs grisonnants et présidé par des pompiers et des ambulanciers nonchalants. Au Dogue, les officiers qui sortaient tout juste de leur formation à Goulburn, surpris et découragés de recevoir si peu de compréhension et d'approbation de la part des anciens dans leur nouveau poste, pouvaient se mélanger avec leurs héros professionnels, des flics qui patrouillaient depuis bien six mois de plus qu'eux. Cela encourageait ces derniers à ressortir leurs histoires de guerre, comparer leur nombre d'arrestations, montrer leurs cicatrices et raconter leurs poursuites en bagnole. On s'interrogeait sur les compétences et les mobiles de chacun. On se lamentait sur ses performances aux derniers examens physiques obligatoires. Au fur et à mesure que les verres se vidaient, des bagarres éclataient et se déversaient sur Parramatta Road, où des familles de toutes les origines ethniques imaginables qui vivaient dans les appartements au-dessus des boutiques de Haberfield étaient témoins de chaque coup de poing dans le vide et de chaque hurlement de douleur. Bien entendu, personne n'était jamais arrêté ; les yeux au beurre noir et les lèvres fendues résultant de ces soirées provoquaient des gloussements au bureau le lendemain matin. On accordait des

promotions, les circuits de patrouille les plus faciles et des bonus de fin d'année aux jeunots capables de viser juste après une dizaines de demis. Je n'aimais pas ce genre de compétition. Plus je vieillissais, plus je préférais boire seul.

Comme dans une cour de récréation, les gars formaient des groupes selon leur métier et le statut que celui-ci leur conférait. Les employés de la morgue se massaient tranquillement dans un coin, où ils faisaient de l'humour macabre et buvaient à s'assommer. Les experts médico-légaux, qui s'en allaient généralement de bonne heure, discutaient dans leur étrange langage technique autour de vodkas et de bières légères aux tables du dehors. Les flics de rue, brûlés par le soleil et irritables, se pelotonnaient dans les box le long des murs.

Les membres de la brigade des homicides restaient entre eux, à l'écart des autres. Les hiboux, étrangement assortis avec leurs jeans ajustés et leurs T-shirts en coton, s'entassaient sur les canapés de cuir près du juke-box. La conversation était sporadique et la musique forte ; ainsi, malgré leur air embarrassé, ils arrivaient à créer une impression générale de fraternité rien qu'en buvant et en se souriant. Perché sur l'accoudoir d'un des canapés, Eric vannait bruyamment chacun des hiboux tour à tour, ce que tout le monde semblait trouver tordant. Assis au comptoir avec Eden, je le regardais travailler la salle telle une débutante. Bien sûr, il connaissait tout le monde ici. Les gens le saluaient comme s'ils ne l'avaient pas vu depuis des années. Certaines des femmes lui chuchotaient à l'oreille et lui pressaient amoureusement la main en lui parlant.

– Vous êtes du coin ?

– D'Utulla, un coin paumé près de Camden.

Soit à une demi-heure de chez moi le long de l'autoroute Hume. Eden prit une grande inspiration et expira lentement, l'air de penser que me dissimuler ses secrets s'annonçait comme une tâche pénible et interminable. Je me demandais ce qu'elle cachait. Je lui commandai un autre verre, et elle parut reconnaissante.

– Et toi, tu es d'où ?

– Né et élevé à Bankstown.

– Allez les clebs !

– Exactement.

– Il te reste de la famille là-bas ?

– Non. (Je souris sans chercher à masquer mon soulagement.) Et

toi, il t'en reste à Utulla ?

Elle opina.

– Mon paternel.

Je trouvai bizarre qu'elle ait choisi de dire « mon paternel » plutôt que « mon père », comme si elle voulait me faire comprendre qu'elle était le fruit des entrailles de cet homme. Elle se pencha pour ajuster sa botte et je remarquai une longue cicatrice le long de son implantation capillaire, légère et à peine visible.

– D'accord, dis-je. Alors, quel est ton secret le plus noir, le plus honteux ?

Elle toussa au-dessus de son verre et sourit.

– Allez, Frank. Le concept du partenaire qui est aussi une âme sœur, c'est une invention de *New York, police judiciaire*, tu ne crois pas ? Pas besoin d'être intimes pour être efficaces.

Je grimaçai.

– Mais moi, je *veux* être intime avec toi.

– Mmmmh. Ça te passera.

– Je te raconte les miens.

– Je ne veux pas connaître les tiens.

– On va commencer par quelque chose de simple. (J'écartai les mains sur le comptoir comme pour faire de la place avant un tour de prestidigitation.) Une fois, je me suis barré par la fenêtre de la salle de bains d'un coup d'un soir pendant qu'elle me préparait le petit déj.

Eden acquiesça d'un air approbateur. On nous resservit.

– D'accord. (Après avoir longuement réfléchi à mon défi, elle eut un sourire penaud.) Au début de ma carrière, j'ai suivi une semaine de formation de maître-chien à Rockdale. Un des cabots me détestait, et les instructeurs n'arrêtaient pas de me le filer pour les évaluations. Une fois, pendant que personne ne regardait, je lui ai filé un coup de pied. Bien fort, en plein dans le cul.

Je m'esclaffai exagérément fort, hurlant de rire et agitant mes mains en l'air. Elle me donna un coup de poing dans le bras.

– Tu es mauvaise, dis-je.

– Tu n'as pas idée.

– Une fois, j'ai truqué un tirage au sort des bonnes œuvres de la police pour remporter un voyage en Nouvelle-Zélande. C'était pour les enfants cancéreux.

Elle frémit.

– Oh ! Tu es un monstre.

Je jubilais. Je ne savais pas si c'était l'alcool ou la possibilité qu'Eden commençât à m'avoir à la bonne. Jamais je n'aurais pu l'imaginer ricanant dans son verre et secouant ses longs cheveux noirs.

– D'accord. En CM2, j'ai laissé une autre fille se faire accuser d'avoir volé dans le sac de la maîtresse. Sa mère l'a changée d'école.

Je giflai le comptoir du plat de la main et commandai un autre verre. Eden ouvrit son portefeuille et en sortit un billet de vingt, puis se retourna pour scruter la foule par-dessus son épaule. Je continuai à jacasser sans me rendre compte que son sourire s'était évanoui.

– J'ai couché avec ma prof d'anglais en terminale, dis-je avec une petite grimace. Elle était naïve et très New Age. Je l'ai convaincue de rester après les cours pour m'aider avec ma grammaire. J'étais un sacré queutard.

J'aperçus son expression, et une écharde se planta dans mon cœur.

– Oh, allez ! (Je lui tapai sur l'épaule.) J'avais dix-sept ans, tu ne vas pas...

– Je vais dire bonjour aux autres, Frank, murmura Eden en se dérobant.

Je la suivis des yeux tandis qu'elle faisait le tour de la pièce et surpris Eric qui nous observait, entouré de gens en train de boire et de sourire nerveusement.

Je venais de m'empoigner devant l'urinoir, et j'étais sur le point de relâcher ma vessie quand je sentis un souffle chaud dans ma nuque. La voix d'Eric me chuchota à l'oreille :

– Un petit coup de main, chéri ?

Je sursautai et reculai en le bousculant. Il me tapa sur l'épaule, et son rire emplit la pièce. Je m'étais pissé sur les godasses.

– Ce que tu peux être coincé, Frankie.

– Il existe un code de conduite dans les toilettes, aboyai-je.

Immédiatement, je regrettai ma réaction. Eric eut un gloussement victorieux et se plaça devant le deuxième urinoir à droite du mien.

– Tu as déjà réussi à te mettre Eden à dos, remarqua-t-il, les yeux baissés vers ce qu'il faisait. Elle t'a abandonné.

Je ne répondis pas. Un des hiboux entra, nous vit tous les deux et battit en retraite.

– Elle n'a pas apprécié le chemin sur lequel je m'engageais. Ce n'est

pas ma faute si elle a quelque chose à cacher.

– On a tous quelque chose à cacher, Frankie. (Eric remonta sa braguette en grimaçant et se tourna vers moi.) Tu ne voudrais pas que le reste de l'équipe apprenne que tu as été inculpé de coups et blessures, pas vrai ?

Je faillis me prendre la bite dans ma fermeture Éclair. Sans réfléchir, j'empoignai Eric par le devant de sa chemise et le cognai contre le mur. Même si j'avais mis toute ma force dans ce geste, je sentis qu'il me laissait le rudoyer, qu'il choisissait délibérément de ne pas utiliser contre moi la puissance de son propre corps. Ses grandes mains enveloppèrent les miennes et pressèrent. J'entendis mes jointures craquer.

– Tu as donné un coup de poing dans la tête de ton ex-femme.

– C'était un malentendu, grognai-je. Un malentendu confidentiel. Tu n'as pas le droit de fouiller dans mon dossier.

– Dans ce boulot, il faut se connaître les uns les autres, Frank. Il faut connaître les secrets des collègues et les ignorer. On est tous de braves types ici. Aucun de nous ne vaut mieux que les autres. On a tous des cadavres dans le placard.

– Donc, les autres connaissent tes secrets et ils font comme si de rien n'était, c'est ça ? (Je le cognai de nouveau contre le mur et en tirai une certaine satisfaction.) Alors, pourquoi les autres ont aussi peur de toi ? Pourquoi tu ne me racontes pas ce que tu caches, Eric ?

Je ne le vis même pas bouger. Sa grande main fusa et me frappa sur le côté de la tête. Pas un coup de poing, juste une gifle – un choix délibéré, et un impact qui me fit aussi mal que si sa main avait été en acier. Je fus humilié par le bruit sec, la façon dont mon oreille s'embrasa. En même temps, Eric balaya mes jambes. Je m'étalai sur le sol des toilettes et atterris brutalement sur les coudes.

– Maintenant, tu cours avec les loups, Frankie. Il va falloir être plus rapide que ça.

Il éclata de rire et se détourna pour s'en aller, son hurlement de loup se répercutant à travers la grande pièce carrelée.

Même si Eden semblait avoir disparu, je ne m'en allai pas tout de suite. Il était hors de question que je fasse ce plaisir à Eric. J'émergeai dans la salle et me rassis à ma place devant le comptoir, ma tête pulsant violemment. Je commandai un verre, et le barman me jeta un coup

d'œil inquiet avant de se retourner pour attraper une bouteille sur l'étagère. Je sentais le regard lourd d'Eric vrillé dans mon dos, sa présence dans un groupe de gens près de la porte tel un chant de sirène s'élevant à l'autre bout de la salle.

Ma première femme et moi, on s'était mariés jeunes, et on s'était très vite mis à la cocaïne pour éviter de s'enfoncer dans la déprime de la vie monotone en banlieue. À l'époque, j'étais un flic de rue et je n'avais pas de mal à m'en procurer – quasiment tout le monde en avait, et personne ne haussait le sourcil quand j'en demandais. On pensait que notre consommation et notre bagnole débridée nous rendaient différents des Mary Jane et des Tonton Bill qui occupaient les lotissements de pavillons en placo de Sydney Ouest. Ma femme et moi, on s'était rencontrés dans le circuit des soirées en ville, et on ne s'était mariés que parce que je l'avais foutue en cloque dès la troisième semaine. On se prenait pour des délinquants, des durs à cuire amoureux et toutes ces conneries. La vie en banlieue n'a pas tardé à nous ramener sur terre. En trois secondes chrono, on est passés des virées à cent soixante sur l'autoroute à des joggings laborieux. On s'est mis à regarder *Qui veut gagner des millions ?* tous les samedis soir et à se disputer à propos des marques de liquide pour lave-vaisselle.

Louise a planqué sa coke pendant toute sa grossesse, mais je n'ai jamais été dupe. Je m'en fichais. À l'époque, j'avais deux vies. Le temps que je passais à la maison avec elle n'était qu'une longue attente entre mes heures de service. Je ne l'aimais pas, pas réellement, et tandis que le bébé grandissait dans son ventre, on a commencé à se disputer. Je voulais juste être au boulot tout le temps, à rudoyer des criminels et à frimer. À rouler trop vite. À faire irruption chez des gens. À me faire payer des coups et à faire comme si j'aurais pu avoir n'importe quelle nana. J'aurais voulu rester dehors toute la nuit avec mes collègues, à picoler et à savourer notre langage secret. Louise voulait quelqu'un qui prenne soin d'elle. Je n'étais pas cette personne. J'étais beaucoup trop égocentrique à l'époque.

Elle a accouché d'un enfant mort-né, une petite fille, à deux heures du matin un mardi de novembre. Je n'étais pas là, et mon absence à ce moment a signé notre fin.

On s'est battus pendant des mois, chacun mettant l'autre au défi d'être le premier à jeter l'éponge. Elle me lançait des trucs à la tête, se jetait sur moi pour me griffer le visage. Les voisins nous entendaient

hurler, et ils sont intervenus une ou deux fois. Un soir, je l'ai frappée, essentiellement pour me débarrasser d'elle, et c'est la dernière fois que je l'ai vue. J'ai été inculpé ; j'ai plaidé coupable et tout juste réussi à garder mon boulot.

Installé au bar, les yeux rivés sur mon verre, je pensais au bébé. Je levai la tête et, dans le miroir derrière le comptoir, j'aperçus Eden assise près de la vitrine. Elle observait la circulation dehors, la vieille vendeuse de roses libanaise qui passait entre les tables extérieures. J'étais sur le point de partir quand ma main heurta accidentellement le petit portefeuille rouge posé près de moi sur le comptoir.

Il était plat et carré, de la taille et de la forme d'un portefeuille d'homme, mais taillé dans ce qui ressemblait à de la peau d'anguille rouge foncé. J'en avais déjà vu de semblables dans Chinatown et Oxford Street, au milieu des porte-clés en pattes de lapin, des coques de téléphone lumineuses et des pipes à cocaïne. Je sus instinctivement que c'était celui d'Eden. Je me figeai sur mon tabouret, conscient de la chaleur qui se répandait dans mes membres et du pouls qui battait à mes tempes. Surveillant Eden dans le miroir, je fis glisser le portefeuille vers moi et l'ouvris. Son badge de la brigade des homicides était sur le devant, dans une petite poche plastifiée.

Il existe deux moyens de connaître le cœur et l'âme d'une femme : coucher avec elle ou fouiller dans ses affaires. Dans les deux cas, vous risquez de finir avec un talon aiguille planté dans le cou. Je m'en fichais. Eric m'avait énervé. Je voulais des munitions en retour, quelque chose qui m'aiderait à entrer dans son cercle et celui d'Eden.

Une carte de membre d'un club de tir sportif. Une carte de bibliothèque universitaire. La carte de visite d'une salle de kick-boxing. Une carte de fidélité pour le salon de manucure Genie's Nails.

Un petit bout de papier était coincé derrière la carte d'identité d'Eden, séparé des autres documents. Je le remarquai parce qu'il était jauni et usé, comme si on le pliait et le déplaiait depuis des années. Je le sortis prudemment du portefeuille et l'entendis craquer comme je le lissais sur le comptoir.

Six noms. Quatre avaient été barrés. Deux restaient intacts au bas de la liste, rédigée à l'encre bleue d'une main tremblante.

Jake DeLaney

Benjamin Annous

Je relus les noms deux ou trois fois. Puis je sortis une photo de la

même poche. Elle montrait un vieil homme, genre ancien gangster, avec des épaules larges et une tête carrée de rottweiler. Confortablement assis dans une chaise en bois, il brandissait un verre à whisky dans une main et grimaçait comme s'il n'aimait pas être pris en photo.

Cet homme me disait quelque chose. Sa main noueuse, sa façon de tenir son verre et de se dérober face à l'objectif, son air calme et menaçant à la fois me disaient quelque chose. Il avait la tête de quelqu'un qui aurait pu être en photo dans le journal – en train de sortir d'un tribunal, par exemple. Célèbre pour de mauvaises raisons. Ouais, il avait la tête d'un type célèbre pour de mauvaises raisons.

Un des hiboux me bouscula en venant commander un verre au bar. Je remis la photo et le bout de papier dans le portefeuille, que j'abandonnai sur le comptoir. Eric croisa mon regard un instant et sourit alors que je poussais la porte pour sortir.

Hadès laissait la fillette sortir de la pièce la nuit, quand les camions avaient cessé de rouler derrière les montagnes d'ordures et que les ouvriers du centre de tri étaient rentrés chez eux.

Le premier matin, il descendit et s'empara d'habits susceptibles d'aller aux deux gamins, les fourrant dans un sac-poubelle avant de remonter la colline. Il trouva également un chien en peluche noir qui devrait plaire à la fillette.

Elle l'attendait quand il ouvrit la porte secrète, debout, les yeux levés vers lui, le garçon toujours inconscient à ses pieds. Elle avait l'air pâle et malade. Hadès s'assit près d'elle en silence tandis qu'elle mangeait les spaghettis bolognaise qu'il lui avait cuisinés. La couleur revint lentement à ses joues. Elle ignore la peluche qu'elle laissa tomber par terre près de sa chaise.

Quand Hadès débarrassa son bol vide, elle leva les yeux vers le plafond, examinant les bouteilles colorées, les chaînes, les tasses à thé fendillées qui pendaient là, les mobiles cassés, les morceaux d'os et les pièces de moteurs polies. Tendant la main, elle toucha l'immense aile noire d'un oiseau mort que Hadès avait cloué au mur près de la table, et suivit ses plumes dorsales du bout des doigts. Il l'observa en guettant cet étrange regard qu'elle avait eu la nuit des meurtres, cette obscurité qu'il n'avait jamais vue ailleurs que dans les yeux des damnés. Mais il ne vit rien et se dit qu'il avait dû l'imaginer la première fois. Quand il lui fit signe de le suivre dans le salon, elle obtempéra docilement et s'assit roulée en boule

au bord du canapé, aussi loin de lui que possible. Il mit Les Simpsons, pensant qu'elle regardait peut-être cela dans son autre vie. Elle ne rit pas une seule fois.

Le garçon flottait entre plusieurs niveaux de conscience sans jamais s'éveiller tout à fait. Hadès avait pris l'habitude d'aller le voir deux fois par nuit ; parfois, il réveillait la fillette en sursaut, ce qui la faisait crier et pleurer.

Le troisième jour, le garçon n'était toujours pas revenu à lui. Hadès envisagea de le conduire jusqu'à un hôpital et de l'abandonner devant la porte, mais que ferait-il de la fille ? Elle avait vu son visage. Elle connaissait sa maison. Hadès s'inquiétait sans cesse au sujet du garçon ; parfois, il soulevait ses paupières et observait ses yeux vides avec impuissance. Il ne voulait pas que le gamin meure. Mais surtout, il ne voulait pas que la fillette s'aperçoive avant lui qu'il était mort. Alors, il changeait le pansement de sa tête et lavait sa plaie.

Cet après-midi-là, il laissa sortir la fille. C'était un vendredi, et il n'y avait pas beaucoup d'ouvriers. Au centre de tri, il avait fait quelques allusions à une ex qui l'embêtait avec leurs enfants et qui avait menacé de les déposer sur le pas de sa porte. Il conduisit la petite fille à son atelier au pied de la colline. Elle s'assit sur le bord d'un banc et le regarda travailler à sa dernière création en date.

Enfin, il semblait avoir trouvé quelque chose qui ramenait de la vie dans ses yeux. Elle l'observa d'un air fasciné tandis qu'il martelait, forgeait et soudait les matériaux de récupération pour leur donner la forme d'un renard. Ses lèvres arrondies exprimaient son émerveillement. Quand il lui fit signe d'approcher, elle se leva d'un bond, tendit la main pour toucher le métal encore tiède, caressa le museau de l'animal géant avec autant d'hésitation que s'il avait été vivant et dangereux. Elle continua à regarder Hadès travailler pendant des heures, sans jamais dire un mot.

Comme ils reprenaient le chemin de la maison, elle leva un bras et enveloppa ses énormes doigts de sa petite main. Il baissa les yeux vers elle, et cela parut l'arracher à une sorte de brouillard. Se rendant compte de ce qu'elle faisait, elle retira très vite sa main. Le soleil couchant rosissait ses joues et dorait ses yeux, lui donnant l'air d'une poupée vivante. Hadès craignait de la casser avec ses grosses pognes maladroites.

Ils s'arrêtèrent sur le seuil de la bicoque. Le garçon était accroupi dans la cuisine, une main posée sur le sol pour se stabiliser. Il regardait le

plafond. Hadès fut choqué de se rendre compte qu'il avait dû laisser ouverte la porte de la pièce secrète. La fillette poussa un hurlement et se jeta sur le garçon pour l'entourer de ses bras. Hébé, ce dernier ne parvenait pas à se mettre debout. C'était la première fois que Hadès le voyait avec les yeux spontanément ouverts. Ils étaient encore plus tristes et plus dénués d'âme que ceux de la fille.

– Marcus ? sanglota celle-ci en lui prenant le visage à deux mains et en le secouant. Marcus ? Marcus ? Marcus ?

– Doucement, lui recommanda Hadès en l'écartant du garçon. Fais attention à lui.

Marcus leva les yeux vers Hadès avec le froid détachement d'un malade mental. Le vieil homme craignit qu'il n'ait subi des dommages cérébraux. Ses points de suture maison avaient légèrement relevé le coin de son œil droit. Il était tordu, brisé. Hadès le fit asseoir, le prit par le menton et leva son visage dans la lumière.

– Connais-tu ton nom, petit ? lui demanda-t-il.

– Oui, répondit le gamin en humectant ses lèvres craquelées. Et vous, connaissez-vous le vôtre ?

1. L'équipe de rugby de Bankstown porte le nom de « Bulldogs » (N.d.T.).

6

J'avais ramené une fille chez moi. Je fais ça de temps en temps. Je l'avais trouvée dans le bar d'à côté, où je m'étais arrêté pour boire un double scotch qui m'aiderait à dormir avant de regagner mon appartement. Parfois, il se passe un truc étrange entre deux parfaits inconnus : leurs regards se croisent et, sans qu'ils prononcent un mot, leur expression clame combien ils se sentent seuls malgré les vagues succès de leur vie et leur identité manufacturée. Tout ce que j'avais eu à lui dire, c'était : « Foutons le camp d'ici. » Le lendemain matin, je ne me sentais plus seul et, à mon avis, elle non plus.

Ce fut mon téléphone portable qui nous réveilla en sursaut. Je savais qui m'appelait, et je ne décrochai pas. Il était cinq heures du matin ; il faisait encore nuit. La fille grogna, ses ongles de pied pointus traçant des sillons de protestation le long de mes mollets. La sonnerie se tut et, quelques instants plus tard, des coups résonnèrent à la porte d'entrée. J'attrapai la couverture, la tirai par-dessus nos têtes et passai un bras autour de la taille de la fille pour la serrer contre moi afin qu'elle ne s'en aille pas. J'étais accro à la chaleur de son corps dans le lit.

– Ne fais pas de bruit, et elle finira par s'en aller.

– Debout, Frank !

– Qui est-ce ? demanda la fille.

– Personne.

Eden frappa à ma fenêtre. Je resserrai la couverture autour de nous.

– Va-t'en, diablesse !

– Ils ont neuf cadavres pour nous. On doit y aller.

– Ils ne vont pas s'enfuir. C'est le milieu de la nuit, putain. C'est quoi, ton problème ?

– Des cadavres ? (La fille s'assit brusquement en repoussant la couverture. Je soupirai.) T'es quoi, au juste ? Flic ?

– Les menottes ne t’ont pas mis la puce à l’oreille ?

– J’aurais préféré le savoir avant. Je n’aime pas les flics, dit-elle en me jetant un coup d’œil par-dessus son épaule, les sourcils froncés.

– Seuls les escrocs disent ça.

Elle se mit à ramasser ses affaires et je rampai hors des draps en frissonnant. Cette enivrante odeur des corps chauds, des draps dans lesquels on a dormi et respiré doucement s’évaporaient déjà. J’ouvris la porte d’entrée à la volée et le regard d’Eden tomba sur mon entrejambe nu, remonta jusqu’à l’aigle tatoué sur ma poitrine et finit par croiser le mien d’un air chagrin.

– Frank.

– Ça t’apprendra à débarquer chez moi à une heure pareille.

– Habille-toi et monte dans la voiture, bordel.

Elle s’éloigna en secouant la tête. Je ris tandis qu’elle descendait l’escalier et remuai les hanches pour agiter ma plomberie.

– Rince-toi bien l’œil, tu n’auras pas d’autre occasion !

Je riais encore quand elle croisa ma vieille voisine sur le palier d’en dessous. Une panière à linge dans les bras, celle-ci leva les yeux vers moi. Je me couvris de mes mains et rentrai.

Les neuf cadavres étaient allongés sur deux rangées de tables à la morgue de l’hôpital de quartier de Parramatta, chacun flanqué d’un porte-bloc détaillant l’autopsie. Certains avaient été reconstitués. D’autres gisaient recroquevillés tels qu’à l’intérieur des caisses à outils, les pathologistes et les experts médico-légaux ayant rechigné à déplier leurs membres durant les étapes préliminaires de l’enquête. Je déambulai parmi eux en les détaillant tour à tour. Quatre de sexe féminin, cinq de sexe masculin. La plus jeune des filles était l’occupante de la première caisse que nous avions ouverte. Le plus jeune des garçons devait avoir une quinzaine d’années.

Je m’arrêtai près de lui. Son visage était enfoui contre ses genoux, mais je voyais dans l’ombre de ses jambes qu’il avait les yeux clos. Ses cheveux avaient commencé à tomber au fur et à mesure que son corps se décomposait. L’odeur qui émanait de lui était d’une intensité peu naturelle, la puanteur de la chair en putréfaction accentuée par les produits chimiques. Je regardai ses poings serrés. Eden me rejoignit, et je détournai les yeux en proie à une honte étrange.

– Nous avons commencé par les corps les moins abîmés, déclara le

pathologiste, un Asiatique efflanqué. Il y en avait une vingtaine en tout. Nous estimons que la moitié d'entre eux devront être identifiés d'après leurs empreintes dentaires. Ce sont les seuls qui ont encore un visage.

Mon estomac se souleva. Eden observait froidement le corps de l'homme allongé sur la table voisine.

– La cause de la mort est identique dans tous les cas, ce qui devrait vous faciliter la tâche, poursuivit aimablement le pathologiste en pointant son stylo vers mon nez. Tous ces corps se sont vidés de leur sang, et chacun d'eux présentait une incision chirurgicale qui n'avait pas été refermée.

– Une incision chirurgicale ? (Eden fronça les sourcils.) Donnez-moi un exemple.

Le pathologiste désigna le corps le plus proche de moi.

– Il n'a plus de cœur. (Il pivota vers un autre.) Elle, on lui a pris les poumons. La gamine près de la porte, ce sont les deux reins qui manquent.

– Seigneur, dis-je en frissonnant. Un cinglé qui pique les organes de ses victimes ?

– Pas un cinglé, ou du moins, pas au sens traditionnel. La personne que vous recherchez est un homme d'affaires froid et calculateur.

Le pathologiste souleva le drap qui recouvrait un corps au bout de la rangée. Je fixai la cavité exsangue dans le torse d'une jeune femme à l'endroit où quelqu'un avait prélevé un morceau d'elle. Le pathologiste y introduisit l'extrémité de son stylo et le promena à l'intérieur tel un explorateur suivant le tracé d'une carte.

– Ces incisions sont propres, positionnées de façon méticuleuse, et les organes ont été prélevés avec un soin extrême de la manière prescrite pour une transplantation. Chacune des victimes avait des sédatifs dans le sang. Notre homme fait ça depuis un certain temps. Il a une formation adéquate et de l'expérience.

Eden se mordait l'ongle du pouce. Elle leva les yeux vers le plafond et expulsa l'air de ses poumons comme si elle se réjouissait d'en avoir encore.

– Un voleur d'organes, chuchota-t-elle, consternée. C'est nouveau.

Martina Ducote s'était souvent réveillée sans savoir où elle était, et trouvait ça étrangement excitant. Juste avant d'ouvrir les yeux, elle était assaillie par le vertige résiduel d'une soirée en ville et l'appréhension de se demander à côté de qui elle était allongée. Mais cette fois, ce fut différent. Juste avant d'ouvrir les yeux, elle n'éprouva que douleur et sentit de l'acier froid et de la rouille plutôt que le moelleux d'un matelas inconnu.

Elle ouvrit les yeux.

La drogue qu'on lui avait fait avaler en douce dans le bar à vin d'Oxford Street avait bousillé sa perception des profondeurs ; quand elle tendit la main pour toucher les barreaux qui l'entouraient, elle s'y cogna maladroitement les jointures. Elle portait toujours sa petite robe noire de soirée, mais ses poignets s'ornaient d'ecchymoses pareilles à de curieux bracelets et sa lèvre était fendue comme si elle avait reçu un coup de poing dans le bas du visage. Ses boucles d'oreilles avaient disparu, et sa montre aussi.

Elle roula sur ses genoux et s'appuya contre la porte de sa cage, s'efforçant de chasser sa nausée.

Sans succès. Prise d'un haut-le-cœur, Martina vomit sur le plancher à côté d'une écuelle remplie d'eau.

– Au secours, articula-t-elle d'une voix rauque, juste assez fort pour ses propres oreilles. Au secours.

Manger : tel est le besoin commun à toutes les espèces de flic. Vous devez maintenir un apport calorique élevé pour conserver la réactivité et la maîtrise indispensables dans un métier bourré de danger. Chez les inspecteurs des Homicides, ça compense l'énergie brûlée par l'anxiété que suscite leur enquête, la perplexité au fur et à mesure que les événements se développent, l'horreur des scènes de crime. Le stress

généré par les détails. Dans la salle de conférence, Eden s'assit, posa son café glacé à portée de main et déchira l'emballage du sandwich œuf-bacon qu'elle venait d'acheter. Sortant son cran d'arrêt de sa poche, elle le découpa en deux et lécha la lame des deux côtés. Moi, je soulevai la croûte de ma tourte en examinant les photographies d'autopsies étalées devant moi. Contrairement à Eden, je regretterais ce petit déjeuner trop riche en graisses, même si je savais qu'il était nécessaire. Elle avait l'air d'une fille qui se nourrit de shakes protéinés et de galettes de riz. Je me demandais si elle faisait du sport. Elle avait des mains fortes aux veines saillantes, des mains de combattante.

En silence, nous lûmes les rapports d'autopsie. Eden posa ses bottes sur la table. Elle allait deux fois plus vite que moi. Des journalistes qu'elle connaissait l'appelèrent deux ou trois fois. Elle ne répondit pas. Nous en avons croisé d'autres à notre arrivée, massés devant le quartier général et semant des mégots de cigarettes dans le jardin en nous attendant.

Je me sentis un peu mieux après avoir mangé. Eden m'observa tandis que je finissais le dernier rapport en léchant la sauce brune sur le bout de mes doigts. Je passai un coup de fil au bureau médico-légal pour m'assurer qu'ils vérifiaient les numéros de série des caisses à outils. Les caméras de surveillance de la marina ne pourraient rien nous apprendre ; comme l'avait dit le junkie, le type avait le visage couvert, et le bateau avait été loué pour la journée avec un faux permis. On faisait analyser les images pour déterminer sa taille et son poids approximatifs, et on interrogeait l'employé du bureau des locations pour dresser un portrait-robot.

– Ce qu'on doit se demander, c'est si ce type découpe ses victimes dans le cadre d'un rituel psychotique ou d'une organisation de transplantation d'organes.

– Il est tellement méticuleux, murmura Eden. Tellement soigneux. Aucune de ses victimes ne porte de marques d'abus prolongés. Il n'est pas violent. Ses crimes n'évoluent pas. Ça ne colle pas avec le profil d'un psychotique. Moi, je crois qu'il transplante les organes.

– Mais à qui ? Il lui faudrait des receveurs volontaires.

– Les listes d'attente sont interminables dans ce pays. Il doit exister des tas de gens qui seraient prêts à acheter un rein au marché noir s'ils en avaient l'opportunité. Pour eux, ou pour leurs enfants.

Je baissai les yeux vers les miettes de croûte de ma tourte. Il me

semblait que nous discussions d'un cauchemar, quelque chose d'absurde et d'irréel.

– Tu plaisantes ? ricanai-je. Tu crois vraiment qu'un civil marcherait dans ce genre de combine ? Que le mec moyen serait prêt à acheter le rein d'une victime de meurtre ?

– Je ne parle pas du mec moyen. Je parle de gens riches et désespérés. Qui peut dire qu'ils connaissent la provenance de l'organe qu'ils achètent ? Et même si c'est le cas, on peut se convaincre de n'importe quoi en l'envisageant sous le bon angle. Qui mérite de vivre ou de mourir, c'est une question qu'on se pose depuis des millénaires et à laquelle il n'existe pas de véritable réponse.

Une étincelle parut s'allumer en elle à ces mots, une pensée qui émergeait du plus profond d'elle et tentait de crever la surface. Elle secoua la tête comme pour la chasser.

– Je veux dire, par exemple, toi, Frank, tu as acheté de la drogue dans la rue sans savoir qui avait souffert ou qui était mort en la produisant. Nous causons des ravages et faisons des milliers de victimes dans des pays à l'autre bout de la planète parce que nous sommes accros à un certain mode de vie. Nous fermons les yeux sur les conséquences parce que c'est dans notre nature.

Un frisson glacé me parcourut. Bien vue, la référence à mon dossier. Cruelle, mais bien vue. Elle me faisait savoir qu'Eric l'avait mise au parfum. Sur tout. Elle poursuivit sa lecture comme si elle n'avait rien dit.

– Donc, il approche les gens de la liste, dis-je, réfléchissant à voix haute. Ceux qui ont du fric. Comment choisit-il ses victimes ? Comment sait-il qu'elles sont compatibles ?

– Il faudra consulter des spécialistes. (Eden cliqua sur le bout d'un stylo-bille rétractable chromé et nota quelque chose.) Demander qui a accès à la liste des donneurs, quelle longueur elle fait, quel genre de transplantations ont été effectuées dans notre affaire et quel genre de formation notre type a reçue. Ce n'est qu'une supposition, mais j' imagine que la victime doit être compatible en termes de groupe sanguin et de tissus organiques. Il doit consulter son dossier médical pour s'assurer qu'elle n'a pas de problèmes de santé spécifiques de son côté. Il doit également s'assurer que le receveur a de quoi le payer – donc, connaître sa situation financière.

– Ça fait beaucoup d'informations confidentielles. Donc soit il a été

médecin, chirurgien, soit il a un informateur à l'intérieur du système.

Eden acquiesça et sirota son café glacé. La condensation de la bouteille en plastique mouilla le bout de ses doigts.

– Les receveurs d'organes ne vont pas fournir ce genre d'informations eux-mêmes, poursuivis-je. Ça reviendrait à poser leur tête sur le billot. De quoi pourrait-on les inculper ? Complicité de meurtre ? Recel de biens volés, à tout le moins.

Eden ricana. Je sentis mon sourire s'évanouir comme Eric entraît dans la pièce. Il portait des lunettes d'aviateur dorées pour dissimuler sa gueule de bois. Le col de sa chemise noire était ouvert, laissant apercevoir un tatouage compliqué sur sa clavicule. Son holster d'épaule était de travers. Il ressemblait à un mannequin de magazines pour hommes que quelqu'un aurait déguisé en flic pour rigoler.

– Salut, camarades, lança-t-il en m'adressant un signe de tête. Frankie.

Je sentis un désir de violence monter en moi. J'expirai longuement. Je voulais qu'Eden me fasse confiance, en tant que partenaire et en tant qu'homme. Elle était bizarre, mais elle me plaisait. Eric était le revers de la médaille prévisible quand une beauté sombre, dangereuse et auréolée de mystère vous tombe dessus. Je pouvais le gérer. C'était un connard, un connard qui connaissait mon passé, mais j'avais déjà eu affaire à des tas de types comme lui.

– Tu avais besoin de quelque chose ? demandai-je. On est un peu occupés, là.

– Range ton flingue, cow-boy. J'apporte des cadeaux.

Il déposa un sachet en plastique sur la table, un de ceux dans lesquels on met les pièces à conviction.

– Qu'est-ce que tu ferais sans moi ?

Il adressa un sourire douxereux à Eden, qui leva les yeux au ciel.

Je tirai le sac vers moi en faisant glisser l'objet qu'il contenait. C'était un bracelet en or couvert de saleté et de rouille. Je le palpai à travers le plastique.

– Il était dans la caisse à outils qui contenait la gamine.

C'était une gourmette avec une petite pierre rose sertie près du prénom sur la plaque. Eden se pencha pour le déchiffrer.

– Monica, dit-elle.

Notre équipe savait depuis plusieurs heures déjà que la fillette

repêchée était celle qui avait disparu à Maroubra. On le voyait à la forme de son visage et de ses membres, qu'on avait pu comparer avec des photos de la disparue – même si l'apparence d'une personne change dramatiquement après la mort et le début de la décomposition. Mais nous ne pouvions pas donner de réponse définitive aux parents, pas avant le retour des analyses dentaires et d'ADN. Si certains qu'on puisse être, on ne prévient jamais la famille avant d'avoir des preuves scientifiques. Peu importe que le corps présente les mêmes tatouages, les mêmes marques de naissance, les mêmes infirmités que la personne disparue. On ne dit rien à la famille tant que les analyses ADN n'ont pas confirmé. Je me souviens de mon premier chef à la brigade des homicides me répétant ça, tandis que je me tenais dans son bureau pour la première fois avec mon costume tout neuf et mes chaussures si bien cirées que j'avais du mal à les regarder en face. Je m'étais demandé si son insistance tenait au fait que lui-même avait appris la leçon à ses dépens.

La nouvelle que la gourmette était décrite dans le signalement de personne disparue nous parvint en même temps que les analyses d'ADN. Mais seule, elle n'aurait toujours pas suffi pour qu'on prévienne les parents. Lorsque nous partîmes chez eux vers onze heures du matin, cela faisait vingt bonnes heures qu'ils attendaient de découvrir si leur fille était toujours vivante. Tandis que nous roulions vers Maroubra, je regardais défiler l'aéroport entre les tunnels de lumières orange, et les immeubles qui découpaient leurs silhouettes noires contre des nuages de pluie en approche. La radio passa *Short Skirt / Long Jacket* de Cake. Eden se mit à chanter doucement. Cela me surprit.

– Qu'est-il arrivé à Doyle ? demandai-je.

Elle me jeta un regard perçant. Quand elle reporta son attention sur la route, un border collie nous regardait depuis l'arrière d'un pick-up. Elle le fixa comme si elle ne comprenait pas ce qu'il foutait là.

– Doyle s'est pris une balle dans la figure, souffla-t-elle. C'est aussi simple que ça. On pourchassait un dealer, et on pensait qu'il n'était pas armé. On a appelé des renforts, mais ils ne sont pas arrivés à temps. Il nous attendait à un coin de rue. Doyle a été plus rapide que moi. Il a tourné le premier. Il s'est pris un pruneau entre les yeux.

– Tu as vu le tireur ?

– J'ai dressé un portrait-robot. Ça n'a rien donné.

– La balle ?

- Une tête creuse. Impossible de remonter à la source.
- J’ai entendu dire que tu avais son sang partout sur toi.
- Qui t’a raconté ça ?
- Sais plus. (Je haussai les épaules.) Je l’ai peut-être vu dans le rapport de police.

Je l’avais consulté le matin même, passant en revue les photos d’Eden debout près de l’ambulance, couverte du sang et de la cervelle de son ex-partenaire. Ses cheveux pendant devant sa figure. Une main posée sur sa tempe et la bouche ouverte. Elle n’avait pas l’air bouleversée : elle avait l’air furieuse et déçue, presque comme si elle eût voulu que ça se passe autrement, d’une façon plus digne.

Sa lèvre supérieure se retroussa de dégoût. Je haussai de nouveau les épaules.

– Quoi ? Eric est le seul à avoir le droit de fouiller dans les archives par intérêt personnel ?

– Je préférerais que tu diriges ton intérêt personnel vers quelqu’un d’autre. J’étais juste derrière Doyle. Je l’ai vu se faire abattre.

Je laissai passer quelques minutes sans rien ajouter.

Nous pénétrâmes dans Eastern Suburbs, des collines croulant sous un mélange dense de masures bordées de clins, de résidences en brique et de manoirs vitrés s’étagant vers la mer. Des surfeurs, torse nu et peau bronzée, traînaient au coin des rues. Tout le monde avait des tatouages tribaux ou des inscriptions en filigrane sur la peau, et l’absence de visages autres que blancs était criante. Je connaissais cette ville ; du temps où j’étais un ado fauteur de troubles, je m’étais souvent bourré la gueule et endormi sur les plages du coin. C’était un endroit dangereux pour les Libanais et les Coréens, même s’ils étaient relativement en sécurité sur les plages plus importantes telles que Bondi. Un code tacite disait quel genre de têtes avaient leur place sur les sentiers bordés de broussailles, quel genre de têtes avaient leur place dans l’eau, sur le sable, dans les pubs. À Maroubra, les étrangers qui satisfaisaient au critère de l’ethnie pouvaient prendre leur planche et se diriger vers la pointe de sable la plus au sud – mais jamais traîner sur la plage principale où ils gêneraient les surfeurs les plus expérimentés. Ils étaient bienvenus au Club des Phoques jusqu’à dix heures, et à l’hôtel principal jusqu’à onze. Maroubra avait ses familles locales, nées et élevées dans le coin. Tous les autres gens étaient des invités, et les invités devaient se tenir correctement ou bien on les

foutait dehors très vite et sans ménagement.

Je m'appuyai à la vitre tandis que la voiture montait et descendait parmi les collines, contournant les falaises. La pluie se mit à marteler le pare-brise, et les surfeurs au coin des rues ne bougèrent pas. J'en distinguais d'autres dans l'eau, oscillant sur les vagues tels des morceaux de bois flotté.

– Ça a dû être difficile. Doyle et toi, vous étiez partenaires depuis trois ans.

Eden eut un ricanement dénué d'humour.

– C'est censé être difficile de voir quelqu'un se faire tirer en pleine poire, Frank.

Hadès ignorait comment les enfants avaient trouvé leurs nouveaux noms. Un matin, ils s'étaient mis à s'appeler comme ça entre eux et, bien entendu, il les avait imités. À partir du réveil d'Eric, il sentit une distance s'installer entre lui et la fille. Ils n'avaient pas été proches les premiers jours, mais Eric et elle avaient une relation tout à fait exclusive et étrangement intime. Ils se parlaient en utilisant leur propre langage fait de gestes et de regards. De temps à autre, Hadès les entendait chuchoter la nuit alors qu'ils étaient censés dormir dans la pièce secrète, et il n'arrivait jamais à comprendre ce qu'ils racontaient.

À aucun moment il ne prit la décision consciente de les garder. Au début, il avait repoussé la question douloureuse de ce qui valait mieux pour eux – et pour lui – jusqu'à ce qu'il sache que le garçon survivrait, puis il l'avait de nouveau repoussée jusqu'à ce qu'il soit certain que le garçon aille mieux. Avant qu'il s'en rende compte, trois semaines avaient passé, et il prenait les gamins en compte quand il faisait livrer ses courses. Chaque fois qu'il se demandait comment il allait les élever, où il allait les mettre, et qu'il songeait combien c'était ridicule d'envisager de gérer son business nocturne tout en étant leur père, il bannissait ces pensées et faisait quelque chose d'autre. Ce n'était pas difficile. Ils étaient toujours là, traînant dans ses pieds, se pelotonnant dans son fauteuil avec lui ou essayant de lui raconter des histoires de leur façon décousue, illogique et émerveillée. Un mois fila, et une routine se mit en place.

Dès le départ, les enfants se révélèrent très différents l'un de l'autre. Eden était une petite fille calme et mystérieuse. Elle gardait des secrets dont Hadès ne voyait pas l'intérêt – par exemple, l'endroit où elle avait passé les dernières heures, même si elle était juste au centre de tri pour

aider à plier les vêtements, ou près du portail pour regarder arriver l'équipe du matin. Elle chantonnait à voix basse pour elle seule. Elle faisait tout ce qu'Eric lui demandait, lâchant son occupation du moment pour le suivre parmi les montagnes d'ordures. Mais malgré sa docilité vis-à-vis de son frère, elle possédait une volonté propre. Quand Hadès se rendait à son atelier, elle le suivait timidement, comme si elle craignait de n'être pas la bienvenue. Elle l'observait pendant des heures tandis qu'il dessinait, fabriquait et expérimentait avec ses sculptures.

Un matin, il la trouva là toute seule, en train de copier un de ses croquis. Il se faufila derrière elle et, fasciné, regarda sa main étonnamment habile reproduire la forme du dragon de métal sans jamais hésiter ni avoir besoin de gommer. Lorsqu'elle eut fini de copier son dessin, elle se mit à ajouter des choses, à en changer d'autres, remédiant à la lourdeur de l'original, ajoutant des détails que Hadès n'avait pas envisagés. Puis elle découvrit qu'il l'observait et fondit en larmes, certaine qu'il allait la punir.

C'était très rare qu'elle le laisse la prendre dans ses bras.

Ce jour-là, tandis qu'il la serrait contre lui, elle confessa d'un air penaud qu'elle avait toujours eu envie de l'aider à construire les animaux de détrit. Quand il lui demanda pourquoi elle n'en avait rien dit, elle ne put lui donner de réponse.

Si le meurtre de ses parents avait fait d'Eden une enfant perturbée et réservée, il avait éveillé quelque chose de sauvage en Eric. Le garçon était tout l'opposé de sa sœur. Il errait dans la décharge du lever au coucher du soleil, jouant à des jeux imaginaires, se parlant à voix haute, partant en guerre contre les ouvriers à lui tout seul. Il concevait des plans élaborés pour les harceler : il les espionnait et tenait des archives de surveillance, leur tendait des pièges, les montait les uns contre les autres jusqu'à ce qu'éclatent des bagarres qu'il observait en jubilant. Il collectionnait les trésors trouvés parmi les ordures et les enfouissait dans des endroits secrets, boîtes en fer-blanc remplies de pièces mécaniques, bijoux, carnets et plans.

Il revenait à la maison à la tombée de la nuit, les cheveux ébouriffés et le regard farouche, mort de faim et peu loquace. Mais quand Hadès mettait la radio dans la cuisine, le matin, Eric jouait de l'air guitar et chantait à tue-tête, faisant preuve d'une mémoire stupéfiante pour retenir les paroles.

Le soir, Hadès leur faisait la lecture dans le minuscule salon, enfoncé dans le canapé, un enfant de chaque côté et un verre de scotch sur les

genoux. Il ne voyait pas d'autre façon de les éduquer. Il leur lisait du Dickens et du Wordsworth, du James et du Haggard. Quand Eric manifesta de l'intérêt pour ce genre d'histoires, il leur lut *Le Parfum*, de Patrick Süskind, et *Les Contes macabres*, de Poe. Il faisait plaisir à Eden avec du Shakespeare, qu'Eric détestait.

Chaque fois qu'il était confronté à une décision concernant l'éducation des enfants – comment répondre à leurs questions sur le monde extérieur, dissiper leurs craintes, les guider vers les bonnes décisions à prendre dans leurs existences en noir et blanc –, il se surprenait à s'appuyer sur l'expérimentation et la chance plutôt que le vécu personnel. Tout ce qu'il se rappelait de ses propres parents, c'était la lumière de l'incendie qui les avait consumés : il était si jeune quand ils avaient disparu de son monde encore en expansion, emportant avec eux leur tendresse et leur amour inconditionnel ! Après eux, il avait connu la rue – combien de temps, il l'ignorait –, où il avait vécu comme un animal n'ayant aucun usage de la justice ou du respect. La seule chose qui lui avait permis de s'en sortir, c'étaient ses dispositions innées pour la brutalité. Un homme était mort pour lui valoir une place aux bons soins de certains des individus les plus maléfiques de Sydney. Non, il n'y avait rien dans son passé qu'il puisse utiliser comme modèle d'une enfance saine. Il avait appris le respect en l'inculquant aux autres à coups de bâton, et très rarement contemplé la justice en action – elle était pareille à une magnifique créature floue qui battait en retraite devant lui dans le noir. Il était certain que deux ou trois personnes l'avaient aimé au fil des ans, mais jamais d'une façon parentale et jamais avec la vulnérabilité d'un enfant. Il n'était même pas certain de pouvoir reconnaître l'amour chez quelqu'un d'autre, à plus forte raison d'en témoigner lui-même. L'incertitude lui démangeait les entrailles. Il semblait ne pas y avoir de règles, et Hadès n'aimait pas ça.

La première fois que les enfants tuèrent, ils avaient huit et dix ans.

Eden et Eric s'étaient habitués à leur vie dans la décharge, une vie qui semblait facile et confortable à Hadès, le genre de vie dont des enfants brisés avaient besoin pour réparer leur cœur. Aussi leur laissait-il toute latitude d'explorer, de jouer, de rêver et de courir en liberté pendant la journée. Le soir, il les éduquait en tenant compte de leurs intérêts respectifs : la littérature classique et l'histoire européenne pour Eden, la science et la guerre pour Eric. Il ne prenait pas le risque de les envoyer à l'école. Même s'il leur avait fait fabriquer des certificats de naissance, un

carnet de santé et autres papiers, il aurait dû prouver leur légitimité. Une partie de lui craignait qu'un jour quelqu'un ne reconnaisse les enfants pour les avoir vus dans les journaux, à la télé et sur les affiches placardées suite au massacre de leurs parents. Une partie de lui craignait qu'un jour ils ne disparaissent de sa vie aussi brusquement qu'ils y étaient apparus. Même si des méchants de toute sorte continuaient à venir frapper à sa porte pour solliciter son aide, les petits lui donnaient une raison de croire que sa vie n'était pas entièrement consacrée à faire le mal.

Au début, il avait regardé les informations religieusement pour tenter de comprendre comment les ravisseurs avaient pu merder de façon aussi colossale, même s'il ne le faisait que lorsque les enfants étaient couchés et endormis.

D'après ce qu'il avait pu comprendre, leur père était un type calme et efflanqué qui avait découvert comment isoler un gène favorisant le cancer de la peau, ce qui avait mis la communauté scientifique en émoi. La mère était une créative assez connue, une artiste touche-à-tout qui, de temps à autre, se fendait d'un édito féministe cinglant pour quelque journal, une femme glamour généralement représentée avec des pinceaux piqués dans sa chevelure noire brillante, ou de l'argile en train de sécher sur ses longs doigts minces, et qui passait son temps à parler, à rire et à toucher l'épaule de ses interlocuteurs.

Leur immense maison au bord du lac avait été filmée sous tous les angles avec ses fenêtres brisées, et les experts médico-légaux vêtus de blancs qui se déplaçaient sur la pointe des pieds parmi le chaos pour prendre des clichés. Des photos montraient un portail devant lequel on avait déposé des fleurs et des nounours, et gribouillé des appels à la vengeance contre les assassins. Les journalistes comparaient les enfants Tenor aux trois enfants Beaumont qui avaient disparu sur une plage près d'Adélaïde dans les années 1960, et après quelques jours, tout le monde parut supposer qu'ils étaient morts. La rage et le chagrin initialement suscités par leur disparition poussaient Hadès à se tourner et à se retourner dans son lit, rongé par la culpabilité. Mais les médias ne mentionnèrent aucune autre famille durant la recherche des assassins, et lentement, l'intérêt suscité par l'affaire s'émoussa. Il se consola en regardant, depuis le seuil de leur chambre, les enfants dormir sans se douter de l'onde de colère qu'ils avaient provoquée.

Parfois, ils se bagarraient dans la petite pièce qu'il avait construite à l'arrière de sa maison pour leur servir de chambre, mais c'était toujours à

propos de broutilles, rien de semblable à ce qui s'était passé le soir où il avait découvert leur secret. Ce jour-là, il lisait un journal à la table de la cuisine sans prêter attention aux bruits annonçant que les gamins sautaient d'un lit à l'autre. Mais quand Eden se mit à hurler, il leva le nez de son article, ôta ses lunettes de lecture et s'avança discrètement dans le couloir.

– Non, Eric, non ! Ne fais pas ça ! Je déteste ça ! Non, ne le fais pas !

Hadès ouvrit la porte. Eden venait de bondir d'un lit à l'autre pour échapper à Eric. Elle atterrit sur l'oreiller et vit Hadès debout sur le seuil. Son sourire s'évanouit. Un silence lourd s'installa dans la pièce. Eric glissa les mains sous ses fesses en dévisageant Hadès avec le regard froid et calculateur d'un prédateur.

– Que se passe-t-il ici ?

– Rien, dit Eric avec un sourire grimaçant. Rien. Désolé. On s'amusait juste. On s'excuse, pas vrai, Eden ?

La fillette acquiesça.

– Oui.

Eric prit une grande inspiration et la relâcha très vite. Hadès détailla prudemment Eden. Elle avait les joues rouges. Il reporta son attention sur Eric.

– Qu'est-ce que tu caches ?

– Quoi ? Rien. (Eric secoua la tête.) Je ne cache rien du tout.

Hadès se rembrunit et désigna les mains du garçon.

– Qu'est-ce que tu as là ?

Eric se dandina maladroitement pour dégager ses mains, qu'il ramena devant lui et agita, la mine innocente. Eden roulait des yeux fous.

Hadès éprouva un pincement au cœur, un mélange de colère et de peine. Les enfants connaissaient le mal qu'il dissimulait sous les montagnes de la décharge. Eric avait été intrigué par le côté scientifique de la chose ; il avait cherché à comprendre comment le lixiviat acide produit par l'entassement des ordures durant de longues années, alimenté, synthétisé et collecté par le système de couches et de canaux de Hadès, dissolvait les corps qu'on enfouissait dessous. Les deux enfants savaient que tel était le sort qu'on leur avait destiné. Ils savaient que Hadès était un criminel. Donc, ils n'avaient aucune raison de lui dissimuler quoi que ce soit. Ne leur avait-il pas prouvé qu'ils pouvaient lui faire confiance ?

Il soupira.

– Eric, je ne veux pas que tu me caches des choses. Et ta sœur non plus.

Je te demande de me montrer ce que tu tiens là. Si c'est quelque chose qui ne devrait pas être entre tes mains, tu seras puni. Mais si tu continues à me mentir, tu perdras ma confiance. Montre-moi ce que tu tiens, fiston.

Eric réfléchit en silence et consulta Eden du regard. Hadès se mordit la langue. De son point de vue, il n'y avait pas matière à réfléchir. Un instant, il lui sembla qu'Eric mettait en balance la punition et la perte de sa confiance, jugeant le poids de chacune. Finalement, il extirpa l'objet sur lequel il était assis et le déposa dans la paume de Hadès. Celui-ci l'étudia. On aurait dit une queue d'animal.

– C'est quoi ?

– Une queue de chat. J'essayais de toucher Eden avec. C'est pour ça qu'elle criait.

– D'où vient-elle ?

– Je suis désolé, Hadès.

Eric tenta de se composer une expression penaude et ne réussit qu'à grimacer en fronçant les sourcils.

– Nous sommes tous les deux désolés.

Encore ce mot, « désolé ». Les enfants l'avaient appris, et ils pensaient qu'il suffisait de le dire pour tout arranger, mais ils n'en comprenaient pas vraiment la signification. Eric se gratta le front, jetant une ombre sur son regard de pierre.

– D'où vient-elle ? répéta Hadès.

– Je l'ai trouvée.

– Non, c'est faux.

Eric entrecroisa ses doigts et, du regard, chercha le soutien d'Eden. Celle-ci garda le silence. Une tension glaciale régnait dans la pièce.

– Eden et moi, on a trouvé un caneton, commença Eric sur un ton résigné. Il avait été attaqué par un chat. Il agonisait. Ses parents étaient là, et ils faisaient du bruit comme si... On aurait dit qu'ils criaient. Ça a bouleversé Eden. Il y a tellement de chats là-dehors, à cause de toute la viande au milieu des ordures ! Personne ne veut d'eux, et ils sont hyper agressifs. Je voulais juste... reprit-il en se raclant la gorge. Eden était vraiment bouleversée, tu sais, alors, j'ai...

Hadès attendit la suite, qui ne vint pas.

– Pourquoi as-tu pris ça ? demanda-t-il en montrant la queue dans sa main.

Eric se rongait les ongles.

– Il n'a pas souffert, intervint Eden.

– Toi, tais-toi, aboya Hadès.

La fillette sursauta. Eric scrutait le tapis comme s'il pensait y trouver des réponses cachées.

– C'est la première fois que tu fais ça ? demanda Hadès au garçon.

Celui-ci se figea. Hadès s'approcha de lui et, le poussant sur le côté, tendit un bras sous le lit où il savait qu'Eric gardait une de ses boîtes à trésors. Il la sortit et en arracha le couvercle. Les enfants le regardèrent renverser la boule de queues de chats sur le sol, où elles se déplièrent tels des serpents poilus de toutes les couleurs imaginables : noir, orange foncé, brun et blanc. En tout, il y en avait dix-huit.

Eden se mit à pleurer.

D'après le signalement de personne disparue rempli par ses parents, Courtney Turner, onze ans, s'était volatilisée alors qu'elle rentrait chez elle après avoir passé la nuit chez une amie qui n'habitait pas loin. Elle avait quitté Oberon Street à sept heures du matin, traversé le cimetière de Randwick sur Malabar Road et disparu quelque part entre Elphinstone Road et son propre domicile de Jacaranda Place. Personne n'avait rien vu. Je connaissais le quartier. Derrière le cimetière, c'était un coin tranquille et verdoyant : collines en pente douce, ruelles ombragées et logements sociaux. Endeavour House, foyer de soldats et de marins, se trouvait non loin de là.

À huit heures du matin ce jour-là, les parents de Courtney avaient appelé chez son amie. À huit heures et demie, ils étaient partis en voiture. À dix heures, ils étaient arrivés au commissariat de Maroubra et s'étaient assis pour attendre parmi les familles de drogués et d'adolescents ivres, pendant une heure. On les avait renvoyés chez eux en leur disant qu'il était encore trop tôt pour remplir un signalement. À minuit, ils avaient été reçus par l'agent Alan Marickson, tout penaud, pour ouvrir un dossier. À ce stade, Courtney était déjà foutue, et tout le monde le savait. Foutue, chérie, foutue.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis sa disparition quand Eden et moi nous sommes pointés chez les Turner. Jusque-là, l'affaire avait été traitée par le département des personnes disparues. D'après ma discussion avec eux le matin même, ils avaient tenté de refiler le bébé aux Homicides au bout d'une semaine, et on les avait refoulés par manque de preuves. De plus, les grands chefs répugnaient à susciter l'émoi dans les médias en laissant entendre qu'un assassin d'enfants rôdait peut-être dans ces jolies banlieues de bord de mer. Depuis quelque temps, le département des personnes disparues se plaignait beaucoup d'une surcharge de travail que nul n'avait prise au sérieux. La

découverte des corps de Watsons Bay semblait justifier ses doléances comme ses inquiétudes.

La mère de Courtney reconnut visiblement Eden pour l'avoir vue à la télé dans un reportage à propos des cadavres dans les caisses à outils. Ses genoux cédèrent sous elle, et je la retins avant qu'elle ne s'effondre sur la terrasse. J'entendis son mari appeler depuis la cuisine.

Bientôt, les hurlements cessèrent, faisant place à l'hébétude. Nous étions assis tous les quatre autour de la table à plateau de verre dans la salle à manger stylée des Turner, rôissant dans un silence brûlant. Les yeux gonflés, la mère de Courtney observait son reflet dans la porte du micro-ondes. Le père se mordait les jointures.

J'avais déjà été dans cette situation à plusieurs reprises, et voilà comment ça se passe d'habitude. Les parents hurlent, nient et cassent des trucs. Ils sanglotent et gémissent et s'accusent mutuellement. Au bout d'un moment, ils se souviennent de la présence des flics embarrassés et les invitent à s'asseoir. Puis ils se referment comme des huîtres.

Eden prenait des notes en silence dans son calepin. On aurait dit qu'elle planifiait un roman. Je jetai un coup d'œil circulaire à la cuisine, comptant les carreaux violets au-dessus de l'évier.

La mère de Courtney était une petite femme blonde et mince. Par contraste, son mari était costaud et roux telle une caricature de Viking. Leur chagrin planait lourdement dans l'air. Il y avait des photos encadrées de leur fille partout, et sur le comptoir de la cuisine un tas d'affiches avec son portrait. Je ne parvenais pas à faire le rapprochement entre la jolie préado souriante sur ces images et le cadavre aux yeux enfoncés dans leurs orbites que j'avais contemplé à la morgue quelques heures auparavant.

Je décrochai de la conversation en songeant à Courtney. Eden faisait craquer ses doigts. Elle prit quelques pages de notes à partir des chuchotements à peine audibles de la mère.

– Qui est Monica ? demanda-t-elle doucement.

Eliza Turner se mordit les lèvres. Elle prit une inspiration et soupira. La gourmette en or retrouvée dans la caisse à outils avec le corps de sa fille reposait au centre de la table, toujours dans son sac en plastique.

– Nous avons une autre fille, de deux ans plus âgée que Courtney, souffla Eliza en jetant un coup d'œil à son mari. Derek et moi nous disputons depuis... depuis cette nuit-là. Nous avons envoyé Monica

chez la mère de Derek, à Richmond. Pour qu'elle. Vous voyez. Pour qu'elle soit...

– Épargnée, suggéra Eden.

– Monica et Court échangent parfois leurs gourmettes. Elles ont les mêmes. J'ignore pourquoi elles font ça, dit Eliza en reniflant. Elles l'ont toujours fait.

Je remarquai que la mère employait le présent. Cela me donna envie de me ronger les ongles. Je regardai autour de moi et examinai plus soigneusement les photos que j'avais évité de détailler jusque-là. Portraits scolaires, spectacles de danse, photos de Noël... En effet, elles montraient deux filles différentes, mais qu'on pouvait facilement prendre pour une seule et même personne. Courtney et Monica se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Il n'y avait qu'un ou deux clichés sur lesquels elles apparaissaient ensemble, et on aurait dit des jumelles.

– Aucune des autres victimes n'a été retrouvée avec ses bijoux, énonça prudemment Eden. Il manque leurs alliances, leurs boucles d'oreilles et même leurs piercings. Voyez-vous une raison pour laquelle Courtney aurait toujours été en possession de cette gourmette ?

Les parents se regardèrent. Derek haussa les épaules.

– Les filles étaient très attachées à leurs gourmettes. Elles en prenaient soin d'une façon presque paranoïaque. Peut-être que Courtney a... caché la sienne à son assassin. Je ne sais pas.

– Ce qui semble suggérer qu'elle se rendait compte de ce qui se passait. Qu'elle se sentait menacée, avançai-je.

– Seigneur.

Derek se frotta les yeux.

– Vous êtes le beau-père des filles ? lança Eden.

– Oui.

– Où est leur père biologique ?

– Il est mort en 1998, répondit Eliza. D'une crise cardiaque. Monica avait quatre ans et Courtney deux quand Derek et moi nous sommes mariés.

Eden continuait à écrire.

– Vous avez déjà eu des problèmes avec elles, Derek ? m'enquis-je.

– Quel rapport ?

– Je ne sous-entends rien. Si je voulais vous accuser de quoi que ce soit, vous le sauriez. Tous les gens ont des problèmes avec leurs beaux-

enfants. J'essaye juste de me représenter la situation.

– Ça se passait plutôt bien avec les deux, soupira Derek. Elles étaient tellement jeunes à l'époque que ça n'a pas changé grand-chose pour elles. Il y a quelques années, Courtney a eu une période où elle me jetait à la figure que je n'étais pas son père, mais je suppose que c'est assez normal.

– Avez-vous remarqué quelqu'un de louche qui traînait dans le quartier ou autour de chez vous avant sa disparition ? Avez-vous reçu des coups de fil bizarres ?

– Non.

– Mes collègues m'ont dit que vous vous étiez installés dans le quartier il y a quelques mois seulement, intervint Eden en consultant ses notes. Des problèmes avec quelqu'un à l'école ?

– Non, avec personne. Tout le monde a été sympa. Les voisins...

– Les gens du département des personnes disparues nous ont déjà posé ces questions, murmura Derek.

– Je sais, compatis-je. Nous sommes obligés de vous redemander toutes ces choses, au cas où un élément nouveau vous reviendrait à l'esprit.

– Courtney était O négatif, dit prudemment Eden. C'est un groupe sanguin assez rare. Si vous deviez dresser une liste de gens qui le savaient, par qui commenceriez-vous ?

– Seigneur. Je ne sais pas trop.

– Essayez. Faites de votre mieux. Prenez votre temps.

Eden passa son calepin à Eliza. Celle-ci lui jeta un coup d'œil, se leva de sa chaise et tituba jusqu'à la cuisine.

– Je vais faire du thé, dit-elle. On a besoin d'une tasse de thé.

– C'est dur, commentai-je.

Nous étions dans la voiture. La pluie avait cessé, et un soleil rouge de fin d'après-midi flamboyait entre les panneaux publicitaires vantant de nouvelles résidences de l'autre côté de terrains vagues sablonneux et entourés de clôtures. J'avais proposé de conduire, mais Eden avait dit qu'elle aimait ça. Ce que je comprenais très bien. Se concentrer sur la route. Éviter les dangers. Analyser et prévoir le comportement des autres. Tout sauf penser à la souffrance de votre enfant. Tout sauf penser aux années où vous allez devoir vivre sans elle.

– Pour l'argent ou pour le plaisir – à ton avis ? finit-elle par me

demander.

Je réfléchis. Combien notre tueur gagnait-il en offrant une nouvelle vie à des patients contemplant le spectre de leur propre fin ? Le faisait-il pour tirer profit de la souffrance d'autrui ? Ou parce que ça lui procurait une certaine jouissance de décider qui pourrait vivre et qui agoniserait lentement à l'hôpital en attendant qu'un AVC ou un accident de voiture leur procure un nouveau rein, un nouveau cœur, une nouvelle paire de poumons ?

– Ça l'excite, conclus-je. Ça l'excite forcément. À notre connaissance, il y a une vingtaine de victimes. On ne fait pas une chose aussi terrible autant de fois juste pour le fric ou si c'est une corvée.

– Je me demande si les receveurs étaient au courant, murmura Eden. Je me demande ce qu'il leur a raconté. Il aurait pu inventer un mensonge pour que ça ait l'air moins répugnant. Si tu étais en train de mourir et que je te disais que je pouvais faire venir de l'étranger le rein d'un condamné à mort, tu le prendrais ? Je veux dire, il faut bien qu'il aille quelque part.

– Je n'en sais rien.

– Disons que tu es sur liste d'attente depuis six mois. Dix mois. Deux ans. Que tu es cloué au lit depuis deux ans.

– Il faudrait que j'y réfléchisse.

Je soupirai. Nous passions devant un panneau publicitaire qui annonçait des liquidations de fin d'année en grandes lettres rouges : *Prix cassés !*

Aucun de nous n'ajouta quoi que ce soit.

Debout près de la maison barricadée, Jason regardait les montagnes. Un orage approchait depuis les profondeurs de l'Ouest poussiéreux, et même s'il ne pouvait pas encore le voir, son odeur de terre retournée l'avait atteint une heure auparavant. Il était sorti dans l'herbe haute pour l'attendre.

Les orages lui rappelaient toujours son père, dont le retour du bureau chaque jour lui vrillait les entrailles comme la puissance de Mère nature. Le soleil éclatant du milieu de journée donnait à la petite maison de Greendale Road des allures de caverne obscure parce que sa mère, esclave de la somnolence provoquée par la chaleur, baissait les stores, fermait les portes et les fenêtres, éteignait les lumières et s'assoupissait dans le silence. Au fil de l'après-midi, la température

baissait, et Jason et son petit frère Sam – un gamin empoté et bavant – jouaient sans faire de bruit tandis que la pression montait lentement. Chaque jour, sa mère se réveillait à quatre heures et s'affairait en préparatifs pour le retour de son père ; elle tournait à l'intérieur de la maison en cercles de plus en plus petits, crépitant d'énergie, nettoyant, frottant et polissant toutes les surfaces. Quand le grondement de sa voiture résonnait dans l'allée, elle se plantait au bout du couloir avec les deux garçons et écoutait le bruit de ses pas se rapprocher. Le Jason adulte se souvint de ces moments avec un mélange de terreur et d'excitation tandis qu'il observait les montagnes noires, la lumière blanche qui filait entre leurs pics déchiquetés et l'océan bleu foncé des nuages.

Debout dans le champ, il se remémora l'orage parfait, un des derniers qu'il avait connus avant que lui et son père ne quittent la maison de Greendale Road. Tout était parti d'une de ses expériences. Il s'était lassé de ses jeux avec les oiseaux sauvages et leurs étranges unions dépourvues de mots. Mais il réfléchissait toujours aux liens entre les créatures. Il s'intéressait notamment à celui entre mère et enfant depuis qu'il avait découvert le corps ratatiné d'un bébé tourterelle brune au pied d'un arbre bordant le lac, ses griffes recroquevillées et ses orbites vides grouillant de fourmis, sa peau fine à la texture de cuir se rétractant sur son crâne minuscule. En levant les yeux, il avait vu le nid et, presque au même moment, entendu le pépiement des autres bébés dans leur cuvette de brindilles, de boue et de plumes. Cela l'avait stupéfié. Qu'est-ce que ce bébé avait de différent pour mériter un sort aussi cruel ? Comment la mère, dont Jason était certain qu'elle pouvait ressentir et partager de l'amour, avait-elle pu fermer aussi complètement son cœur à l'un de ses petits ? Il était rentré chez lui en tenant la petite carcasse dans ses mains, l'avait posée soigneusement sur un mouchoir sur son bureau en bois minuscule et s'était mis à lire.

La nuit du plus gros orage avait commencé comme toutes les autres. L'obscurité de la fin d'après-midi tombant sur la maison, les pieds nus de sa mère croisés au bout du lit fait au carré, le choc des cubes sur les lattes du plancher tandis que Sam jouait. Jason avait observé son frère un long moment : ses doigts boudinés et maladroits, le filet de bave translucide qui pendait de son menton creusé d'une fossette. Jason savait qu'il y avait quelque chose de différent chez Sam, quelque chose

de faible. Sa mère lui avait dit qu'il fallait le traiter plus gentiment que leurs jeunes cousins parce qu'il n'était pas aussi costaud, qu'il ne grandissait pas aussi bien, que quelque chose lui était arrivé dans le ventre de maman avant sa naissance. Alors, Jason l'avait observé en s'interrogeant. Pourquoi sa mère n'avait-elle pas poussé Sam hors du nid ? En avait-elle envie ? Est-ce que quelque chose la retenait ? Pousser Sam hors du nid n'était-ce pas la chose la plus naturelle à faire ?

Comme d'habitude, la mère de Jason s'était réveillée à quatre heures et avait commencé à s'agiter, nettoyant, polissant, tournant en rond, ouvrant les fenêtres, essuyant les comptoirs, remplumant les coussins du canapé et marmonnant à voix basse. Elle avait rajusté le col de Jason, peigné ses cheveux et frotté ses joues comme elle le faisait toujours, poussant un soupir irrité à la vue de la saleté sur ses paumes et des feuilles accrochées à son T-shirt. Puis elle avait cherché Sam des yeux. Père était rentré alors qu'elle n'était pas prête, et tous deux s'étaient mis à parler très vite et très fort, puis à crier. Jason les avait observés, curieux. Sa mère avait commencé à pleurer et son père avait explosé. Ils avaient parcouru la maison de long en large en hurlant aussi fort qu'un grondement de tonnerre. Comme ils sortaient en courant dans le jardin pour appeler Sam, Jason les avait suivis, la tête penchée sur le côté, tremblant d'excitation de voir son expérience ainsi réalisée.

Ils ne retrouveraient jamais Sam.

Le lendemain matin, ce fut mon tour de passer chercher Eden. J'avais très mal dormi. Mon sommeil avait été peuplé de caisses à outils métalliques, de scalpels et d'aiguilles. Toute la nuit, le junkie m'avait crié dessus en boucle : « J'ai attrapé mon pied à deux mains et je l'ai cassé de nouveau. » Le désespoir qu'un homme doit éprouver pour briser ses propres os... J'en avais conscience dans mon sommeil. Plus d'une fois, je m'étais éveillé en sueur et avais écouté l'orage qui grondait au-dessus de la ville. Ça faisait un bail qu'une affaire ne m'avait pas atteint aussi durement.

Je me garai devant la résidence d'Eden, un bâtiment en brique rouge quelconque qui aurait pu être une de ces anciennes usines reconverties pour les gens branchés. À travers les fenêtres rondes donnant sur la grande rue, je pouvais voir que les étages supérieurs abritaient des duplex aux poutres apparentes. La baie de chargement du rez-de-chaussée avait été transformée en café où il n'y avait que des tabourets pour s'asseoir et où tout était écrit à la craie. Eden me jeta un bref coup d'œil par une des portes-fenêtres du troisième. Je levai la main pour lui faire coucou mais elle ne me répondit pas. Ce fut en scrutant le vide derrière elle que je remarquai le tableau sur le mur. Par la fenêtre circulaire juste au-dessus, je découvris deux autres tableaux et un objet recouvert d'un drap taché de peinture. Un sourire ravi fendit mon visage.

Enfin, un de ses secrets.

Eden ouvrit la porte de l'appartement et sursauta en me voyant là. Elle portait une courte veste noire de style militaire par-dessus un chemisier noir et un jean ultra-moulant. D'un geste agacé, elle ramena en arrière ses longs cheveux qui lui balayaient les épaules.

– Tu n'étais pas obligé de monter, Frank.

– Montre-moi ton atelier, réclamai-je en souriant.

Elle se figea et me transperça d'un regard bref.

– Je n'ai pas de...

– Allez, Eden. On le voit de la rue. Si tu partages ce secret avec moi, je promets de t'en révéler un des miens en échange.

– Frank. (Elle soupira.) Non.

Je croisai les bras.

– Je ne renoncerai pas. Je peux rester là toute la matinée.

Quelque chose passa sur son visage – de la colère, de la honte. J'avais surpris ses fantasmes mis à nu et je refusais de laisser tomber. Elle masqua son émotion derrière un de ses sourires en coin et leva les yeux au ciel. Je m'en fichais. Si c'était le seul moyen de découvrir quelque chose sur elle, n'importe quoi, j'étais prêt à lui forcer un peu la main.

Malgré sa façade décrépite, l'appartement était grand et moderne. Un plancher en bois verni. Des murs blancs auxquels Eden avait accroché un grand nombre de tableaux, offrant à chacun d'eux la lumière et l'espace nécessaires pour exister dans son propre monde. Une partie de la structure originelle de l'usine – des bandes métalliques et des écrous alignés sur les murs – avait été épargnée et repeinte. Un grand canapé en cuir faisait face à un immense écran plasma dressé dans un coin. Des rideaux écarlates encadraient la porte-fenêtre.

– Ouah !

Eden soupira et chercha quoi faire de ses mains tandis qu'elle attendait impatiemment près de la porte. J'hésitai avant de me diriger vers l'escalier métallique en colimaçon qui montait vers la mezzanine. Il y avait trop à voir. Les tableaux sur les murs étaient pareils à de petits univers séparés, indépendants les uns des autres. Tous étaient peints avec des pigments sombres et des huiles épaisses, visages aux joues creuses masqués par un rêve. Une ferme qui brûlait. Un homme debout sur une falaise face à la mer. Une fillette jouant avec un chien en peluche noir dans une pièce aux murs ensanglantés.

– Comment as-tu pu ne pas me parler de ça ? ricanai-je.

– Tu n'es pas branché art, si ? C'est quelque chose de très personnel.

Je touchai doucement la base d'une statue en bois poli représentant deux guerriers nus en plein affrontement. L'un d'eux étranglait l'autre et tentait de lui enfoncer une lame entre les côtes. Je montai l'escalier vers le studio. Des chevaux espagnols dorés, dressés sur leurs pattes arrière, le cou tordu et les dents découvertes. L'un des murs était peint en noir,

couvert d'un vortex de taches et de traînées de couleur à l'endroit où Eden nettoyait ses pinceaux en travaillant. J'examinai les toiles en silence, avec l'impression que je n'aurais pas le temps de les admirer toutes comme elles le méritaient. Un homme trapu et costaud forgeant un bout de métal, des étincelles jaillissant dans les airs vers son visage et son cou. Un ado mince aux cheveux noirs tendant la main vers le miroir dans lequel il se regardait. Certains tableaux représentaient des choses en apparence ordinaires, mais tous avaient quelque chose de menaçant, comme s'ils capturaient l'instant avant que tout ne dérape de façon horrible. Je m'approchai de la sculpture que j'avais aperçue par la fenêtre. Sur son piédestal en acier, elle mesurait au moins cinquante centimètres de plus que moi. Eden se tenait près de l'escalier, croisant et décroisant les bras. Elle s'avança, saisit le drap taché de peinture et l'arracha d'un geste vif.

Là encore, deux hommes. En marbre noir, incroyablement lisse. L'un était cloué à terre sur le dos, les membres repliés pour se défendre, ses pieds et ses chevilles anatomiquement parfaits tentant de repousser son adversaire. Celui-ci le tenait par la gorge et, de l'autre main, brandissait une épée longue au-dessus de son visage. Je détaillai les pommettes ciselées et la bouche hurlante de la victime. Lorsque je me penchai pour regarder à l'intérieur, je découvris des dents sculptées avec soin.

– Où as-tu trouvé ça ?

– En Italie. Elle se présentait sous la forme d'une série de gros blocs. Eden rosit de fierté et se mit à gesticuler.

– Elle pèse presque une demi-tonne. J'ai dû faire venir un ingénieur pour lui demander si le plancher tiendrait.

Les lèvres du guerrier étaient retroussées en un rictus qui découvrait ses dents. Comme mus par une volonté propre, mes doigts caressèrent l'abdomen sculpté pour éprouver les ondulations du marbre.

– Comment elle s'appelle ?

Eden étudia la statue sans répondre immédiatement. J'attendis.

– *Vengeance*, finit-elle par admettre.

Sans savoir pourquoi, j'eus un peu peur d'elle à cet instant. Il me sembla que toutes les toiles dans cet appartement, chaque sculpture, chaque traînée de couleur et d'obscurité étaient reliées entre elles. Qu'elles signifiaient toutes quelque chose, et qu'Eden était nerveuse de me voir me balader dans le temple qu'elle avait érigé à la chose en question. Elle craignait que je pige de quoi il s'agissait. Et sur le coup, je

ne pigeai pas. Mais j'aurais bien voulu. J'éprouvais un mélange de peur et de désir. Je voulais comprendre Eden, et je devinais que la lutte allait être dure.

– Tu es incroyablement douée.

– On peut y aller, maintenant ?

– Oui, on peut y aller.

Je me détournai et descendis l'escalier devant elle. Ses joues retrouvèrent de la couleur – un soulagement palpable.

– Je n'oublie pas que je te dois un secret, lui dis-je tandis qu'elle verrouillait la porte de l'appartement.

– Ouais ? Ben, il va falloir qu'il soit foutrement gros, répondit-elle.

Le bureau du Dr Claude Rassi se trouvait au seizième étage d'un immeuble dans Darlinghurst Road, à quelques blocs de l'hôpital Saint-Vincent. De là, il n'y avait que deux ou trois minutes de marche jusqu'aux baraquements des détenus, puis à Hyde Park grouillant de SDF et d'ibis aux yeux exorbités, de vendeurs de café ambulants et d'avocats en pause-déjeuner. J'aimais l'idée de venir travailler ici chaque jour. Ça m'avait l'air d'une ruche bourdonnante d'activité, parcourue par des automobilistes rageurs et des flics à cheval.

D'après l'aspect de son bureau, le Dr Rassi n'avait pas dû trancher et découper beaucoup de choses ces dernières années, hormis les ingrédients de son dîner. Quatre classeurs verticaux identiques occupaient tout un mur ; des étagères croulant sous les manuels et les journaux médicaux en couvraient deux autres. Il y avait deux piles de papiers sur la grande table de travail en verre, une de documents à traiter et une de documents traités. Les deux faisaient au moins vingt centimètres de haut.

Une fenêtre sol-plafond donnait l'impression de pouvoir traverser la pièce et ressortir sur le flanc de l'immeuble. Debout devant la vitre, je contemplais les gens dans la rue en contrebas, savourant cette fausse apesanteur.

– Je crains d'être assez pressé, commença Rassi en s'installant dans son énorme fauteuil à oreillettes de l'autre côté du bureau. Je m'envole cet après-midi pour l'Inde, où je dois donner une conférence dans un séminaire.

– Nous ne vous retiendrons pas longtemps, promet Eden. Nous voulons juste que vous nous expliquiez comment fonctionne le système.

Une jeune femme d'une beauté stupéfiante, chevelure lustrée et

muscles tendus, entra dans un cliquetis de talons aiguilles et posa un mug de café devant le docteur. Eden réclama un thé blanc et j'agitai la main pour dire que je ne prendrais rien. Ses lèvres rouges brillantes esquissèrent un sourire moqueur, et elle sortit. Il me sembla qu'elle venait de me gifler.

– D'après notre conversation téléphonique, j'ai compris que vous cherchiez un chirurgien renégat qui procède à des greffes d'organes, c'est bien ça ? demanda Rassi en levant les sourcils.

Présenté ainsi, ça semblait ridicule, mais j'acquiesçai tout de même. Il secoua la tête.

– D'après ce que j'ai vu aux informations, c'est une opération de grande envergure.

– Nous avons retrouvé une vingtaine de corps.

– La première chose que je dois vous dire, c'est que vous allez probablement en découvrir d'autres. (Rassi soupira en se frottant les yeux.) Il faut un certain nombre d'essais avant de mettre au point une procédure aussi... primitive. Même avec une formation poussée, adapter le processus de transplantation pour qu'il puisse être effectué par un seul homme opérant au fond de son jardin constitue un exploit médical. Malgré toute mon expérience, je ne m'y risquerais pas.

Il désigna une série de diplômes encadrés sur le mur. Je les regardai avec une expression dûment impressionnée – un lent hochement de tête accompagné d'une moue de circonstance.

– Alors, comment puis-je vous aider ? dit Rassi en haussant les épaules. Les taux de dons d'organes ont de quoi vous briser le cœur. La liste des patients en attente compte toujours dans les mille sept cents personnes et, l'an dernier, l'offre atteignait moins de la moitié de la demande. Ça s'améliore, mais c'est encore loin d'être satisfaisant. Beaucoup de facteurs influencent ce déficit. Les gens ont des préjugés sur le don d'organes. Ils pensent que c'est contre leur religion, que ça irait à l'encontre du dessein de leur dieu. Mais c'est de la pure connerie. Si les textes religieux n'en parlent pas, c'est parce que c'était inconcevable à l'époque où ils ont été écrits.

– Quels autres facteurs dissuadent les gens de donner ? interrogea Eden, le stylo en suspens au-dessus de son calepin.

Rassi eut un sourire amer, comme s'il se remémorait une insulte personnelle.

– Des tas de fables et de légendes. Une histoire très courante, qui est

toujours arrivée à des amis d'amis, est celle du docteur qui renonce à ranimer des victimes d'accidents parce que, d'après leur permis de conduire, ce sont des donneurs d'organes. Le prélèvement sans l'aval de la famille, aussi. Dans les meilleurs cas, le corps d'un seul donneur peut permettre de sauver jusqu'à une dizaine de vies, et les gens ont peur qu'un docteur les sacrifie pour améliorer son taux de survie. Ils se disent que quelqu'un d'autre le fera bien, ou qu'eux-mêmes n'auront jamais besoin d'une greffe. Et puis, l'idée que l'organe d'une personne puisse continuer à vivre dans le corps d'une autre les dégoûte vaguement ; ils trouvent que ça n'est pas naturel. Surtout quand on aborde la question de la transplantation animal-humain.

Eden acquiesça en notant. Je commençais à éprouver le vague dégoût dont parlait le docteur à la vue des diagrammes artistiques sur les murs, des vieilles peintures à l'huile montrant de la chirurgie primitive. Sur l'une d'elles, un homme de haute taille chevauchait le corps d'un homme plus jeune maintenu en place par plusieurs infirmières et brandissait une scie. Sur une autre, un cadavre gisait à côté d'un patient au teint grisâtre tandis que des silhouettes en cape noire discutaient de leur plan.

– Combien de temps un patient peut-il s'attendre à rester sur la liste d'attente ? demandai-je.

– Entre six mois et quatre ans. La plupart des organes sont récupérés sur les victimes d'AVC – les gens qui ont un vaisseau sanguin bouché dans le cerveau, ceux qui font une attaque, ce genre de chose.

– En quoi consiste le processus de transplantation ? interrogea Eden. Vous avez mentionné qu'il serait difficile, presque impossible pour un homme seul de l'exécuter.

Le docteur prit une inspiration et gonfla les joues.

– Ce serait possible mais très difficile, en effet. Par exemple, les transplantations cardiaques durent cinq heures et sont effectuées par une équipe de six personnes. Quelqu'un qui opérerait seul dans un abattoir, comme on appelle ça, pourrait se débrouiller avec une pompe cardio-pulmonaire, un système de monitoring, un défibrillateur et un sacré paquet de médicaments. Mais ce serait risqué. La seule chose qui lui faciliterait la tâche, c'est qu'une seule de ses victimes devrait survivre. Comme je vous l'ai dit, l'homme que vous cherchez a probablement essayé et échoué un certain nombre de fois avant de mettre sa technique au point.

– Donc, il est possible qu'on ait des receveurs aussi bien que des donneurs parmi nos cadavres, dis-je à Eden, qui semblait découragée.

– Quel genre de médicaments devons-nous chercher ? demanda-t-elle.

– Des anticoagulants, des antiseptiques, des sédatifs, des anesthésiants. De l'adrénaline. Le plus parlant, ce seront les antirejets. Différents immunosuppresseurs. Ce n'est pas facile de s'en procurer, même au marché noir. Le stade le plus critique pour le patient, c'est juste après l'opération, quand son corps tente de rejeter l'organe transplanté à cause de l'ADN différent. Les médicaments antirejet bloquent ce processus. Les receveurs doivent les prendre pendant le restant de leur vie.

– D'accord, il nous faudra une liste des médicaments antirejet les plus courants, et de leurs fabricants.

– Je demanderai à ma secrétaire de vous imprimer ça.

– Pouvez-vous nous donner une idée du prix que le receveur aurait à payer ?

De nouveau, Rassi haussa les épaules.

– Votre chirurgien pourrait demander ce qu'il veut. Le tourisme de transplantation fait fureur en Chine, encouragé par leurs lois de consentement médical laxistes et le programme des docteurs aux pieds nus de Mao. Il existe des endroits en province où vous pouvez vous procurer un rein pour dix mille dollars, mais en prenant le risque de tomber sur un chirurgien incompetent, de vous faire arnaquer ou de contracter une maladie quelconque. Un praticien bien organisé et discret, opérant depuis l'Australie, avec un bon taux de succès réel ou feint, pourrait réclamer jusqu'à quatre-vingt mille.

– Seigneur, lâchai-je.

– Comment estimez-vous le prix d'une vie, inspecteur ? (Rassi me dévisagea avec curiosité.) Si vous aviez l'argent, miseriez-vous sur la liste d'attente ?

Je ne répondis pas.

Nous discutâmes pendant une heure environ, passant en revue le processus chirurgical, les matériaux et les compétences nécessaires. Un rapide calcul mental depuis mon fauteuil en cuir me fit estimer que le tueur avait investi au moins un million en équipement. Par comparaison, les profits qu'il en retirait semblaient faibles mais illimités. Rassi nous parla de cas documentés de tourisme de

transplantation en Chine, aux Philippines et au Pakistan. Il n'y avait aucune raison, conclut-il, pour que notre tueur ne puisse pas internationaliser ses opérations et en effectuer une toutes les deux semaines.

Lorsque nous prîmes congé, il poussa une liasse de papiers vers nous. Je baissai les yeux. Une liste de noms, suivis d'informations personnelles basiques.

– C'est la liste d'attente pour les greffes d'organes, dit Rassi en la désignant du menton. J'aurais pu attendre que vous obteniez un mandat, mais comme je vous l'ai dit, je m'en vais cet après-midi et je suis le seul qui ait autorité pour la diffuser. J'ai pris la liberté de surligner les noms de quarante-neuf patients qui se sont fait retirer de la liste avant d'avoir reçu une transplantation au cours des douze derniers mois.

Je levai les sourcils.

– Merci.

– Ne vous excitez pas, inspecteur. Il ne s'agit pas d'une liste exhaustive des acheteurs de votre renégat, tempéra Rassi. Quand apparaît le besoin d'une greffe, le patient est automatiquement ajouté à la liste. Il n'est pas inhabituel qu'il s'en fasse retirer, parfois pour des raisons religieuses comme je l'ai mentionné plus tôt, ou parce qu'il se sent trop vieux ou en trop mauvais état pour mériter un organe sain. Certains cherchent des remèdes alternatifs à leur maladie. C'est un choix très personnel.

– D'accord, dit Eden en dépliant la liste sur ses genoux tandis que nous nous éloignons en voiture. On commence par le premier nom ?

La cage était un cube de un mètre de côté avec des parois constituées de barreaux métalliques, le genre qui aurait pu être conçu pour abriter un gros chien féroce, supposait Martina. Elle reposait à environ un mètre du mur d'une grande pièce aux fenêtres barricadées. Des traces rectangulaires de couleur plus soutenue que le reste laissaient deviner l'emplacement de cadres disparus sur les murs. Martina avait beau tendre l'oreille, elle n'entendait rien, pas une voix, pas une voiture. Rien d'autre que le hurlement continu du vent.

Pendant les deux premières heures, la jeune femme avait appelé à l'aide. De temps en temps, elle éclatait en sanglots. Les bruits qu'elle faisait, les gémissements et les cris étaient nouveaux pour elle, et effrayants. Par la suite, elle s'allongea contre un côté de la cage et tenta de réfléchir.

Elle repassa dans sa tête la soirée en ville avec George et Stephen, leurs rires et leurs taquineries, les shots de Baileys, les pulsations de la musique qui vibrait dans ses oreilles et sa poitrine. Oxford Street. Des contrôles de police aléatoires sur le bord de la route, des SDF agités qui insultaient les flics et se débattaient entre leurs mains gantées. Des groupes de jeunes hommes lui frôlant l'épaule au passage, dardant leur langue entre leurs doigts pour simuler un cunnilingus. George et Stephen se précipitant pour monter l'escalier du Pleasure Chest, mimant un combat à l'épée avec des vibros longs de un mètre, lui saisissant les poignets et la forçant à toucher des plugs anaux, des perles anales, des cockrings. Le froncement de sourcils désapprouvateur du propriétaire de la boutique. Stephen lisant un porno près de la vitrine, suggérant une partie à trois et lui tirant les cheveux. L'air froid de la nuit quand ils étaient ressortis dans la rue. Elle les avait quittés pour rejoindre Sascha au Stonewall, où des drag queens se produisaient toutes les heures et où on laissait les clients monter sur scène pour

danser. L'étrange excitation d'être une fille hétéro dans un endroit pareil, les regards que lui jetaient les autres filles, sa gêne. La dernière chose dont elle se souvenait, c'étaient les marches éclairées qui remontaient depuis l'Arc Nightclub vers la rue, et le cliquetis de ses talons comme elle les gravissait.

Martina se mordit les lèvres. Malgré la soif qui la tenaillait, elle n'avait pas touché à l'eau du bol dans le coin de la cage. Elle ferma les yeux pour empêcher son regard de vagabonder, comme un peu plus tôt, vers la porte ouverte de la pièce voisine dans laquelle on pouvait voir le bord de ce qui ressemblait à une table.

Une table métallique.

Comme celles qu'on trouvait dans les salles d'opération.

Un bruit de pas l'arracha à son demi-sommeil malsain. Se dressant sur ses escarpins souillés de vomi, Martina s'accroupit contre la porte de la cage.

– Au secours, gémit-elle. Par pitié, aidez-moi.

Un homme apparut sur le seuil. Il semblait immense, ses larges épaules touchant presque l'encadrement de la porte des deux côtés, ses cheveux bruns ras effleurant le linteau. Il portait une chemise blanche impeccablement repassée.

– Arrête de gueuler, dit-il.

Martina ravalait un sanglot. L'homme l'observait comme s'il attendait qu'elle dise quelque chose, qu'elle promette de ne plus appeler au secours. Il dut décider qu'il n'obtiendrait pas de réponse, car il s'approcha d'elle et s'accroupit devant la porte de la cage. La vision brouillée par ses larmes, Martina le regarda sortir une paire de gants en latex de sa poche et les enfiler.

– Il n'y a pas âme qui vive à des kilomètres à la ronde, murmura-t-il, ses yeux gris baissés vers ses grandes mains glabres. Personne ne t'entendra.

– Qu'est-ce que vous voulez ? glapit Martina. (Comme il ne répondait pas, elle sentit la rage monter en elle.) Vous faites quoi, espèce de malade ?

L'homme passa un long bras entre les barreaux pour l'empoigner. Martina se recroquevilla sur elle-même, mais elle n'avait pas la place de fuir. Elle hurla comme il saisissait son poignet et la tirait vers lui. Son épaule heurta brutalement les barreaux. Lorsqu'il eut sorti son bras aussi loin que possible, l'homme s'assit et lui fit une clé pour

l'immobiliser, l'empêchant de lui griffer les épaules et le cou.

– Pitié ! Pitié !

– Je ne vais pas te faire de mal, petite.

Le contact froid de l'alcool au creux de son coude. Martina fut prise d'un haut-le-cœur comme l'aiguille lui mordait la peau, et ses jambes tremblèrent sous elle.

– Vous vous trompez de fille, sanglota-t-elle. Je... je m'appelle Martina Ducote. Je bosse comme serveuse, putain. Je ne suis personne. Je ne possède rien. Je ne...

– Peu m'importe qui tu es ou ce que tu faisais dans la vie, répondit l'homme en souriant et en rebouchant la seringue pleine de son sang. Si ton dossier médical dit vrai, tu es AB négatif, tu ne fumes pas et tu n'as jamais eu de problèmes cardiaques. C'est tout ce que j'ai besoin de savoir.

Il lui lâcha le bras et se leva en glissant la seringue dans sa poche. Tandis qu'il tournait le dos pour s'en aller, Martina hurla :

– Qu'est-ce que vous allez me faire ?

Hadès aimait garder ses employés longtemps. Les jeunes du coin étaient très intéressés par la décharge : le travail nécessitait peu d'expérience et payait bien ; c'était parfait pour les étudiants en vacances d'été ou ceux qui avaient arrêté l'école après le lycée et qui voulaient se faire du muscle en plein air. De temps à autre, le conseil local lui offrait toutes sortes d'avantages s'il se décidait à employer des handicapés mentaux au centre de tri ou pour manœuvrer le compacteur de voitures, mais Hadès refusait toujours. Il voulait des ouvriers qu'il pouvait apprendre à connaître et qui auraient l'impression, même vague, qu'ils seraient bien inspirés de ne pas jouer au con avec lui. Il se débrouillait pour savoir où ils habitaient, pour parler à leur femme ou à leur copine au téléphone, pour consulter leur dossier médical et être capable d'identifier leur voiture. Il aimait les ouvriers qui pouvaient être influencés par leurs collègues, qui se fonderaient dans le troupeau et se laisseraient convaincre qu'il ne fallait jamais contrarier Hadès, quoi qu'on puisse voir ou entendre, et si mal à l'aise qu'on se sente parfois dans les recoins les plus obscurs de la décharge. Hadès versait des primes de Noël, d'anniversaire et de Pâques. Il remarquait tout : un changement de marque de clopes, une nouvelle coupe de cheveux, une légère claudication, une augmentation ou une baisse de motivation. Il réglait les factures de dentiste, ne se souciait

pas des casiers judiciaires. En tant que patron, il se résumait à une silhouette rondouillarde qui apparaissait près de la porte de sa petite mesure en haut de la colline, juste le temps de balayer son royaume du regard car il était certain que tout roulait parfaitement. C'était un jeu très ancien, auquel il avait joué toute sa vie sous une forme ou une autre.

Greg Abbott et Richard English étaient nouveaux, et cela le rendait nerveux. Ils lui avaient été refilés dans le cadre d'un accord avec un entrepreneur et ne semblaient pas vouloir se mélanger aux autres, ce qui le déstabilisait encore un peu plus. Ils étaient plus jeunes que les autres, plus bruyants, et ils fumaient beaucoup.

Eric, qui aimait surveiller les ouvriers tel un petit singe, se prit d'antipathie pour eux presque instantanément. Dès la deuxième semaine, Hadès dut réprimander English pour avoir empêché Eric d'accéder au garage du personnel et lui avoir donné une claque sur l'oreille. Personne ne disait à son gamin où il pouvait aller, et personne ne le touchait. Eric n'avait rien à faire dans le garage du personnel, un endroit auquel il n'avait jamais prêté la moindre attention. Mais English avait une grosse bagnole de bourrin et craignait sans doute les éraflures sur sa carrosserie. Hadès soupçonnait Eric d'avoir juste cherché à le provoquer. Le gamin avait un don pour comprendre ce que les gens ne voulaient pas qu'il fasse.

Quand Greg Abbott vint frapper à sa porte deux mois plus tard, Hadès somnolait devant les informations, ses pieds nus posés sur la table basse encombrée. La journée de travail était terminée. Le livre qu'il avait lu à Eden avant qu'elle aille se coucher glissa de son ventre et atterrit sur le canapé.

Hadès alluma la lampe du couloir et ouvrit la porte, éclairant son visiteur tout en laissant son propre visage dans l'ombre. Abbott se tenait sur la marche du bas, un sac de supermarché en plastique à la main. Quand Hadès le toisa, il ne dit rien.

– Il est sept heures, lâcha Hadès.

Abbott, qui avait des taches de rousseur et un torse musclé couleur de bronze, acquiesça en se mordillant la lèvre d'appréhension.

– On peut parler ? demanda-t-il.

– Il est sept heures, répéta Hadès.

– C'est important. C'est à propos de Richard.

Hadès laissa Abbott planté là, les yeux plissés dans la lumière de sa lampe, jusqu'à ce que le silence devienne gênant. Puis il se détourna et rebroussa chemin dans le couloir.

Abbott referma la porte. Il prit la chaise de cuisine la plus proche de la sortie et observa prudemment Hadès tandis que celui-ci allait couper le son de la télévision. Le vieil homme s'assit sur sa chaise habituelle et écarta les journaux pour faire de la place sur la table. Abbott farfouilla dans son sac.

Deux semaines auparavant, English était subitement tombé malade, une crise d'asthme ou un truc du genre. C'était arrivé dans le garage, pendant qu'il se trouvait au volant de sa voiture. Il avait enfoncé l'accélérateur et percuté les casiers du personnel, qui s'étaient pliés en deux. Son pare-brise s'était brisé sous l'impact. Hadès n'avait pas vérifié ce qui s'était passé au juste. Il s'en fichait, et il était trop irrité pour s'en soucier. Ces casiers étaient neufs, bon sang ! Il n'achetait jamais rien de neuf. Il avait supposé qu'Abbott finirait par lui donner des nouvelles d'English, probablement pour solliciter un prêt afin de payer les réparations de la voiture – ou, s'il avait assez de culot, faire passer ça en accident du travail. Il ne s'attendait pas à ce que ce soit dans la soirée.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en désignant le sac du menton. Vous avez fait des courses ?

Abbott ressortit du sac une poignée de choses scintillantes qu'il déposa sur la table. Hadès observa les fragments de verre mince. Il reconnaissait les courbes de certains. Un renflement aigu, une saillie minuscule sur une surface plate, comme le téton d'une poupée de verre légèrement noirci par la chaleur.

– Vous savez ce que c'est ? demanda Abbott.

– Une ampoule brisée.

– Deux ampoules brisées, rectifia l'ouvrier.

Hadès sentit le coin de sa bouche se crisper. Assis en face de lui, Abbott restait impassible et immobile. Il attendait sa réaction. Mais Hadès refusa de lui en donner une. Il croisa les bras et, dans sa tête, réfléchit à ce qu'il pourrait faire de violent si ce jeu stupide continuait. Abbott était un universitaire, il le voyait à présent. Ces types étaient toujours en train de poser des questions, de se montrer ouverts d'esprit et d'exercer leur « pensée critique » pour trouver des moyens plus efficaces de faire les choses. De laisser les gens tirer leurs propres conclusions. Hadès détestait les universitaires.

– Je pense qu'une de ces ampoules était de la taille normale d'une ampoule de maison. (D'un index prudent, Abbott fouilla parmi les fragments de verre pour isoler ce qui devait être le bord de l'ampoule en question.) L'autre était plus petite, minuscule même, le genre qu'on met

dans les fours. Elle pouvait tenir à l'intérieur de la plus grande. Quand j'ai trouvé ces débris, les bords des deux ampoules étaient scellés avec du Scotch.

– Fascinant.

Hadès gardait son regard rivé sur Abbott sans prêter aucune attention aux ampoules.

– Ils étaient dans la voiture de Richard English, révéla Abbott en divisant les débris avec douceur. Avec un autre bout de Scotch qui avait dû être utilisé pour attacher la grande ampoule avec la petite ampoule à l'intérieur du panneau sous la pédale de frein. La première chose que vous faites en montant dans votre voiture, c'est appuyer sur le frein, pas vrai ? English s'installe au volant, ferme la portière, appuie sur la pédale de frein et crac, les ampoules pètent.

Hadès ne dit rien. Abbott s'adossa à sa chaise et attendit. Une ambulance hurlante passa sur l'autoroute, dans le lointain, sa sirène rappelant à Hadès les cris lugubres des dingos. Hadès sentit sa tempe palpiter et se demanda si Abbott pouvait le voir sous sa peau à la texture de cuir.

– Vous savez ce qu'est l'ypérite ?

Silence. Hadès attendit.

– On l'appelle couramment gaz moutarde, poursuivit Abbott. On prend de l'éthylène synthétisée, qu'on peut extraire des bouteilles de gaz pour le barbecue, et on la mélange avec du chlore raffiné, qu'on trouve dans les nettoyeurs pour piscine. C'est une saloperie, le gaz moutarde. Si vous le respirez assez fort, ça vous change les poumons en passoire. Et si c'est assez balèze, ça vous tue en quelques minutes.

– Vous êtes en train de dire que quelqu'un a attaqué votre ami English avec du gaz moutarde, soupira Hadès en laissant sa tête tomber sur le côté.

– Bien vu. Et non seulement le coupable a mis au point cette méthode ingénieuse, mais il a également cassé les poignées intérieures de la voiture de Richard et coincé les fenêtres en position fermée. Quand Richard a enfoncé la pédale de frein, il a respiré un des gaz les plus toxiques qu'on ait jamais fabriqués. S'il n'avait pas eu la présence d'esprit d'allumer le moteur et de foncer dans un obstacle pour faire péter le pare-brise, il serait mort. En l'état, les médecins ignorent s'il reparlera un jour. Il a un trou de la taille d'une pièce de cinquante cents dans l'œsophage.

– Et vous avez déduit tout ça de quelques fragments de verre dans une

bagnole pleine de détritrus, de portières coincées et d'un pare-brise cassé ? (Hadès secoua lentement la tête.) Vous devriez écrire des romans de gare.

– Allons, Hadès, ricana Abbott. Vous savez très bien que c'est l'œuvre de votre gamin.

Hadès, qui souriait en regardant le plancher comme s'il était très content de son trait d'esprit, écarquilla les yeux et les leva vers l'autre homme. Celui-ci se dandina sur sa chaise et déglutit.

– Mon gamin ?

– Eric nous harcèle depuis des semaines. Il est toujours en train de jouer avec des produits chimiques qu'il trouve dans la décharge. Hadès, vous savez bien qu'il...

– C'est monsieur Archer pour toi, espèce d'insolent. (Hadès haleta et sentit l'air chaud et lourd sur sa langue gonflée par la rage.) Tu dis que c'est mon gamin qui a fait ça ?

– Je...

Sous le regard de Hadès, les mots manquèrent à Abbott. Il fixa la table devant lui. Dans leur chambre, Hadès entendait les enfants chuchoter et s'agiter dans leurs lits. Il laissa le son emporter son esprit au loin, tandis que tel un lion, il observait Abbott sans bouger.

Le silence se prolongea.

– English et toi recevrez votre indemnité de licenciement par la poste, dit Hadès à voix basse. (Abbott sursauta.) Je vous recommande de ne pas repasser chercher vos affaires.

Abbott se leva, et Hadès le regarda faire. Sur la table, les deux piles de débris de verre scintillaient tels des fragments de glace. Le plus jeune des deux hommes déposa le sac en plastique sur la chaise qu'il venait de quitter et se dirigea gauchement vers la porte. Arrivé sur le seuil, il se retourna et parut hésiter. Hadès attendit, le corps tendu.

– Ils vont vous causer des problèmes, lâcha Abbott, une main sur la porte. Ils ne sont pas normaux.

Hadès se leva. Abbott disparut. Après son départ, Hadès poussa un gros soupir et laissa son corps succomber aux tremblements qu'exigeait sa rage. Il se dirigea vers la pièce secrète d'un pas raide, et prit deux liasses de billets qu'il fourra dans des enveloppes en marmonnant entre ses dents. Ça suffirait à les faire taire. Non qu'ils aient quoi que ce soit à raconter. Personne ne croirait une histoire pareille. Et toutes les preuves étaient restées sur sa table. Hadès se força à desserrer les mâchoires.

De retour à la cuisine, il se posta devant l'évier et regarda le pas de

*porte obscur en réfléchissant. Il s'approcha du four, s'accroupit et l'ouvrit.
Lampoule manquait à l'intérieur.*

L'après-midi, le roucoulement doux et continu des tourterelles brunes sur les figuiers bordant Alloe Street dans le nord de Sydney. Eden et moi restâmes assis dans la voiture à surveiller la maison de ville pendant dix minutes. Celle-ci semblait étrangement repliée sur elle-même, sa façade dissimulée par des bougainvillées dégoulinantes et par un grand auvent rouge, ses fenêtres disparaissant derrière des barreaux en fer forgé.

Nous avions déjà effectué deux autres visites ce jour-là. La première chez un homme qui s'était retiré de la liste d'attente parce qu'il se jugeait trop vieux pour endurer une greffe. C'était sa veuve qui nous avait ouvert ; elle sentait le Vicks, et elle avait eu du mal à comprendre ce que nous lui voulions. La deuxième chez une femme dans la trentaine qui souffrait d'un cancer du pancréas, et qui s'était donné la peine de descendre les escaliers de sa résidence pour venir à notre rencontre dans la rue. Elle explorait les thérapies alternatives et portait une brindille feuillue dans un bocal minuscule autour de son cou. Sous son foulard coloré, ses yeux brillaient, et sa peau était blanche, douce comme du lait. Lorsque nous la quittâmes, je me sentais étrangement charmé et optimiste. Elle avait un sourire contagieux et entendu, comme si elle savait quelque chose que j'ignorais. Comme si elle était au courant que nous allions passer la voir, et qu'elle nous avait tendu un piège hilarant.

– Qu'est-ce que tu fais ce soir ? demanda Eden sans me regarder.

La question me prit au dépourvu. On aurait dit qu'elle me proposait un rencard. Je me doutais que tel n'était pas le cas, mais je n'en éprouvai pas moins une ridicule lueur d'espoir.

– Aucune idée. Et toi ?

– C'est le deuxième tour du State of Origin¹.

– J'avais remarqué, dis-je en désignant les banderoles bleues sur la

voiture devant nous.

– Ouais, ben les gars du bureau organisent un roulement pendant la saison sportive, et on est obligés d'aller regarder le match chez quelqu'un toutes les deux semaines. C'est une idée du capitaine James, qui a lancé ça pour développer la camaraderie dans l'équipe, et personne n'a les couilles de laisser tomber.

– Et c'est chez toi, ce coup-ci ?

– Ouais.

– Dommage pour toi. Donc, tu m'invites à venir ?

– Je suppose que ce serait bizarre si tu n'étais pas là.

– Toi alors, tu sais flatter l'ego d'un homme ! Il faudra que je consulte mon agenda. Je pensais nettoyer ma douche.

Sans avertissement, elle descendit de voiture et se dirigea vers la maison. Je la suivis au pas de course en rigolant.

Frapper à la porte des Sampson ne nous valut aucune réponse. En contournant la maison, je découvris que tout était fermé et qu'on avait même tiré les stores vénitiens. Eden resta plantée sur le porche, contemplant la pile de catalogues Woolworths qui s'étaient fanés sous la pluie.

Les deux voitures immatriculées au nom de Ronnie et Julie Sampson étaient garées dans la rue. Il y avait un PV de stationnement sous un des essuie-glaces de la Commodore rouge, et de la fiente d'oiseaux plein le capot. Ronnie était sur la liste d'attente depuis un an et demi, et toujours pas mieux placé qu'au moment de son diagnostic. Le club de football local avait récolté quelques milliers de dollars pour aider sa femme et sa gosse pendant son séjour à l'hôpital mais, ceci mis à part, le grand empire banlieusard des Sampson s'était lentement effondré ; leur magasin de meubles avait fermé, et leur fille manquait souvent l'école plusieurs jours d'affilée. Ronnie s'était fait retirer de la liste deux semaines plus tôt, et personne n'avait de nouvelles des Sampson depuis. Je donnai un coup de pied aux feuilles mortes sur le porche.

– Tu crois qu'ils se sont barrés ? demandai-je à Eden en essayant de comprendre ce que ces catalogues avaient de si fascinant.

Je regardai ses yeux. Elle ne contemplait pas les catalogues, elle réfléchissait.

– Ils sont morts, conclut-elle sur le même ton qu'elle aurait pris pour

me donner l'heure. On devrait faire venir un fourgon.

Je la dévisageai un moment, perplexe. Comme je ne bougeais pas, elle sortit son téléphone et appela elle-même le service médico-légal.

– Attends une minute, protestai-je. Comment peux-tu en être si sûre ?

J'avais le pressentiment que quelque chose d'évident m'échappait. Je regardai autour de moi et reniflai. Il faisait froid dans la rue silencieuse, et cette odeur, cette odeur chaude et humide que mes collègues des Homicides et moi avons tous appris à capter, ne planait pas dans l'air.

– Tu ne le sens pas ? demanda Eden.

– Je ne sens pas quoi ?

– Le vide.

– Tu es bizarre.

Elle haussa les épaules et agita vaguement la main en direction de la porte. J'imagine qu'elle n'était pas d'humeur à s'en charger elle-même.

Elle sortit des gants en caoutchouc de sa poche pendant que j'enfonçais le battant d'un coup de pied. Ce fut à peine si elle fronça légèrement le nez lorsque l'odeur nous enveloppa. Eden actionna l'interrupteur et s'avança dans le couloir, traversa le salon et pénétra dans la cuisine comme si elle connaissait les lieux. Je la suivis en titubant, stupéfait, et m'arrêtai derrière elle. Eden avait le nez levé vers le cadavre pendu de Ronnie Sampson, le visage bleu-vert et les traits bouffis. De là où je me tenais, je pouvais voir les jambes inertes d'un enfant et une giclée de sang sur le mur de la pièce voisine. Les pièces scellées avaient contenu la puanteur. Une odeur animale de pisse répandue planait dans l'air. Il y avait un flingue sur la table, près d'un bol de céréales à moitié plein de lait tourné.

Eden contourna l'homme et souleva le dos de son T-shirt en coton souillé. Le corps se balançait doucement au bout de la courroie de remorquage en Nylon attachée autour du ventilateur. Eden suivit des doigts la cicatrice à l'endroit où le rein malade de M. Sampson avait été retiré et remplacé par un nouveau, une plaie maladroitement recousue qui épousait le courbe de sa poignée d'amour droite.

– Tu vois un mot ? demanda-t-elle.

Je regardai autour de moi. Sur la porte du frigo, j'aperçus des factures qui ne seraient jamais payées. Sur la table, près du bol de

céréales, il y avait un bout de carton orange marqué « Élève de la semaine » au-dessus d'étoiles dorées. Mais pas de mot.

Je passai dans la chambre où je découvris les corps de la mère et de l'enfant. Mme Sampson serrait sa fille contre elle comme si elle avait deviné ce qui allait leur arriver.

– Pas de mot ?

– Non.

Eden s'approcha de la longue rangée de fenêtres à claire-voie qui donnaient sur un jardin rempli de mauvaises herbes. C'était à peine si sa respiration faisait bouger ses épaules. Ouvrant les mains, elle détailla ses paumes comme si elle les voyait pour la première fois.

Je l'observai en tentant d'oublier tout le reste, d'effacer les corps de la mère et de l'enfant imprimés sur la face interne de mes paupières pour les remplacer par l'image de ma partenaire. Il est des choses qui vous hantent à jamais. Dans ce boulot, on n'en parle pas. On les collectionne soigneusement jusqu'à la retraite, et là, on a le droit de perdre la boule, de devenir un de ces vieillards acariâtres que personne ne peut supporter. Non seulement on a le droit, mais les gens s'attendent à ce qu'on le fasse. Je me demandai vaguement si c'était à cause de ça que je répugnais à m'attacher aux gens, que je repoussais toutes les femmes et leurs rêves de bébés. Je ne voulais pas voir leurs visages dans mes songes. Mieux valait que je reste seul avec ces inconnus.

Des sirènes sur la colline. Par les fenêtres de devant, je vis arriver des camionnettes de presse qui avaient capté l'appel sur notre fréquence radio.

Eden me rejoignit sur le seuil de la chambre de l'enfant. Elle balaya du regard les corps, les éclaboussures de sang sur le couvre-lit, les murs, les jouets. Je frissonnai et me secouai de la tête aux pieds tandis qu'elle avançait les lèvres et hochait la tête comme pour signifier son approbation.

– Alors, cette soirée, dis-je en sortant avec elle pour accueillir les journalistes. Il faut apporter quelque chose ?

Je finis par opter pour deux sachets de Doritos et un pot de sauce piquante après avoir arpenté le rayon apéritif pendant un bon quart d'heure en analysant les implications de différents choix potentiels. J'évitai tout ce qui portait les mots « allégé », « céréales », « décadent »

ou « sensuel ». Après avoir réduit le champ des possibilités à « classique », « croquant » et « salé », j'attrapai la première chose qui me tomba sous la main.

Eden vint m'ouvrir et m'adressa un de ces sourires qui donnaient l'impression que quelqu'un était en train de la pincer à un endroit invisible. J'entendis de la musique à l'intérieur de l'appartement, et vis deux des hiboux perchés sur le dossier du canapé, comme si s'asseoir eût constitué un engagement trop important.

– Tu es très belle, dis-je à Eden.

Elle fronça les sourcils d'un air embarrassé, mais c'était la vérité. Elle avait lâché ses cheveux raides qui tombaient sur son front et ses épaules. Ses yeux étaient toujours aussi pleins d'une colère impuissante. Sa seule concession au thème de la soirée était un pin's des Bulldogs accroché sur l'encolure de son T-shirt noir moulant. Je me sentis idiot avec mon sweat-shirt des Blues. Aucun des hiboux ne portait les couleurs d'une équipe.

– Tu as une Esky ? demandai-je en brandissant mon pack de six.

Elle m'entraîna vers l'énorme réfrigérateur chromé au fond de sa cuisine. Ce n'était pas exactement une Esky, mais ça ferait le boulot.

– Pour les Sampson, les experts ont confirmé que c'était bien un meurtre-suicide, dit-elle en prenant mes bières. Il n'y avait pas de mot, mais le père avait reçu plusieurs coups de fil sur son portable dans les jours précédant son retrait de la liste d'attente. Et d'après un spécialiste, l'incision chirurgicale est du même style que celles observées sur les cadavres de Watsons Bay.

– Du même style ? répétais-je.

– Ouais, apparemment, les chirurgiens ont un style personnel. Certains coupent ici, d'autres là. Certains font ça proprement, d'autres pas. Je n'en sais rien. Ce n'est pas à moi qu'il faut demander, je ne suis pas médecin.

– Donc, quelqu'un a contacté Sampson et il a accepté sa proposition. Puis il a vu les informations et il a pris peur. Il s'est dit qu'il allait se foutre en l'air en emmenant sa famille avec lui avant qu'on vienne frapper à sa porte.

– On dirait, oui.

– Quel connard.

– On donne une conférence de presse demain matin, donc évite de te bourrer la gueule ce soir.

– Comment comptes-tu profiter de moi sur le canapé après le départ des autres si je ne suis pas bourré ?

Eden soupira.

– Personne ne profitera de toi. Tu veux bien me donner un coup de main ?

J'étais en train de remplir d'épais saladiers noirs en porcelaine de trucs à grignoter quand Eric entra depuis le balcon, un verre de vin rouge à la main. Il portait une chemise noire tissée de fils bleu foncé en relief. Il me sourit et prit une chips dans un de mes saladiers.

– J'adore le sweat-shirt, commenta-t-il en croquant dedans. On dirait que tu vas décapsuler une petite mousse et taper sur ta femme.

– J'adore la chemise, dis-je en désignant sa poitrine du menton. On dirait que tu vas te faire épiler les sourcils et bichonner tes ongles de pied.

– Ça suffit, aboya Eden. Qu'un de vous aille ouvrir. Je suis occupée, là.

Eric me jeta un regard de biais et se dirigea vers la porte. Je remarquai qu'Eden avait décroché certains de ses tableaux. Ceux qu'elle avait laissés ne comportaient aucun personnage ; c'étaient juste des paysages obscurs et des maisons aux fenêtres éteintes nichées au cœur de forêts tropicales. Elle avait remplacé la sculpture des deux hommes en train de se battre par un vase rempli de fleurs. Je notai que d'autres petites choses avaient disparu – des carnets et des piles de papiers, des bibelots et des photographies.

La nuit tombait de l'autre côté de la rambarde du balcon. L'horizon virait au pourpre. Je sifflai très vite mes deux premières bières. Eden esquivait les bavardages autour du poste de télé en jouant l'hôtesse débordée, mais j'avais l'impression qu'elle se cherchait juste des trucs à faire. Certaines des inspectrices se rassemblèrent dans la cuisine et se mirent à chuchoter avec des mines de conspiratrices. Elle ne se joignit pas à elles.

Les gestes et les voix des invités sonnaient faux. Regards nerveux, rires trop secs. Les gens consultaient discrètement leur montre. Eric se baladait parmi eux tel un gardien de prison savourant l'inconfort des détenus.

– Laisse-moi faire quelque chose, dis-je à Eden, qui s'acharnait sur un plateau de mini quiches. Tu ne t'amuses pas.

– Je n'ai pas envie de m'amuser.

– Il y a assez de bouffe dans le salon. Ça va se gaspiller.

J'écartai ses mains d'un nouveau sachet de chips.

Elle se dégagea et ramena une mèche noire soyeuse derrière son oreille. À l'autre bout de la pièce, Eric jetait des cacahuètes en l'air et les rattrapait avec sa bouche.

– Je n'aime pas... ça.

J'attendis qu'elle poursuive. Elle frotta ses ongles un par un avec le pouce, comme pour les polir.

– Quand Doyle est mort, ils sont tous venus ici. Pour discuter, pour poser des questions, pour filer un coup de main, pour me *soutenir*. Ils m'ont apporté des plats congelés et des DVD de comédies, pour l'amour du ciel. Je ne voulais pas d'eux ici. Je ne veux personne ici. C'est mon appartement.

– On a tous des secrets.

Elle me dévisagea prudemment. J'attendis. Elle ne mordit pas à l'hameçon.

– Je ne suis pas aussi sociable qu'Eric. Sans vouloir t'offenser, ça m'a plu de bosser seule après les obsèques de Doyle. Je savais que quelqu'un finirait par le remplacer, mais tout le temps que ça a duré, j'ai été soulagée de ne plus avoir à jouer.

– À quoi joues-tu avec moi, Eden ? demandai-je en sirotant ma bière sans la quitter des yeux.

Elle ne répondit pas. J'étais sur le point de me pencher vers elle et de passer à l'attaque – de lui dire que je savais que quelque chose ne tournait pas rond chez Eric et elle, de l'interroger au sujet des noms dans son portefeuille et de la photo que j'étais certain d'avoir vue dans un journal ou sur une affiche de personne recherchée, quelque part. Mais pile à ce moment, Eric renversa un verre à shot qui s'écrasa bruyamment sur le plateau de la table basse. Le temps qu'Eden ait tout nettoyé et revienne dans la cuisine, elle était de nouveau obsédée par la nourriture.

– Tu as mangé quelque chose ? demandai-je.

– Oui, avant que tu arrives.

Je m'adossai au comptoir et soulevai la croûte d'une tourte. Eden cessa de s'agiter pour me faire plaisir et sirota son vin en jetant des coups d'œil nerveux aux invités.

– Laisse-moi te préparer une spécial Frank Bennett, offris-je.

Je soulevai la croûte d'une autre tourte fumante et plaquai une

tranche de fromage sur la garniture. Eden me regarda dessiner un cercle de sauce tomate par-dessus le tout avant de remettre la croûte en place.

– Ce n'est pas comme ça qu'on mange une tourte, dit-elle en me la prenant des mains.

– Ah, parce qu'il y a des règles maintenant ? répliquai-je en m'en préparant une autre.

– Arrête. Tu compromets l'intégrité de la tourte en l'ouvrant, dit-elle avec un léger sourire. En principe, on met la sauce sur le dessus. Et le fromage dans une tourte, c'est anti-australien.

– Hé, lequel de nous deux porte un sweat-shirt des Blues ? Ce n'est pas à toi de me dire ce qui est anti-australien.

Eric apparut derrière Eden et lui frôla la hanche de la main. Ils échangèrent un regard. Eden attrapa le téléphone sur le comptoir et battit en retraite sur le balcon. Je fis mine d'écouter la conversation des filles qui parlaient à voix basse dans un coin. Eric goûta à tous les snacks disposés devant lui, mélangeant les sauces et foutant des miettes partout en fredonnant sur la musique. J'envisageai de sortir de la pièce, mais une bataille idiote pour l'occupation de la cuisine s'engagea. Eric sirotait son vin en me regardant. Je décapsulai une autre bière et la levai comme pour trinquer à sa santé. Nous restâmes plantés là dans un silence tendu, aucun de nous ne voulant céder le premier et abandonner le terrain à l'autre.

Le reportage d'avant match commença. Un des hiboux monta le son. Les gens s'installèrent sur le long canapé d'Eden. Des bouteilles vides s'accumulaient déjà sur les comptoirs et dans les coins, et le volume des voix augmentait peu à peu.

Eden réapparut entre les battants de la porte-fenêtre. Elle parlait au téléphone en fixant l'horizon. Je la regardai se faufiler discrètement entre les invités, contourner le canapé et se diriger vers la porte d'entrée. Lorsqu'elle sortit, la pièce sembla plus froide sans elle, comme si quelqu'un avait laissé une fenêtre ouverte.

Brisant l'équilibre des forces, je passai sur le balcon. Eden était plantée au coin de la rue, à l'extérieur de la lumière orangée d'un lampadaire.

La voix d'Eric s'éleva derrière moi, me faisant sursauter.

– Je me trompais peut-être en te prenant pour un gros misogyne, Frank. Tu m'as l'air très attaché à Eden.

Je ne répondis pas. Eden semblait fragile dans la pénombre, maigre comme une araignée tandis qu'elle faisait les cent pas près d'une corniche de pierre.

– Tâche juste de te souvenir que le dernier mec qui a essayé de l'apprivoiser a eu la tête explosée.

– Doyle était très protecteur envers elle ? Ça m'étonne. Tu l'es assez pour tout le service.

– Doyle était possessif et trop curieux. Eden est ta partenaire, mais seulement pendant les heures de boulot.

– J'espérais qu'elle deviendrait mon amie.

Je tentai de contenir la haine qu'il m'inspirait, mais celle-ci filtra dans ma voix telle de l'encre.

– Mais tu n'y connais pas grand-chose en la matière, pas vrai, Eric ? Tu es entouré de gens qui ont peur de toi.

– Si elle devient ton amie, ça produit un conflit d'intérêts. Nous devons être impartiaux dans ce boulot. Si quelqu'un menaçait Eden, tu devrais être capable de la regarder souffrir pour protéger des civils.

– On devrait peut-être être partenaires, toi et moi, dis-je avec un grand sourire. J'adorerais te regarder souffrir.

Il ricana. Je pris une grande inspiration. Une fois de plus, je m'étais laissé entraîner dans une rivalité mesquine et idiote.

Eric jeta un coup d'œil à Eden.

– Viens, crétin, et du menton, il désigna l'intérieur de l'appartement. Tu es en train de rater le match.

Je l'ignorai et m'accoudai à la rambarde du balcon. Eden s'était immobilisée, une main couvrant le micro du téléphone comme si la distance entre ses invités et elle, entre la rue et le salon, ne suffisait pas à la convaincre que personne ne l'entendrait. Elle mit fin à la conversation et, pendant quelques secondes, regarda le téléphone dans sa main avec une expression aussi détachée que chez les Sampson. Puis elle leva les yeux, m'aperçut et parut un peu surprise – en colère, aussi, me sembla-t-il. De là où je me tenais, je vis les muscles de ses épaules se crispier en un réflexe défensif. Je me détournai, rentrai dans la cuisine et faillis percuter Eric. Il arborait la même expression que sa sœur.

2. Marque de glacière portative australienne (N.d.T.).

12

Jason arriva un quart d'heure en avance. Il essayait de faire ça partout où il allait. Cela lui permettait de prendre les gens au dépourvu, d'attendre dans leur salon pendant qu'ils s'habillaient, de jeter un coup d'œil aux choses qu'ils avaient oublié de ranger, de lire leur courrier, de parler à leurs gamins, de jouer avec leur chien. Il fut déçu de trouver Sandra Turbot de l'autre côté de la porte d'entrée en verre dépoli. Elle avait entendu sa voiture. C'était une petite femme de quarante-cinq ans environ, voûtée comme si depuis des années elle courait partout avec un lourd fardeau telle une fourmi. Elle portait des lunettes à épaisse monture noire qu'elle croyait sans doute à la mode, mais qui lui faisaient penser aux politiciens des années 1980 en costume marron. Quand il gravit les marches du porche, elle ne lui sourit pas. Ses clients ne lui souriaient jamais.

Un homme apparut. Jason sentit une terreur électrique le traverser, suivie d'une rage presque aveuglante.

– C'est qui, putain ? demanda-t-il comme Sandra lui ouvrait la porte.

– Mon mari, Reg. Il est au courant. Il sait tout depuis le début. (Elle haussa les épaules.) C'est son fric.

Jason soupira et pénétra dans le vestibule. Le mari était lui aussi une créature voûtée aux yeux agrandis par ses lunettes, avec une couronne de cheveux presque rasés autour de son crâne chauve, un cou à la texture de cuir strié de rides. Jason savait que Sandra Turbot était mariée, mais espérait tout de même la voir seule. Il aimait la tension de ces rencontres, la menace subtile qui planait dans l'air, la conscience partagée de ce qu'il pourrait faire à la femme assise face à lui. S'il avait voulu faire du mal à Sandra, il aurait facilement pu, mais la présence du mari compliquait les choses. Jason se résigna à communiquer sa déception par des soupirs et une expression revêche plutôt que par la

violence.

Il se rendit dans la salle à manger et déposa ses affaires sur la table. Sandra et Reg l'observaient. Il se mit à tout déballer et à former des piles.

– Nous voulons en savoir plus sur le donneur, dit Reg.

Jason poussa un autre soupir long et bruyant comme un sifflement, ferma les yeux et laissa sa tête pendre sur sa poitrine. Quand il regarda de nouveau Reg, celui-ci frémît légèrement.

– Allez vous faire foutre, dit Jason. Allez. Vous. Faire. Foutre. Je ne sais pas qui vous a fourré dans le crâne l'idée que vous aviez votre mot à dire là-dessus, mais ce n'était sûrement pas moi. Votre femme et moi avons passé un accord. Il n'est plus question de faire marche arrière à présent. Alors, fermez votre putain de gueule et dites à votre chienne de s'asseoir là.

Sandra parut hésiter mais, sur un signe de tête de Reg, elle finit par s'asseoir là où Jason le lui demandait.

– Le donneur, ricana ce dernier. Seigneur. Qu'est-ce que ça peut vous foutre de savoir qui c'est ? Et si c'était votre voisin, Reg ? Le prêtre de la paroisse ? La femme du maire ? Qu'est-ce que vous feriez ? Vous avez besoin de ce cœur, ou Sandra va mourir.

– Nous avons l'impression que ce serait quelqu'un de, euh... une personne de peu de valeur ne... hum, ne méritant pas de vivre.

Jason secoua la tête et prit un stéthoscope sur la table. Il mit les embouts dans ses oreilles.

– Enlevez votre T-shirt.

Sandra le regarda.

– Enlevez-le.

Elle jeta un coup d'œil à son mari, frémît et, comme si chaque geste lui était douloureux, se déshabilla lentement. Jason la toisa, gloussant à la vue de ses gros seins bruns qui formaient des bourrelets sous ses aisselles.

– Vous vouliez un junkie. (Par-dessus son épaule, il fit un signe du menton à Reg.) Une prostituée ou un violeur, quelque chose du genre. Et oui, j'aurais peut-être pu vous trouver ça, ce qui vous aurait permis de penser que vous étiez complices de la mort de quelqu'un qui ne manquerait pas à la société, ou qui aurait probablement fini par se tuer pour une raison ou pour une autre. Ce que vous ne comprenez pas, Reg, mon ami, c'est que ça n'a pas d'importance.

Il prit des notes sur un porte-bloc. Il plaqua son stéthoscope dans le dos de Sandra, comptant ses battements de cœur irréguliers et hésitants à l'aide de sa montre.

– Bien sûr que ça a de l'importance, se hérissa Reg. Nous ne sommes pas des... des animaux.

– C'est exactement ce que vous êtes, rétorqua Jason en sortant une seringue d'une boîte et en la déballant de son étui de plastique. Des animaux. Vous croyez que porter une cravate et des chaussures en cuir italien, et traîner votre gros cul jusqu'à votre Lexus tous les matins fait de vous quelque chose de supérieur ? Vous pensez qu'écouter Chopin vous élève au-dessus des animaux ?

Il éclata de rire. Les Turbot l'écoutaient, figés comme deux rochers, observant son visage. Dans le jardin, un chien aboyait et grattait à la moustiquaire. Personne ne se leva pour aller lui ouvrir.

– Laissez-moi vous donner un exemple, reprit Jason en agitant sa seringue pour ponctuer ses mots. Il y a deux ou trois ans, alors que j'allais au travail, mon train a percuté un homme. C'était un truc terrible, franchement. Imaginez une cinquantaine de personnes ou plus dans la même voiture, serrées comme des sardines et faisant de leur mieux pour s'ignorer les unes les autres, et quelqu'un – sans doute un junkie, un de ces gens indignes de vivre – décide de sauter devant notre train. Même dans la voiture huit, on a tout de suite compris ce qui s'était passé. On l'a su, vous voyez ? Il y a eu un brusque coup de frein, puis une pause et un bruit de choc mouillé, presque poétique.

Sandra et Reg grimacèrent tous deux. Jason hocha la tête en s'apprêtant à faire une prise de sang à la femme.

– Donc, quand l'annonce retentit par les haut-parleurs comme ça devait fatalement arriver, tout le monde est mortifié. Le choc et la tristesse dans cette voiture sont tellement palpables qu'on pourrait les mettre en bouteille et les vendre à Hollywood. Les gens se plaquent une main sur la bouche en disant : « Oh ! mon Dieu » et en pleurant. Une femme se met même à prier. Ha ! Puis le train reste immobilisé pendant qu'on appelle les pompiers et la police. Bien entendu, personne ne peut descendre parce qu'il y a des morceaux de ce type un peu partout sur la voie et qu'il faut prendre des photos, rédiger un rapport, ce genre de trucs. Une heure passe. Les gens commencent à discuter entre eux, comme le font les inconnus dans ce genre de situation. Ils regardent leur montre, ils soupirent, ils piétinent. Il n'y a pas de climatisation.

Une deuxième heure passe, et ils commencent à s'agiter. Ils frappent aux fenêtres et apostrophent les flics pour leur demander combien de temps encore ils vont rester coincés là. Ils jurent et ils passent des coups de fil. Ils se chamaillent entre eux, attaquent le déjeuner qu'ils avaient emporté, transpirent, se curent les dents, parlent de tout ce qui va de travers dans notre société. Une bagarre éclate. Les femmes pleurent, les bébés crient.

Jason reboucha les fioles de sang et de plasma, les étiqueta et les rangea sur un présentoir en mousse. Il rédigea des recommandations alimentaires pour Sandra sur un bout de papier qu'il glissa sous le compotier au milieu de la table.

– Les gens se soucient des autres tant que c'est socialement approprié, conclut-il. Ils aiment, ils haïssent, ils partagent et ils culpabilisent aussi longtemps qu'ils sont censés le faire, et pas une seconde de plus. Vous pouvez appuyer sur l'interrupteur quand vous voulez. Vous pouvez ne rien ressentir si ça vous chante. Vous êtes un animal. *L'homo sapiens*, c'est vous. Le primate le plus évolué de la famille des *Hominidæ*. La culpabilité n'est pas dans votre nature, Reg. Elle n'est pas dans votre ADN. Elle ne l'a jamais été et ne le sera jamais.

Le docteur remballa ses affaires et hissa sa sacoche sur son épaule. Il consulta la date sur sa montre.

– On se voit dans deux jours, dit-il en regardant Sandra bien en face. Je veux que vous soyez seule.

Il était trop vieux pour eux. Telle fut sa raison pour les envoyer à l'école quand le garçon eut treize ans et la fille onze. Il était trop vieux pour les préparer à avoir des amis qu'il ne pourrait pas leur choisir, exercer un travail qu'il ne comprendrait pas, vivre dans un monde contre lequel il ne pourrait pas les protéger. Hadès se persuada de toutes ces choses, même si cela lui fit mal quand Eden le supplia de changer d'avis et qu'Eric piqua une crise de rage. Ils ne pouvaient pas apprendre et vivre éternellement à la décharge avec lui. Ils devaient se faire une place dans le monde réel, même si cela les obligeait à faire semblant d'être quelque chose qu'ils n'étaient pas.

Hadès se dit que les enfants normaux avaient besoin d'une éducation. Une voix qu'il avait longtemps réduite au silence dans les tréfonds de son esprit chuchota que cela permettrait peut-être de remédier à leurs étranges manières. La fréquentation de jeunes de leur âge les empêcherait de faire le

mur pour aller se promener seuls dans la campagne en pleine nuit. Elle les détournerait de leur obsession pour la vengeance. Elle les dissuaderait de faire du mal à des créatures vivantes, de haïr et de planifier. Du moins l'espérait-il.

Pendant des semaines, chaque après-midi, le vieil homme attendit anxieusement à la table de la cuisine que les enfants rentrent de l'école, et pendant des semaines, il souffrit en silence quand Eden passait devant lui sans le regarder ou qu'Eric entraînait en trombe et jetait son sac à dos contre le mur.

Les professeurs lui disaient qu'ils étaient brillants, très méticuleux et parfois presque militants dans leur façon de travailler. Leurs cahiers étaient impeccables. Leurs devoirs dépassaient de loin les attentes des enseignants. Eden pulvérisait les records sur la piste de course. Invité à représenter l'établissement dans un championnat de boxe au niveau national, Eric refusa.

Hadès se réjouit de leurs bons résultats.

Mais malgré leur succès, les enfants restaient soupe au lait, renfermés et pleins de rancœur envers leurs camarades. Eden passait toutes ses pauses-déjeuner à la bibliothèque, et Eric passait toutes les siennes à chercher la bagarre. Hadès s'accrochait à l'espoir que les choses finiraient par changer.

Une année passa, puis deux autres. Leurs bulletins continuaient à mentionner un détachement inhabituel, mais leur humeur s'était améliorée. Désormais, Eden embrassait Hadès en rentrant. Eric s'asseyait à la table de la cuisine et lui piquait le journal. Il était toujours aussi solitaire mais, une fois, Hadès entendit Eden parler d'une dénommée Rachael, Rebecca ou un truc du genre, qui lui avait appris à fabriquer des bracelets en élastiques colorés. Eric détestait cette fille ; il disait que c'était une grosse naze qui n'avait même pas le courage de lever la main en classe. Hadès supposa que c'était juste de la jalousie. Eden avait une amie qui traînait à la bibliothèque avec elle, et peu importait que celle-ci soit timide ou en surpoids. Hadès supposait qu'Eric finirait lui aussi par trouver quelqu'un, un petit bouc colérique et arrogant avec qui il pourrait se chamailler.

Le vieil homme se disait que tout n'allait pas si mal.

Il ne vit absolument pas venir les meurtres.

Au début, il crut qu'un client venait frapper à sa porte. Le bruit de pas approchait avec l'urgence mal contenue d'un tueur qui a besoin d'aide, lui

rappelant ses nombreux clients désespérés. Un braquage tourne mal, et un banquier est abattu. Une petite guerre éclate pour de la drogue, et un chef de gang est exécuté. Alors, des gens apparaissent sur le seuil de la bicoque, parfois des hommes, parfois des adolescents aux yeux écarquillés et aux vêtements éclaboussés de sang.

Aidez-moi, Hadès. J'ai fait une bêtise, une horrible bêtise.

Quand le vieil homme leva les yeux de son journal et vit Eden plantée devant lui, il s'étrangla avec son scotch. La jeune fille entra d'un pas hésitant et lissa en arrière ses cheveux humides de sueur avec des mains couvertes de sang. Elle avait les yeux fous. Hadès se leva de sa chaise, hébété.

– Hadès, souffla Eden. Nous avons fait une bêtise.

Elle portait toujours son uniforme scolaire. Il n'était pas inhabituel que son frère et elle rentrent tard de l'école sans fournir d'explication. Hadès supposait qu'ils avaient décidé de revenir à pied sous la pluie. Ils arrivaient, dégoulinants et riant, se bagarrant et se poussant contre les murs. La pluie faisait ressortir l'animal en eux.

Mais c'était un tout autre animal qui regardait Hadès à présent.

– Que s'est-il passé ?

– Nous...

Eden ne trouvait pas ses mots. Eden trouvait toujours ses mots.

– C'est le sang de qui ?

Elle recula vers la porte avec un regard implorant. Hadès saisit sa veste sur le dossier de la chaise et s'élança derrière elle.

Son corps maigre comme un fil de fer et fuyant comme un chat disparut dans la nuit. Peu importait. Hadès savait où elle allait. Il courut en aveugle sous la pluie. Les lumières de l'atelier brillaient dans le noir. Le monde l'ébranlait jusqu'à la moelle tandis que ses vieux os l'emportaient trop vite vers le carré doré.

Aux yeux d'un novice dans l'art du meurtre, la mise en scène aurait pu paraître artificielle. Eric se tenait près de l'établi, vêtu d'un des tabliers en plastique de Hadès, une longue scie à métaux argentée à la main. Le corps d'un homme amputé au niveau des genoux gisait sur la table. Du sang coulait en minces filets sur le sol, formant des flaques marbrées sur le béton.

Beaucoup de choses clochaient dans cette scène. Le tueur était un adolescent. Une jeune fille couverte de sang s'approcha de lui avec une mine coupable.

– Je t'avais dit de ne pas aller le chercher, gronda Eric.

– Qu'avez-vous fait ? (Hadès passa une main dans ses cheveux en observant le corps.) Qu'avez-vous fait ?

Les enfants gardèrent le silence. De manière absurde, Hadès se surprit à examiner la gorge du cadavre en quête d'un pouls.

– Hadès, soupira Eric en prenant sa voix la plus raisonnable. Écoute...

– Non, aboya Hadès. Toi. C'est toi qui vas me raconter.

Il pointa un doigt boudiné vers Eden. La jeune fille se tortilla, incapable de décider où elle voulait poser les yeux. Ce matin-là, elle avait tressé ses longs cheveux noirs. Elle les attrapa et passa ses doigts au travers des ondulations irrégulières.

– C'est mon prof, marmonna-t-elle. Mon prof de sciences naturelles. C'est moi qui ai décidé qu'on devait se le faire, pas Eric. J'ai attendu près de l'arrêt de bus sous la pluie. Je savais qu'il passerait par là en voiture. Il a proposé de me ramener chez moi, et je l'ai guidé jusqu'ici. Tu n'en aurais jamais rien su si... On n'arrivait pas à le déplacer en un seul morceau, et la scie ne suffit pas...

– Fantastique, grogna Hadès. Fantastique, vraiment. Je n'en aurais jamais rien su. Je n'aurais jamais su que vous aviez assassiné quelqu'un dans mon atelier !

La rage le faisait trembler. Il se rendit compte qu'il avait la gorge serrée. Eric tripotait la lame de la scie sans rien dire, faisant courir ses ongles sur les dents ensanglantées avec une expression vacante. Il jeta un coup d'œil à Eden, qui soupira.

– Je l'ai trouvé avec Renee, dit-elle en désignant le cadavre du menton. Hadès se força à respirer lentement.

– Qui ça ?

– Renee. Mon amie, Renee.

– Ce n'est pas ton amie, contra Eric.

– La ferme ! aboya Hadès. Comment ça, tu l'as trouvé avec elle ? Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

Silence. Eden s'humecta les lèvres.

– Ils n'étaient pas en train de... ? commença Hadès.

– Elle m'a tout raconté, murmura Eden. Elle m'a dit qu'ils le faisaient tout le temps dans le placard de la salle de dessin quand tout le monde était parti déjeuner. C'est au fond du couloir, et la porte ferme à clé de l'intérieur. Ça ne lui plaisait pas. Elle disait qu'elle ne savait pas comment ça avait commencé, mais qu'elle voulait que ça s'arrête.

Les mots se bousculaient dans sa bouche. Ses mains empoignèrent sa jupe et se crispèrent sur le tissu.

– Elle pensait que si je disais qu’il me faisait pareil, on pourrait peut-être agir ensemble. Seule, elle avait trop peur.

Hadès attendit que les tremblements de son corps s’apaisent, mais ils ne semblaient pas décidés à le faire. Il se demanda s’il se doutait que ce genre de chose se produirait un jour, et il réalisa que oui, que l’angoisse qu’il éprouvait était un sentiment qu’il avait longtemps réprimé en le niant. Il savait que ça finirait par arriver. Il l’avait vu dans leurs yeux, entendu dans leurs chuchotements.

– Cet homme était un monstre, Hadès, se justifia Eric. Il méritait de mourir. Nous avons fait ce qu’il fallait. Ce n’était que justice.

Le vieil homme s’essuya les yeux en regardant le corps sur la table. Ils avaient commis une erreur d’amateurs : ils n’avaient pas anticipé la quantité de sang et la résistance des os, à cause desquelles la lame de la scie glisserait sans couper. Pour débiter un corps adulte, il fallait une scie à dents longues. Et viser le cartilage plutôt que de tenter de couper à mi-cuisses.

– Sortez. Tous les deux. Foutez le camp d’ici, ordonna le vieil homme.

– C’était un animal. (Eric fronça les sourcils, la confusion le disputant à la rage sur ses traits.) Un démon, Hadès. Tu ne compr...

– C’est vous qui ne comprenez pas ce que vous faites, haleta Hadès, les mâchoires serrées. Vous êtes des enfants. Il ne vous appartient pas de décider qui doit vivre ou mourir.

Eric lâcha la scie à métaux, qui heurta le béton avec fracas. Eden s’était enveloppée de ses bras et les regardait par-dessus son épaule comme si elle ne supportait pas de leur faire face. Le garçon contourna l’établi et s’arrêta sur le seuil de la nuit pluvieuse.

– Nous n’avons jamais été des enfants, lâcha-t-il avant de sortir.

Il ne la nourrissait pas. Allongée dans sa cage à la tombée de la nuit, Martina réfléchit aux histoires d'enlèvement, d'esclaves sexuels et de torture. Elle en arriva à la conclusion que si l'homme avait décidé de la garder un certain temps, il lui aurait donné à manger. Une journée s'était écoulée depuis sa visite, estimait-elle. Elle s'assit dos à la porte en barreaux : elle ne voulait pas regarder la table d'opération en acier, ni laisser des visions de lames et d'organes palpitants, de flaques de sang et de hurlements envahir ses pensées.

Quoi qu'il ait prévu de faire, il avait prévu de le faire bientôt. Avant qu'elle puisse mourir de faim. Ça se compterait sans doute en heures plutôt qu'en jours. Si elle voulait vivre, elle devait sortir d'ici avant son retour. Et elle voulait vivre ; elle voulait vivre comme jamais auparavant.

Pendant les longues heures silencieuses et dans la nuit froide, Martina eut tout le temps de se demander comment les gens qu'elle laisserait derrière elle réagiraient à l'annonce de sa mort. Par chance, supposait-elle, elle était orpheline. Elle avait bien une poignée d'ex qui éprouveraient un pincement de regret, des amis qui sangloteraient sur son sort mais, assise dans le noir sans rien à quoi se raccrocher, Martina Ducote réalisa que sa disparition ne provoquerait qu'une onde insignifiante à la surface d'un immense océan. Il y aurait des hommages sur Facebook, des fleurs déposées devant sa résidence, des discours, des pleurs et des étreintes dans une église quelque part. Mais ces choses ne durent pas. Elles s'estompent très vite. À supposer que quelqu'un découvre qui lui avait fait ça, il ne subsisterait d'elle qu'un nom parmi une liste de victimes, dans un livre dédié à l'histoire de son assassin – si elle avait de la chance. Dans le cas contraire, les archives du journal, et rien de plus.

Insignifiante. Et personne ne venait.

Dans la lueur bleutée de l'aube, Martina comprit qu'elle ne pouvait compter sur personne pour la chercher, pour la trouver, pour la sauver. Si elle survivait, ce serait grâce à ses propres efforts.

La douleur de la faim l'empêchait de dormir ou même de se reposer. Elle fit le tour de la cage à quatre pattes, essayant de découvrir un point faible. Le plancher était en métal soudé aux barreaux, et le cadenas de la porte pesait un kilo. Elle glissa ses jambes entre les barreaux et tenta de déplacer la cage sur le sol, mais la position peu adéquate l'empêchait d'utiliser sa force.

Elle pleura puis s'engueula, furieuse d'avoir si facilement accepté sa défaite. Elle essuya la sueur et les larmes sur ses joues.

– D'accord, d'accord, murmura-t-elle en prenant une grande inspiration. Il y a un moyen. Il y a toujours un moyen.

Le mur près de la cage semblait être en Placo. Elle se demanda si elle pourrait passer au travers avec ses talons pour faire un trou vers l'extérieur, par lequel elle pourrait crier ou envoyer un signal. Elle se traîna sur les fesses jusqu'au bord de la cage, glissa de nouveau ses jambes entre les barreaux et les détendit de toutes ses forces. Non seulement ses talons traversèrent la paroi, mais sa cage oscilla légèrement. Martina regarda autour d'elle. Combien pouvait peser ce machin ?

Elle posa ses pieds contre le mur, prudemment cette fois, pour tester le point d'équilibre de la cage. Agrippant les barreaux au-dessus d'elle, Martina poussa et sentit le plancher se soulever légèrement sous ses fesses.

– Allez, grogna-t-elle en serrant les dents. Allez. Par pitié. Par pitié.

La cage bascula. Martina se jeta en arrière et atterrit brutalement contre la porte, le bol à eau mordant douloureusement dans sa hanche. Elle toussa et hoqueta puis, les membres tremblants, roula sur elle-même et se mit à quatre pattes.

– Oui. (Elle frissonna.) Oui, oui, oui.

Elle se leva, le dos courbé, les pieds à plat sur le sol entre les barreaux. La cage lui semblait peser une tonne. Elle se traîna à l'écart du mur, tirant sa cage deux demi-pas plus loin, et la laissa retomber brusquement, essoufflée et à bout de forces.

Comme elle progressait laborieusement vers la porte, tout le poids de la cage en équilibre sur son dos courbé, elle arriva en vue de la première table d'opération. Elle vit les instruments et les flacons de

médicaments alignés dans le placard vitré et s'arrêta, le temps de se vomir sur les mains.

J'avais l'impression de commettre un péché en savourant mon croissant aux amandes au milieu de tant de maladie et de mort. Eden insista pour que je finisse ce petit déjeuner décadent dans le couloir, devant la chambre d'hôpital de Cameron Miller. Elle fronça les sourcils tandis que je mordais et mâchais la viennoiserie avec des gémissements de bonheur. Je lui en avais proposé un, et elle avait refusé. Tant pis pour elle.

Je la trouvais étrange, encore plus étrange que d'habitude depuis qu'elle était remontée dans son appartement la veille au soir. Je m'étais assis avec les autres pour regarder le reste du match en me demandant pourquoi un simple coup de fil l'avait rendue aussi paranoïaque. Les seules personnes de ma connaissance qui s'éloignaient à ce point pour téléphoner avaient une liaison extraconjugale. Mais, d'après ce que je pouvais voir, Eden était célibataire et refusait avec véhémence de se mettre en couple.

À la conférence de presse, nous avons énuméré toutes les pistes qui nous avaient conduits dans une impasse. Nous étions remontés à la source de tous les coups de fil passés vers le téléphone de Ronnie Sampson depuis un numéro public, les jours ayant précédé son opération, mais les cabines n'étaient jamais équipées d'une caméra de sécurité, et elles se trouvaient réparties dans toute la ville. Les caisses à outils repêchées dans la baie ne nous avaient pas permis d'identifier le tueur : elles avaient été achetées séparément, dans des magasins différents ne possédant pas non plus de caméra de sécurité, ni de personnel particulièrement observateur.

Nous avons identifié Courtney Turner et quatre autres des victimes, mais il nous restait encore seize cadavres anonymes ; de sorte que toutes les familles, de Sydney à Madrid, dont un enfant avait disparu en un lieu et à un moment susceptibles de coller avec notre affaire saturaient les lignes téléphoniques du service pour demander à les voir.

Nous avons cherché si une fuite dans la base de données nationale contenant les informations privées des patients pourrait nous indiquer où le tueur se procurait les dossiers médicaux, les adresses et les dates de naissance des victimes et des receveurs, mais tous les généralistes du pays pouvaient y accéder à partir de l'ordinateur de leur cabinet, et les recherches de dossiers individuels n'étaient pas archivées comme dans

le cas des prisonniers et des pupilles de la nation.

Eden et moi avions roulé jusqu'à l'hôpital Prince-de-Galles en silence, le poids de notre mission nous accablant telle une chaleur insupportable.

Le lit de Cameron Miller était le plus proche de la fenêtre, lui permettant de jouir d'une bonne vue sur l'architecture froide de l'hôpital, sa cour intérieure entourée de fenêtres identiques depuis lesquelles les malades et les blessés regardaient dehors. Par-delà le grand espace vide, les tétraplégiques pouvaient observer les cancéreux en se demandant ce que ça faisait de souffrir, et les cancéreux pouvaient leur rendre leur regard en imaginant ce que ça ferait de ne rien ressentir. Je me perchai sur le rebord de la fenêtre en culpabilisant encore plus à propos de mon croissant aux amandes.

M. Miller se mourait d'un cancer du pancréas depuis plusieurs mois déjà. Ce matin-là, nous avons reçu un appel nous informant qu'il souhaitait nous parler. Il était toujours sur la liste de transplantation. Je détaillai son corps anémique et échevelé à demi enfoncé dans le matelas. Je n'aurais pas parié un sou sur ses chances de réussite.

– J'ai rencontré votre tueur, dit-il comme Eden s'asseyait.

Elle se figea dans le fauteuil en plastique rouge, les bras posés sur les accoudoirs, les lèvres entrouvertes tandis qu'elle s'efforçait de rassembler ses pensées.

– Vraiment ?

Avec un rictus surpris, je me laissai tomber dans l'autre siège. Les joues de Cameron étaient tellement creuses qu'elles rendaient son expression impossible à déchiffrer. De ses yeux jaunis, il regarda le paquet de Pall Mall posé sur une tablette près de lui. Je m'en saisis et sortis une cigarette.

– Je parie que les infirmières n'arrêtent pas de vous engueuler avec ça, murmurai-je en la lui allumant.

– Qu'elles aillent se faire foutre, grommela Cameron.

Eden sortit son calepin et envoya rapidement un texto. Cameron Miller prit son temps, fumant en silence. Son menton mal rasé semblait bleuté dans la lumière glaciale du matin.

– Je suis en soins palliatifs depuis deux mois, commença-t-il. On m'a transporté là quand ils ont décidé d'arrêter les opérations expérimentales. Depuis tout ce temps, je n'ai pas chié par moi-même une seule fois. Le cancer s'est étendu à mon estomac, vous comprenez ;

donc, ils doivent me nourrir par un tube. Jusque-là, j'avais droit à des fleurs, à des concerts acoustiques et aux visites du chariot-bibliothèque, toutes ces conneries qu'ils organisent dans les autres services pour maintenir le moral des patients. Les Wiggles¹. Les putains de Wiggles, tous les jours, comme s'ils habitaient là – tas de pédés en sous-pulls multicolores. Mais ici, au septième étage, les gens attendent juste de mourir. Il n'y a rien à écouter et rien à bouffer à part ce qu'apporte le chariot et que je ne peux pas avaler de toute façon. Les visites de bénévoles sont interdites, parce que les patients risqueraient de leur gueuler dessus, et qu'ils n'aiment pas ça. Ils ne veulent pas que le spectacle de la peur et de la mort risque de les traumatiser.

Eden me regarda. La pâte sucrée du croissant aux amandes était en train de tourner dans mon estomac, et il me sembla qu'elle le ressentait.

– Environ un mois avant qu'on me fasse monter ici, j'ai reçu un coup de téléphone dans ma chambre, poursuivit Cameron en humectant ses lèvres sèches. J'ai pensé que ça devait être mon ex-femme. Elle m'appelle de temps en temps pour me dire à quel point elle culpabilise et comment elle dépense mon argent. La moitié du temps, je suis tellement shooté aux antidouleurs que je n'arrive pas à raccrocher, alors je l'écoute jusqu'au retour des infirmières. Mais cette fois, ce n'était pas mon ex-femme. C'était un homme qui a refusé de me donner son nom.

Eden griffonna quelque chose sur son calepin. Je fixais les veines du poignet décharné de Cameron en essayant de deviner son âge, mais sans succès : il aurait aussi bien pu avoir trente ans que soixante-dix.

– Vous vous rappelez la date approximative de ce coup de téléphone ?

– Je ne sais même pas quel mois on est maintenant.

Eden hocha la tête.

– Ce n'est pas grave. Continuez.

– Donc, ce type commence à me dire des trucs qui font battre mon vieux cœur. Qu'il peut contourner la liste d'attente et procéder lui-même à la greffe d'organe. Je crois d'abord qu'il plaisante, alors je ris, et ça fait atrocement mal. Il me dit qu'il veut me rencontrer, et je lui dis d'accord, qu'il n'a qu'à venir. Vous comprenez, je ne reçois pas de visites, et j'avais envie d'entendre la chute. Le lendemain matin, il se pointe ici et s'assoit près de mon lit, exactement comme vous êtes assis en ce moment.

– Seigneur, lâchai-je.

Et le regard d'Eden me fit écho.

– Il m'a expliqué le marché. Ce que ça impliquerait. Il n'a pas pris de gants. D'après lui, il faisait ça depuis presque deux ans avec un fort taux de réussite.

– Deux ans ? répétais-je. Impossible. Quelqu'un aurait refusé. Quelqu'un l'aurait dénoncé.

– C'est aussi ce que j'ai dit. (Cameron eut un sourire et un léger hochement de tête.) J'ai dit : et si je refuse ? Et si j'appelle les flics ? Qu'est-ce que vous ferez ? Je vais crever de toute façon, qu'est-ce que j'ai à perdre ? Alors il m'a montré une photo de mon petit-fils, le gamin de mon fils, en train de jouer dans un bac à sable quelque part, je ne sais même pas où. La photo avait été prise avec un téléphone portable. Il m'a dit que ça ne valait pas le coup. M'a demandé ce que je comptais leur dire de toute façon. Je ne connaissais pas son nom ; je ne savais pas d'où il venait ni comment le contacter. On n'a pas beaucoup discuté des conséquences possibles, mais j'ai eu l'impression que les gens ne lui disaient pas souvent non et que, même s'ils le faisaient, ils n'en parlaient à personne. Il avait l'air doué pour faire disparaître les problèmes, ce type. Il avait tout prévu. Il aimait bien nettoyer derrière lui, vous voyez ce que je veux dire ?

– Soyons clairs, dit Eden prudemment. Quand il vous a fait sa proposition, il vous a informé qu'il prélèverait les organes sur un donneur non consentant ?

– Il n'a pas tourné ça aussi joliment. Il m'a dit qu'il faudrait assassiner quelqu'un pour que je survive, et que je devrais vivre avec ça à jamais.

Soudain, la chambre parut plus petite. J'avais écouté Cameron parler en croyant que j'apprenais à le connaître. Et cette illusion venait de voler en éclats. Je ne savais rien de l'homme en train d'agoniser dans le lit face à moi. Sa façon de parler de meurtre d'une voix rendue lente et pâteuse par les médicaments était cruelle et perturbante.

Je retins mon souffle. Cameron écrasa sa cigarette sur une carte Hallmark rose posée sur la table de chevet.

– Et qu'avez-vous répondu ? interrogea Eden.

– J'ai répondu : combien ?

Elle souffla doucement et fixa ses notes un long moment, attendant peut-être que je prenne la parole. Mais je n'avais rien à dire. Je craignais de me mettre à vomir si j'ouvrais la bouche.

– Ouais, ouais. Je sais ce que vous pensez, tous les deux, dit Cameron en soupirant. Et franchement, ce n'est pas seulement notre différence de situation qui vous empêche de comprendre. Cette maladie me ronge de l'intérieur, alors que vous, vous avez l'air d'avoir passé toute la nuit à picoler ou à baiser ou à discuter. Bref, à profiter de votre santé. En sortant d'ici, vous pourriez aller à la plage, vous faire bronzer, respirer l'air marin. Vous pourriez aller dîner au restaurant, manger un steak, boire un bon verre de merlot. Vous pourriez démissionner de votre travail, rassembler vos économies et aller vivre à Rome. Moi, je ne ressortirai jamais de cette chambre. C'est fini pour moi. Quand je serai mort, on m'emportera sur une table roulante, on me poussera dans l'ascenseur et on me descendra à la morgue, puis on m'entertera dans le sol dur et froid.

Eden et moi échangeâmes un regard.

– Mais ce n'est pas seulement ça, poursuivit Cameron. J'ai servi dans le Golfe, deux fois. J'ai l'habitude de tuer pour sauver ma peau. On a une vie et une seule. Ce type proposait d'allonger la mienne au moment où il semblait qu'elle se terminait. Je n'ai pas demandé à tomber malade. Je n'ai rien fait pour le mériter. Si un junkie ou une crapule devait mourir pour que je vive, qu'est-ce que ça pouvait me foutre ?

– Le premier corps qu'on a repêché était celui d'une fillette de onze ans, dit Eden sans lever les yeux de son calepin.

Cameron ne répondit pas. Par la fenêtre, il regardait le bâtiment d'en face comme s'il n'avait rien entendu.

– Pourquoi n'avez-vous pas accepté ? demandai-je après un silence lourd.

Cameron fit glisser son regard vers moi. Il sourit, et ce fut à peine si la peau flasque autour de sa bouche se tendit.

– Je n'avais pas le fric.

Nous utilisâmes le fax du secrétariat pour envoyer une description à toutes les grandes chaînes d'information et passâmes une heure à expliquer au service de sécurité ce que nous avions besoin qu'ils cherchent sur les enregistrements des caméras de sécurité. Nous obtînmes des petits morceaux de son visage : une pommette par-ci, le coin d'un sourire par-là, mais il portait une casquette et semblait connaître la position des caméras.

Eden resta plantée un long moment dans l'allée à l'extérieur de

l'hôpital, sa peau blanche et immaculée sous le soleil. Autour de nous, des gens marchaient, couraient, boitaient ou poussaient leur fauteuil roulant. Une femme d'âge mûr et un petit garçon étaient assis sur un banc devant la façade de pierre. La femme pleurait, et l'enfant dessinait dans la terre avec un bâton.

– Cette opération représente un boulot énorme, commentai-je. Énorme. Notre homme doit s'assurer que ses prospects sont le genre de personnes financièrement et émotionnellement capables d'accepter un marché aussi ignoble. Et, même s'ils ne le sont pas, il doit disposer d'un moyen de faire pression sur eux pour qu'ils ne le dénoncent pas. Tu te rends compte les préparatifs qu'il doit effectuer ? Il doit trouver ça excitant, sans quoi, ça n'en vaudrait pas la peine.

– Je ne crois pas que ce soit une question d'efforts et de récompense, Frank. Je crois que c'est une question de nécessité. Un style de vie. Il se contente de nourrir son désir pour aboutir au commencement du rituel.

– Du rituel ?

– Bien entendu, ce n'est qu'une supposition. (Eden me jeta un bref coup d'œil et détourna la tête.) Mais il procède toujours de la même manière. Tout est planifié, préparé, ordonné. Nous parlons d'une expérience à huis clos entre lui et son client, lui et sa victime, dans une salle d'opération improvisée. Imagine-toi debout entre ces deux personnes avec un scalpel à la main. Imagine-toi prendre la vie de l'une et, lentement, prudemment, la donner à l'autre. Jouer à être Dieu. Si abominable que ça puisse nous sembler, j' imagine que c'est une expérience enivrante pour lui. Une expérience qui vaut le temps et l'énergie investis, une expérience dont il ne peut plus se passer. Une fois qu'il a terminé une opération, le compte à rebours s'enclenche de nouveau jusqu'au moment où il aura besoin de recommencer.

Sirène hurlante, une ambulance s'insinua dans la circulation qui entourait le centre commercial Royal Randwick.

– Simple supposition, hein ? grimaçai-je.

– Tous les docteurs ont une sorte de complexe de Dieu. Sans ça, pourquoi se donner la peine de faire ce métier ? Les horaires, le stress, les années d'études, les responsabilités... Mais en contrepartie, ils deviennent des sauveurs. Des héros. Des demi-dieux.

– Mais le désir de cet homme le pousse à prendre des vies pour en sauver d'autres.

– Oui. Une dualité savoureuse pour un esprit déséquilibré.

Nous pénétrâmes dans le parking souterrain et montâmes dans la Holden. Eden avait les joues rouges comme si elle venait de grimper un escalier en courant. Un silence s'installa entre nous tandis qu'elle démarrait, ce calme froid qui succède à une ligne à moitié franchie. Je me sentais mal à l'aise.

Le vieil homme disparut pendant six jours, en ordonnant aux enfants de ne pas le suivre. Bien entendu, ils savaient exactement où il était. Au lever du soleil, il se faufilait dans la forêt touffue qui bordait la décharge à l'est, un terrain de jeu rempli de souches pourrissantes, d'eucalyptus au tronc creux vieux de deux siècles, de lantanas aussi denses et coupants que des rasoirs. Eden et Eric y avaient passé beaucoup de nuits de leur enfance, à explorer, crier et chasser après avoir fait le mur dès l'instant où Hadès s'était mis à ronfler. Quand Eric tenta de suivre le vieil homme dans la forêt le deuxième jour, il fut arrêté par les ouvriers qui avaient été prévenus que, s'ils le laissaient passer, ils le paieraient de leur travail. Il remarqua que d'autres hommes, des inconnus, rejoignaient Hadès au portail avant le lever du jour. Quand il tenta d'enrôler Eden pour l'aider à contourner discrètement la ferme voisine et pénétrer dans la forêt de ce côté, elle refusa. Elle était trop blessée par le silence de Hadès. Le vieil homme ne lui avait pas adressé la parole depuis la nuit où ils avaient tué le professeur. Quand elle l'avait supplié de lui pardonner, Hadès avait quitté la maison et erré seul dans les allées créées par les empilements de carcasses de voitures, d'appareils électroménagers et de meubles pourrissants.

La septième nuit, cent soixante-huit heures après leur premier meurtre, Hadès planta son regard dans celui d'Eden. La jeune fille s'arrêta dans le couloir, son sac d'école jeté sur une épaule, tandis qu'il se levait de sa chaise. Eric s'était engouffré dans la maison avec un tel soulagement d'être enfin rentré qu'il percuta sa sœur par derrière.

– Posez vos affaires ici, ordonna Hadès en pointant un doigt vers le sol.

Il marcha vers eux, et les adolescents se plaquèrent contre le mur pour le laisser passer.

Il ne les attendit pas dehors ; quand Eden et Eric sortirent à leur tour, sa silhouette trapue s'éloignait déjà sur le chemin qui traversait la décharge en direction de la forêt.

Ils s'élançèrent. Arrivés une vingtaine de mètres derrière Hadès, ils

s'arrêtèrent. Eden haletait en gémissant. Son frère avait le visage fermé, le regard rivé sur le crâne du vieil homme devant lui. Les buissons se balançaient dans un vent glacial qui soulevait les cheveux d'Eden sur son front et lui brûlait les lèvres. Elle s'enveloppa de ses bras et laissa son épaule frôler celle d'Eric tandis qu'ils se remettaient en marche. Son frère finit par lui passer un bras autour des épaules pour l'attirer contre lui.

– Il ne peut pas s'occuper de nous deux en même temps, dit-il. Si tu vois quelqu'un d'autre là-dedans, je veux que tu t'enfuyes. Tu comprends ? Je m'occuperai de tout.

– Je ne veux pas m'enfuir, chuchota Eden. Eric, je t'en supplie, trouve un moyen de tout arranger.

– Dépêchez-vous, aboya Hadès par-dessus son épaule.

Eden se tut. Ils pénétrèrent dans la forêt et suivirent la piste accidentée sur les talons de Hadès. Ils passèrent devant un tas de terre retournée, un énorme tas de fumier qui sentait la pluie et la décomposition. Dix minutes s'écoulèrent en silence. Au-dessus d'eux, les frondaisons noires s'agitaient contre le ciel éclairé par la lueur orange des lampadaires au sodium de la décharge.

Hadès attendait les enfants au bord du chemin. Ils s'arrêtèrent à trois mètres de lui. Hadès trouva qu'ils avaient l'air effrayé, et il s'en réjouit. Un chat poussa un miaulement agressif quelque part, comme s'il voulait se battre, et Eden sursauta contre son frère. Hadès les laissa mariner face à son expression orageuse pendant une minute ou deux. Eric soutint son regard tandis qu'Eden poussait des cailloux du bout de sa chaussure.

– À partir de maintenant, c'est ici que vous passerez vos journées, finit par annoncer le vieil homme avec un geste large.

Les enfants plissèrent les yeux pour voir ce qu'il indiquait dans le noir. Hadès grimpa sur le porche d'une maison dont les marches semblèrent se matérialiser sous ses pieds, comme s'il les faisait apparaître par la seule force de sa volonté. Eric lâcha Eden et s'avança, détaillant le toit du minuscule bungalow, l'auvent de métal rouillé et les piliers désassortis qui le soutenaient : l'un en chêne, l'autre en pin couvert de peinture écaillée, le dernier en fer forgé. Hadès déverrouilla la porte d'entrée, un lourd battant d'acajou qu'il gardait en réserve depuis un certain temps, et qu'il avait serti de vitraux comme la porte d'un confessionnal. C'est ce que tu as fait toute ta vie, songea-t-il en entrant. Collecter les ordures des autres. Rassembler leurs rebuts autour de toi, et bâtir ton existence dessus.

La nouveauté des objets qui garnissaient l'intérieur de la maison

contrastait avec les détritiques qui en composaient l'extérieur. Dans la première pièce, deux grands bureaux en forme de L, avec un plateau en verre posé sur une structure de bois noir poli, portaient encore une étiquette avec un code-barres. D'énormes lampes comme celles qu'on utilise pour créer une ambiance lumineuse dans les bars pendaient juste au-dessus. Deux grandes bibliothèques remplies de livres s'alignaient contre le mur du fond. Eric s'en approcha et fit courir ses doigts sur la tranche des ouvrages. Certains étaient reliés de cuir, embossés d'or et épais comme des briques. D'autres étaient des manuels scolaires à couverture souple recouverte de plastique transparent. Ils étaient classés par sujet, par date et par degré de pertinence. Sur les étagères du haut, le *De humani corporis fabrica*, de Vesalius et le *Philosophiæ naturalis principia mathematica*, d'Isaac Newton. Sur celles du bas, des titres tels qu'Hématologie à l'âge de la technologie, Science de la balistique ou Autopsie : rendre justice aux morts.

Eden se tenait au milieu de la pièce, ses épaules se soulevant et s'abaissant au rythme de ses halètements. Une sorte de soulagement hébété se lisait sur son visage. Elle laissa son regard balayer les objets disposés sur les deux bureaux : les ordinateurs portables argentés, un pour chacun, les piles de papier et de carnets, les pots de stylos. Sous la fenêtre, un coin lecture avait été installé : deux canapés se faisaient face de part et d'autre d'une grande table basse.

– Je vous ai inscrits tous les deux à Monash, annonça Hadès à voix basse. Pour des cours par correspondance. J'ai dû tirer un paquet de grosses ficelles. Eden, tu vas te concentrer sur l'aspect physiologique des choses : le corps, sa mécanique, les moyens d'en disposer. Les autopsies. L'ADN. Tu vas également suivre une option majeure de droit criminel. Eric, tu te consacreras à l'aspect pratique des choses. La balistique. Les analyses de sang. La physique. Tu prendras des options en sociologie et en psychologie. Ce ne sera pas comme une formation universitaire normale : ou bien vous obtiendrez des scores parfaits, ou bien vous recommencerez. Il ne s'agit pas de vous fournir une éducation, mais de vous préparer à ce que vous allez devenir.

Les enfants demeurèrent immobiles tels des mannequins, les bras ballants, leur silhouette à peine découpée par la lumière orange malsaine du dehors.

– Je vous ai déjà retirés du lycée. Vous commencez ici demain.

– Nous n'avons pas l'âge de...

– Maintenant, si.

Hadès saisit un mince tas de documents sur une étagère et le déposa avec force sur le bureau le plus proche. Les incrustations dorées sur le nouveau passeport d'Eric scintillèrent dans la lumière comme Hadès se dirigeait vers le petit couloir. Une porte donnait sur une cuisine minuscule, une autre sur une salle de bains. Eden sentit l'odeur de peinture fraîche sur les murs quand elle le suivit. Elle regarda le vieil homme soulever une trappe dissimulée dans le plancher de la salle de bains, son bord aligné avec une vieille cuvette de toilette rose qu'elle reconnaissait pour l'avoir vue au centre de tri. Hadès disparut dans l'ouverture. Eden le suivit, Eric la retenant par l'épaule de son T-shirt pendant qu'elle plaçait ses pieds sur le premier barreau.

Un cube de béton. Contrastant avec le soin qui avait été apporté à l'ameublement des pièces d'en haut, celle-ci était douloureusement vide. Une table en acier vissée au sol. Des étagères vides. Hadès regarda son reflet flou à la surface de la table tandis qu'Eric sautait au bas de l'échelle et atterrissait avec un bruit mat. Eden voulut s'approcher du vieil homme et glisser sa main dans la sienne, mais elle n'en fit rien. Ils restèrent là tous les trois en silence.

– Je ne vous fournirai pas l'équipement dont vous aurez besoin ici, lança Hadès. Quand je viendrai vous donner des cours, j'apporterai mes propres outils. Je vous montrerai les bases du métier et rien de plus. Une fois que vous serez formés, je ne remettrai plus les pieds ici.

Il les dévisagea et fut horrifié de constater combien ils paraissaient jeunes dans la lumière du plafonnier. Une peau parfaite. Des yeux brillants. Il songea qu'à l'âge qu'elle avait, Eden aurait dû commencer à développer des courbes féminines, mais ce n'était pas le cas. Les muscles de ses bras étaient toniques et fins comme ceux d'un adolescent ; elle avait la poitrine plate, de longues mains et de longs pieds. Des animaux, elle et son frère. Bâtis pour courir, bâtis pour tuer. Figés dans le temps telles des araignées suspendues dans un vent puissant. Hadès éprouva un bref pincement de douleur dans la poitrine, comme si son vieil instinct lui lançait un avertissement.

– Pourquoi tu fais ça ? demanda Eden.

– Parce que je vous aime, répondit le vieil homme. (C'était la première fois qu'il le leur disait.) Vous ne comprenez donc pas ? Je vous ai aimés dès le début.

Et au fond, cela résumait tout, peu importait ce qu'il voyait en les

regardant – Eden qui avait l'air d'un ange, si menue et si frêle quand il la tenait dans ses bras, Eric qui pouvait se montrer tellement stupide lorsqu'il se pavanait le torse bombé en s'efforçant désespérément de ressembler à un homme malgré ses besoins dévorants et ses terreurs secrètes. Pour autant que Hadès voulait voir en eux des enfants malléables, éducatibles et assoiffés d'amour, ils avaient cessé d'en être la nuit où on les lui avait amenés, la nuit où leurs parents avaient été tués. Hadès était tombé amoureux de deux chimères, de deux monstres déguisés, incapables de ressentir la même chose que lui, de lui rendre son affection. L'horreur dont ils avaient été les victimes avait ouvert en eux un trou béant qu'ils tenteraient vainement de combler aussi longtemps qu'ils vivraient. Ils étaient pareils à des chiens assoiffés de sang, esclaves de leur besoin.

Mais Hadès les aimait quand même. Il les aimait d'un amour absolu et indéniable, l'amour d'un père. Le mieux qu'il pouvait faire, c'était s'efforcer de retourner leurs instincts meurtriers contre les autres monstres de la nuit qui le méritaient et, d'une façon tordue et écoeurante, peut-être contribueraient-ils à préserver le monde d'une partie de cette même noirceur qu'ils portaient en eux. Le mieux qu'il pouvait faire, c'était leur montrer comment s'y prendre pour satisfaire leur besoin sans causer de souffrances inutiles, qui ne feraient qu'engendrer de nouveaux besoins ténébreux, et sans se faire prendre, parce qu'il ignorait comment il le supporterait.

Le vieil homme prit une grande inspiration et soupira, détachant enfin son regard d'Eden.

– Mais ce n'est pas parce que je vous aime que je ne vous tuerai pas si vous œuvrez à faire le mal ici, reprit-il. Je comptais vous enterrer cette nuit-là, la nuit où je vous ai trouvés. J'avais déjà choisi un endroit. Ne croyez pas que j'en serais incapable aujourd'hui. Je ne suis pas certain que vous sachiez distinguer le bien du mal, mais j'espère que vous pourrez apprendre. Cet endroit est réservé aux gens mauvais, et vous ne devrez jamais y amener aucun innocent. Aucun innocent, c'est bien compris ?

Il tapota la surface de la table avec un doigt boudiné. L'acier frissonna en émettant un bruit mat qui résonna dans l'espace caverneux. Les enfants acquiescèrent, la bouche fermée, avec les yeux écarquillés et l'air confus des perdus pour la cause du bien.

Le vieil homme regagna seul sa maison sur la colline.

Martina n'aurait su dire combien d'heures ou de minutes il lui fallut

pour atteindre la porte. Le temps s'écoulait en battements de cœur désordonnés et se suspendait chaque fois qu'elle croyait entendre des pneus crisser sur le gravier devant la maison, ou une voiture klaxonner au loin sur l'autoroute. Il arrivait. Il arrivait. Martina se figeait et glissait les bras entre les barreaux de la cage pour s'y accrocher de toutes ses forces afin qu'on ne puisse pas l'en sortir. C'était dur de respirer. Parfois, la terreur était si forte que les bruits se changeaient en voix, les craquements et les grognements de la vieille maison en rires ricanants et en pas traînants.

Allez, bébé. On va jouer.

Martina atteignit la porte et poussa la cage centimètre par centimètre, hurlant de désespoir comme cette dernière s'immobilisait, coincée de biais entre le chambranle et le mur du couloir. Elle agrippa l'encadrement avec les ongles, tira, se tordit, se balança d'avant en arrière en se cognant les coudes sur les barreaux. Rien.

Fin de partie.

Martina se laissa tomber au fond de la cage et pleura à perdre haleine un long moment, surprise par les sons qu'elle émettait et son incapacité à les contenir – les gémissements, les cris, le claquement de ses dents.

Va te faire foutre. Va te faire foutre. Va te faire foutre.

– Non, non, non, non, non, murmura-t-elle en se redressant péniblement sur les genoux. Non. Pas encore. Pas encore.

Elle regarda autour d'elle dans le couloir. Il n'y avait rien qu'un espace nu, avec une fenêtre barricadée à une extrémité, juste avant la porte donnant sur une autre pièce, des moutons de poussière et des poils d'animaux courant le long des plinthes telles des vagues grises. Près de la porte de la pièce dont elle venait de s'échapper, un balai en bois couvert de toiles d'araignées était posé contre le mur. Martina le fixa. Elle ne pouvait pas déplacer la cage plus avant dans le couloir parce que le chambranle de la porte l'en empêchait. Mais ce n'était qu'un cadre en bois, un vulgaire cadre en bois qui risquait de lui coûter la vie. Poussant son épaule entre les barreaux de la cage, elle tendit le bras aussi loin que possible, fit tomber le balai et le saisit par les poils pour le traîner vers elle. Tremblante, heurtant le balai contre le mur, les barreaux métalliques et ses propres membres, elle manœuvra pour l'introduire dans la cage, saisit la partie du manche restée à l'extérieur et la plia de toutes ses forces. Le manche commença à craquer.

Lentement. Martina ferma les yeux et tira. Le manche craqua davantage. Elle se balançait et poussa, ses mains en sueur glissant sur le bois brut, un sanglot lui échappant de temps à autre.

Le balai se brisa et, à cet instant, Martina entendit une portière de voiture claquer quelque part à l'extérieur. Agrippant les barreaux, elle lutta contre une nouvelle vague de nausée. Elle prit de grandes inspirations frissonnantes qui lui donnèrent l'impression que ses poumons étaient troués, les muscles douloureux de sa poitrine se contractant pour ne pas perdre le contrôle. Aucun bruit de pas. S'agissait-il vraiment d'une portière de voiture ? Martina s'enveloppa de ses bras quelques instants, empoigna ses cheveux et remonta ses genoux contre sa poitrine. Pas un bruit. Son visage était mouillé de larmes, de sueur et de morve, brûlant comme un masque. Elle repoussa ses cheveux en arrière et, tordant le manche du balai, réussit à l'introduire dans la cage.

Oui, oui, oui.

Exactement ce qu'elle espérait. Le plus petit des deux morceaux, celui du haut, s'était brisé en formant une saillie joliment pointue. Martina se retourna, passa ses bras entre les barreaux de l'autre côté de la cage et introduisit prudemment cette pointe dans l'interstice minuscule entre le chambranle et le mur. Des éclats de peinture se détachèrent et tombèrent sur le sol. Martina fit levier. L'encadrement se souleva. Elle poussa l'extrémité brisée du manche plus loin, tapant dessus avec sa paume jusqu'à ce que les os de sa main lui fassent mal, poussant et faisant levier jusqu'à ce que le chambranle se détache légèrement. Alors, elle ressortit le manche et le logea un peu plus haut dans l'interstice.

– Pitié, chuchota-t-elle. Pitié, mon Dieu, pitié.

L'encadrement craqua, vacillant au bout des longs clous fins qui le maintenaient en place comme Martina remuait le manche du balai. Finalement, elle lâcha son instrument et, de ses doigts recourbés comme des griffes, arracha le chambranle qui ne tenait plus que par la pointe des clous. Quand il s'abattit sur le sol, elle poussa un hurlement de triomphe et finit de traîner sa cage dans le couloir avec un gloussement hystérique.

Plus qu'un encadrement de porte, et elle pénétrerait dans la pièce aux tables d'opération. La clé de sa cage devait se trouver quelque part là-dedans. Sinon, il ne lui restait aucun espoir.

1. Groupe australien de musique pour enfants (N.d.T.).

J'étais d'une humeur de dogue le lendemain de notre entrevue avec Cameron Miller. Le genre d'humeur où le simple fait de devoir remuer les lèvres pour marmonner un bonjour à quelqu'un suffit à vous mettre en rogne. Complètement blasé, je me tenais devant la machine à café, essayant de comprendre comment elle fonctionnait. Le mug que j'avais pris sur l'étagère était taché dans le fond et portait la mention : « Le seul homo du bureau ! » J'avais quitté le quartier général à une heure du matin, et n'étais rentré chez moi que parce que je n'en pouvais plus de cet endroit. Je m'étais douché, j'avais regardé des émissions religieuses matinales qui m'avaient expliqué comment mon âme allait brûler en enfer, et j'étais revenu dans un état encore pire après avoir vaguement somnolé à la table de la cuisine.

Eric, vêtu d'un costard Armani et empestant le parfum Boss, me tapa sur l'épaule si fort et si brusquement que le sucre décolla de ma cuillère et se répandit sur le comptoir telle une traînée de verre.

– *Good morning Fran-kie*, chantonna-t-il. *The world says hell-o !*

– Tu te rends compte qu'il y a des flingues partout ici ? répliquai-je hargneusement.

– Si tu comptes virer meurtrier de masse, préviens-moi, mon pote. J'adorerais récolter la gloire de t'avoir abattu.

Il me donna une nouvelle tape brutale et s'éloigna en sifflotant. J'étais sur le point de l'insulter par-dessus mon épaule quand je remarquai le capitaine James debout près de la porte-fenêtre du balcon fumeurs, admirant notre camaraderie apparente avec un sourire moustachu. Pour arranger encore les choses, en m'asseyant au bureau de Doyle, je découvris que quelqu'un y avait déposé un livret funéraire sur papier brillant. Apparemment, Eden et moi avions été invités à célébrer l'existence de Courtney Turner.

En réalité, ce livret me rasséréna légèrement. Il me rappela combien

mon manque de sommeil était un problème trivial dans l'absolu. J'étais en train de le feuilleter quand Eden arriva, vêtue d'un jean noir, d'un sweat-shirt à capuche gris aux manches relevées et de bottes dont les talons auraient pu rendre quelqu'un infirme. Elle aussi semblait crevée. La tresse qui pendait dans son dos était de travers.

– Encore une belle journée au paradis.

Elle bâilla en passant près de moi. Je poussai un grognement et me brûlai la langue avec mon café.

Le livret était présenté artistiquement. Il contenait des photos de Courtney en train d'ouvrir ses cadeaux de Noël, toute fière le premier jour de classe, bombant son torse frêle les bras derrière le dos. La dernière page était consacrée à une photo de classe entourée de messages de ses camarades.

On t'aime, Court. Tu nous manqueras. On sait que tu nous regardes de là-haut.

Je soupirai. Il y avait également une photo de Courtney et Monica assises ensemble sur un lit, chacune entourant l'autre de ses bras. Monica était légèrement plus brune et plus âgée ; ceci mis à part, elles semblaient presque identiques. Un sourire en coin, de grands yeux brillants et excités. Monica tenait un ours en peluche couleur caramel sous son bras. L'ours portait un uniforme d'hôpital vert avec une charlotte bouffante et un stéthoscope. Docteur Nounours.

J'inclinai la tête et rapprochai la photo de mes yeux.

Monica avait les pieds nus et son lit était défait, les draps blancs froissés derrière les deux filles.

– Eden, appelai-je.

Elle s'approcha, son propre livret à la main et une chope marquée : « Meilleur papa du monde » dans l'autre.

– Mmmh ?

– À ton avis, cette photo a été prise où ?

Sirotant son café, elle prit la même page que moi dans son livret. Elle avait les yeux injectés de sang. Je gardai un doigt sur la photo.

Mon cœur se mit à battre très fort. Confortablement installé dans son fauteuil avec les mains croisées derrière la tête, Eric feignait de dormir. Le mug d'Eden s'était immobilisé en l'air à quelques centimètres de ses lèvres.

Une sensation étrange grandissait dans mon ventre comme quand vous avez oublié quelque chose d'important, quelque chose dont vous

deviez absolument vous souvenir sous peine que ça ne provoque une catastrophe. Ma mère appelait ce sentiment le *hoo-ha*, le pressentiment inexplicable que quelque chose cloche. J'avais le *hoo-ha*, et pas qu'un peu.

Je me levai et m'approchai du bureau d'Eric. Il entrouvrit un œil et me regarda passer tel un serpent guettant une souris.

– Quelqu'un a vu Monica depuis la disparition de Courtney ? demandai-je.

Eric fronça les sourcils. Je me mis à faire les cent pas devant lui en attendant sa réponse. Il laissa retomber ses mains et croisa ses jambes sur le bureau.

– Ce n'est quand même pas à moi que tu parles, si ?

– Oublie tes conneries une minute, dis-je alors que les pièces du puzzle s'assemblaient dans ma tête. Est-ce que quelqu'un du service l'a vue ?

Il parut réfléchir un instant, les sourcils froncés.

– On n'en a pas eu besoin, à vrai dire. Elle est chez sa grand-mère, là-bas à Richmond. Je crois que quelqu'un lui a parlé au téléphone, mais c'est une gosse. Elle ne sait rien.

– Mais personne ne l'a vue, insistai-je.

– Non.

– Cette photo n'est pas si vieille. Elle ne peut pas avoir plus de un an, dis-je en tapotant le livret. Regarde-la et dis-moi que les filles ne sont pas assises sur un lit d'hôpital.

– Ça ne veut pas forcément dire quoi que ce soit, rétorqua Eden. Elle aurait pu subir n'importe quelle opération bénigne.

Elle s'assit sur le bord de mon bureau pendant que je saisisais la liste des patients en attente d'un organe. Mes mains tremblaient. Il n'y avait qu'une Monica, et son nom de famille était Russell, pas Turner. Je poussai un gros soupir de soulagement. Eden eut un rictus.

– Des têtes seraient tombées si on avait loupé un truc pareil.

– Ouais. C'était idiot.

Je me grattai la poitrine. Soudain, ma chemise m'irritait. Eric se remit à roupiller et Eden s'éloigna. Je repris mon travail sur les autres pistes, passai mes mails en revue et poursuivis la rédaction de mon rapport. Mais je ne tenais pas en place. Discrètement, j'attrapai le téléphone et demandai au secrétariat d'appeler pour moi le Dr Claude Rassi.

– Oh, super, vous êtes rentré, dis-je.

– Ce matin. Comment puis-je vous aider ?

– Vous allez sans doute trouver ça stupide, mais je ne connaissais aucun autre spécialiste à qui poser la question. Je suis curieux. J'ai... un drôle de pressentiment. Je voudrais consulter le dossier médical d'une fille nommée Monica Turner. Vous avez accès à cette fameuse base de données nationale ?

J'entendis son fauteuil de bureau en cuir grogner comme il changeait de position. Son souffle résonna dans le combiné.

– Vous avez sa date de naissance et ses coordonnées ? demanda-t-il.

– Quelque part.

Je fouillai dans mes papiers et les lui donnai. Il garda le silence un long moment.

– La « fameuse base de données nationale » ne contient pas de Monica Turner née à cette date-là. Ce qui signifie soit qu'elle n'a jamais été malade, soit qu'elle a changé de nom et qu'elle ne figure pas dans nos fichiers sous celui de Turner.

– Chagné de nom, murmurai-je en me levant lentement. Vous voulez dire qu'il est possible d'être inscrit à Medicare sous un autre nom que celui qui figure sur votre certificat de naissance ?

– Non. Les deux doivent correspondre. C'est la loi. Mais vous pouvez prendre un nom différent, commencer à l'utiliser, à signer des documents avec et à vous faire appeler ainsi, longtemps avant de le faire changer au registre – ça, ça n'a rien d'illégal. Elle pourrait se faire appeler Turner depuis un an sans que nous le sachions, alors que ce n'est pas son vrai nom.

– Aurait-elle pu en changer officieusement à l'école ?

– Du moment qu'elle avait la permission de ses parents.

– Elle venait juste de s'inscrire dans un nouvel établissement, bredouillai-je. Donc, tous ses nouveaux amis la connaîtraient sous le nom de Turner...

– Pardon ?

– Si sa mère n'avait pas changé son nom auprès de Medicare, si elle ne s'était jamais appelée Turner pour la Sécurité sociale, son dossier médical serait toujours à son nom d'origine.

– C'est exa...

Je lâchai mon téléphone et me précipitai dans la cuisine. Eric me suivit des yeux. Je stoppai net près d'Eden qui regardait dans le frigo.

Lorsque je lui saisis le bras, elle poussa un glapissement.

– C'est quoi, le nom de jeune fille d'Eliza Turner ? demandai-je. (Elle me regarda sans comprendre.) C'est quoi ?

Une tension froide et électrique régnait dans l'habitable tandis que nous roulions vers la maison des Turner. Même si nous avions pris une voiture banalisée, les passants semblaient percevoir notre noir dessein. J'avais l'impression qu'ils nous regardaient.

Nous avions quitté le bureau en trombe, chargeant Eric d'obtenir le mandat nécessaire pendant que nous nous rendrions chez les Turner. Eden était toute raide. Éclairées par les lampadaires encore allumés à cette heure matinale, ses mains paraissaient exsangues et dures comme de la pierre sur le volant. À peine avait-elle coupé le moteur que, déjà, elle fonçait dans l'allée bétonnée vers le porche. Je la dépassai en courant, laissant toute ma colère se répandre dans mes jambes et jaillir à travers mon pied que je balançai dans la porte.

Le battant céda au moment où nos renforts se garaient dans l'allée. Depuis le porche, je vis Derek Turner sursauter violemment dans sa chaise à la table de la cuisine, et Eliza se lever d'un bond en criant.

– Police ! aboya Eden en s'engouffrant à l'intérieur avec moi et en braquant son flingue sur Eliza. Couchez-vous par terre !

– Oh ! Seigneur ! geignit Derek en s'extirpant de sa chaise, hagard. Oh ! Seigneur !

Il y avait deux assiettes d'œufs brouillés et de toasts sur la table. Une odeur de café fraîchement moulu flottait dans l'air.

– Monsieur Turner. Je vais vous demander où se trouve Monica Russell. Si vous ne me répondez pas, je vais vous coller une balle à l'arrière du crâne.

J'avais déjà l'impression de brûler du dedans, mon corps palpitant d'excitation. Le dos de mes mains était en sueur. Eliza Turner hurlait. Elle cessa brusquement quand Eden lui posa sa botte dans la nuque.

– Pitié. Pitié. Je ne comprends pas de quoi vous parlez.

Eden lui jeta la sortie d'imprimante qu'elle avait roulée et fourrée dans sa poche arrière au moment de quitter le bureau. Une copie de la liste d'attente. Page quatre, le troisième nom en partant du bas était celui de Monica Russell.

Sexe féminin. Treize ans. Glomérulosclérose. Besoin de deux reins.

Monica était tombée très malade. Un homme grand et séduisant,

avec une grosse sacoche en cuir, avait rendu visite à ses parents un soir où les deux filles étaient censées dormir. Peu de temps après, la famille avait déménagé. L'état de Monica s'était détérioré au fil des mois, mais elle avait quand même intégré sa nouvelle école sous un nouveau nom. Comme prévu, la famille avait prétendu que tout allait bien. Une nuit, l'homme à la sacoche avait emmené Monica dans une maison quelque part et lui avait fait une piqûre pour l'endormir. Allongée près d'elle sur une table en acier, sa sœur Courtney lui avait fait un sourire las et tenu la main pendant que l'homme la piquait à son tour.

La rage en moi était si lourde et si brûlante que je me sentais incontrôlable, effrayé par ce que je pourrais faire. Je voyais Courtney sur la face intérieure de mes paupières. M'accroupissant près de Derek, je glissai une main dans ses cheveux et lui soulevai brutalement la tête en faisant peser mes genoux sur sa colonne vertébrale.

- Vous avez organisé le meurtre d'une gamine, putain.
- Derek, sanglota Eliza. Ne leur dis rien.
- Nous n'avons pas le choix. Monica aurait passé des années sur la liste d'attente. Le temps pressait.

- Vous avez fait tuer Courtney pour sauver Monica, aboya Eden en secouant la tête. Pourquoi ? Pourquoi ? C'étaient vos filles toutes les deux.

Derek se mit à pleurer. Je lui cognai la tête sur le sol.

- Pourquoi ?

- Derek, non.

- Parce qu'il n'était pas question que cette garce vive à la place de Monica, répondit-il, des larmes coulant le long de sa mâchoire. Courtney était une petite peste. Monica ne méritait pas ce qui lui arrivait. L'une d'elles allait mourir de toute façon. L'une d'elles allait mourir. Nous n'avons rien fait de mal. Nous n'avons pas tué l'enfant de quelqu'un d'autre. Nous les avons juste échangées, c'est tout. Nous les avons juste échangées. Elles étaient à nous, et on pouvait bien faire ce qu'on voulait, bordel.

Les renforts envahirent la pièce. Un des gars prit Derek en charge. Eliza se débattit dans les bras d'Eden pendant qu'on la menottait. Eden se redressa et se plaqua une main sur la bouche pendant que l'agent emmenait la femme, détaillant celle-ci comme si elle ne comprenait pas ce qu'elle regardait.

- Inspecteur Bennett, appela un des agents en posant une main sur

mon épaule. Nous avons trouvé la fille.

Je sortis avec Eden et m'arrêtai près de la porte de derrière. Devant la clôture du jardin, il y avait un vieux portique à balançoires jaune et vert, ses montants dissimulés par l'herbe trop haute. Nous haletions tous les deux, faisons les cent pas nerveusement et essuyions notre visage en sueur malgré la fraîcheur de la matinée. Mon cœur n'arrivait pas à se calmer.

Dans la voiture, pendant le trajet, j'avais espéré que je me trompais, que d'une façon ou d'une autre c'était une autre Monica Russell qui souffrait et mourait quelque part tandis que la fille des Turner séjournait réellement chez sa grand-mère. Mais quand Derek avait levé la tête vers moi à l'instant où la porte s'était ouverte à la volée, ses yeux m'avaient confirmé que j'avais raison. Je suivis Eden jusqu'à l'abri de jardin en aluminium et fis coulisser la porte vitrée.

Un faible soleil caressait les lourds rideaux. Une femme agent était assise au chevet de Monica, lui tenant les mains. Je balayai du regard les machines qui l'entouraient : le moniteur cardiaque, le respirateur, le pied à perfusion. Monica semblait petite et frêle. Ses cheveux châtain clairsemés pendaient mollement sur ses épaules maigres. Un tube à oxygène était scotché sous son nez.

– Qu'est-ce qui se passe ? me demanda-t-elle, les yeux écarquillés et assombris par la panique. Qu'est-ce qui se passe ?

– Tout va bien, petite, lui dis-je avec un goût amer sur la langue. Tu, euh, tu vas sortir d'ici dans une minute.

– Où est Courtney ? (D'un regard implorant, elle dévisagea Eden et l'agent assise près d'elle.) Vous allez m'emmener la voir ?

Je fis une sieste éclair à mon bureau pendant qu'on ouvrait des dossiers au nom de Derek et Eliza Turner. À leur domicile, ça avait été la grande bousculade pour les faire monter dans le panier à salade, protéger les preuves physiques qui demeuraient encore sur les lieux et organiser le départ de Monica. Le pire qui aurait pu arriver, c'eût été que la presse se pointe pendant qu'on était encore là, qu'elle découvre ce qu'avaient fait Derek et Eliza et qu'elle le raconte au monde entier avant qu'on puisse l'utiliser à notre avantage.

Dans l'heure, la maison avait été bouclée, le téléphone débranché, les rideaux tirés. Les voisins, qui mataient depuis leurs fenêtres, s'étaient vite désintéressés de l'affaire. Quand je me réveillai vers midi, aucun journaliste ne campait sur les marches du quartier général. Avec un peu de chance, nous avons peut-être réussi à intervenir sans que tout le pays ne soit mis au courant de ce qui s'était passé.

Pendant que je dormais, Eden avait passé sa colère sur le tapis de course dans la salle de gym du bureau. Je la trouvai dans le couloir devant les portes vitrées de la salle de cardio, en train de se tamponner le cou avec une serviette et de respirer par la bouche.

– Tu te sens mieux ? demandai-je.

– Non, répondit-elle.

Moi non plus. Nous étions tous les deux furieux. J'avais passé de nombreuses heures agitées à penser à Courtney et à ses parents, à imaginer ce que ça devait faire qu'on vous arrache votre enfant. Maintenant, j'avais la nausée. Comment les Turner avaient-ils pu organiser le meurtre de Courtney pour sauver Monica ? Avaient-ils autorisé le tueur à l'enlever dans la rue, comme il semblait si doué pour le faire, ou avaient-ils eux-mêmes conduit Courtney et Monica à son abattoir ? *Venez, les filles, on part faire une petite promenade.* Le tueur les avait-il emmenées quelque part, ou avait-il opéré directement dans

l'abri de jardin ? Je voulais faire du mal à Derek Turner. Je voulais lui rompre les os. Toutes ces larmes, tout ce chagrin simulé m'apparaissaient désormais comme une insulte faite à Eden et à moi. Mais peut-être qu'ils avaient réellement de la peine. Peut-être que la situation ne les laissait pas si indifférents. Je pouvais comprendre le favoritisme familial, surtout dans le cas d'un beau-parent. Je n'étais pas naïf à ce point. Mais tuer un enfant à la place d'un autre ? Comment Courtney pouvait-elle avoir été assez pénible pour mériter un sort pareil ?

Je suivis Eden jusqu'aux vestiaires des femmes et restai dehors pendant qu'elle se douchait et se rhabillait. Lorsqu'elle sortit, elle passa devant moi en attachant ses longs cheveux couleur d'encre en queue-de-cheval. Nous pénétrâmes dans la salle d'observation en silence. Derek Turner était assis à la table de la salle d'interrogatoire, les poignets menottés, ses grandes mains serrant un gobelet en carton à moitié vide.

– Quelqu'un lui a donné du café ? lança Eden.

Silence de la part des agents qui se tenaient dans la pièce, observant le prévenu à travers le miroir sans tain. Aucun d'eux ne voulait admettre avoir donné un café à Derek Turner. Ils pouvaient considérer ça comme une chose inconséquente, mais il me semblait que ce gobelet de café aurait plutôt dû lui être enfoncé de force dans la gorge. Et j'étais certain qu'Eden partageait mon avis.

Je la suivis alors qu'elle entra dans la salle d'interrogatoire par la porte latérale. Nous nous assîmes. Derek nous regardait, l'air d'attendre quelque chose, mais je gardai le silence et Eden aussi. C'était difficile de savoir quoi dire. Eden fixait ses mains, allongeant ses doigts pour examiner ses ongles.

– Je n'ai pas réclamé d'avocat, fit valoir Derek.

– Vous étiez là ? lança Eden sans lever les yeux vers lui.

Derek parut trembler. Il vida son gobelet de café et poussa un grand soupir.

– Vous étiez là quand il l'a endormie ? insista Eden.

– Non, répondit-il d'une voix déjà tendue. Non, je n'étais pas là.

– Pas les couilles ?

Il frissonna et se frotta le nez. Son souffle accéléra, semblant s'étrangler dans sa gorge avec ses mots.

– Une de nos filles allait mourir, d'accord ? Vous comprenez ça ?

Nous avions déjà accepté le fait que nous allions la perdre. Elle avait un groupe sanguin rare et, ceci mis à part, elle était très loin dans la liste d'attente. Puis cet homme est venu et nous a dit qu'il pouvait la sauver. Qu'il lui faudrait du temps, mais qu'il pourrait trouver un autre gamin pour prendre sa place. Et l'idée de tuer l'enfant de quelqu'un d'autre... On ne voulait pas faire ça. À l'époque, Courtney nous pourrissait la vie. C'était une vraie peste. Juste... insupportable.

Silence de notre côté de la table. Derek essuya une larme et soupira de nouveau.

– Depuis qu'elle était toute petite, Courtney ne m'avait jamais aimé. Elle ressemblait à son crétin de père. Complètement incontrôlable. Quand Monica est tombée malade, elle s'est mise à insulter ses profs, à sécher les cours et à piquer des crises à l'école. Son prof principal nous a demandé de la faire évaluer psychologiquement pour s'assurer qu'elle n'était pas malade mentale ou un truc du genre. Je savais qu'elle n'était pas malade, c'était juste une sale petite garce. Elle... Vous ne pouvez pas comprendre.

– Non, en effet.

Il y eut un long silence. Derek semblait parti dans son propre monde, le regard fixé sur les résidus de café au fond de son gobelet.

– Tout ça, c'était son idée, poursuivit-il en tremblant. Il nous a dit de retirer les filles de leur école, de déménager, de changer leur nom sauf sur le registre pour qu'on ne trouve pas Monica sur la liste. D'attendre pour que les gens nous oublient. Nous n'étions pas une famille très sociable de toute façon. Nous avons tenu le plus longtemps possible, mais Monica était vraiment très malade. Il nous a appelés, et je lui ai dit qu'on ne pouvait plus attendre.

– Donc, vous avez mis des mois à planifier tout ça, résuma Eden.

– Ouais.

– Des *mois*, insistai-je.

– Ouais, murmura Derek en se grattant la nuque. Écoutez, on n'a pas tué la gosse de quelqu'un d'autre. Je ne comprends pas pourquoi vous refusez de le prendre en compte. Il nous a dit qu'il pourrait trouver un donneur et qu'on n'aurait pas besoin de savoir qui c'était. Mais on ne voulait pas. On ne voulait pas faire de mal à qui que ce soit.

– Seigneur.

Je partis d'un rire hystérique et me couvris le visage de mes mains. J'avais l'impression d'assister à une blague horrible, une tentative

d'humour qui échouait spectaculairement sous mes yeux. Peut-être étais-je fatigué. Un rire saccadé s'échappait de ma bouche. Je passai les doigts dans mes cheveux et me grattai le crâne.

J'imagine que Derek était un peu paumé. Il avait sans doute vu des interrogatoires à la télé où les flics parlent beaucoup, insinuent des trucs, profèrent des menaces, se penchent vers l'accusé en pointant un doigt vers son visage. Eden et moi étions assis immobiles sur nos chaises et regardions par terre. J'ignore ce qu'il en était pour elle, mais je souhaitais presque que Derek n'avoue pas. Je ne voulais pas entendre ce qu'il avait fait ou ce qu'il ressentait. Je voulais juste me jeter sur lui et lui péter les dents.

– Alors, euh, commença-t-il, essayant de nous soutirer une réaction. C'est là qu'on passe un accord, non ?

Eden leva brusquement la tête.

– Un accord ?

– Ouais, vous savez, qu'on négocie ma, euh, mes aveux et tout ça ?

– Oh, non, non, non. Non, trésor, dit Eden en riant. Non, monsieur Turner, vous allez croupir en prison très longtemps, ça ne fait aucun doute. Très longtemps. Et peu importe la peine exacte qu'on vous attribuera. Dans un an, peut-être deux, quelqu'un se pointera dans votre cellule au milieu de la nuit et vous plantera un manche de brosse à dents aiguisé dans le cou. C'est ce qui arrive aux tueurs d'enfants, monsieur Turner. Ils ne négocient pas de remise de peine.

– Mais je peux vous aider. Je peux vous aider à le trouver. Je sais à quoi il ressemble.

Derek frissonna, des larmes coulant sans retenue sur ses larges joues.

– Ah ouais ? Nous aussi. C'est un connard séduisant.

– Il va m'appeler. Il a dit qu'il appellerait le premier de chaque mois après l'opération pendant six mois, pour voir comment allait Monica. Je peux le faire venir. Je peux vous aider à le capturer. Vous devez passer un marché avec moi. Vous devez.

Eden se leva si vite que sa chaise glissa derrière elle et alla percuter le mur. Je restai assis pendant qu'elle attrapait Derek Turner par le col de sa chemise tachée de sueur et l'approchait d'elle jusqu'à ce que quelques centimètres seulement séparent leurs nez.

– Ce que *vous* devez faire, monsieur Turner, c'est prier. Prier Dieu qu'il vous laisse une chance de nous aider et que je vous donne quelque

chose en échange, n'importe quoi, parce qu'à partir de maintenant vous allez devoir supplier pour tout ce que vous obtiendrez. Vous allez devoir supplier pour chacune. De. Vos. Inspirations.

C'était le troisième café de Santi ce soir-là, et ce serait le dernier de sa vie. Planté devant la machine à espresso Bean-Man au milieu du 7-Eleven, il regardait la mousse brune monter dans son gobelet en carton, rêvant d'être chez lui dans son lit. C'était toujours à ce moment, celui du troisième café dans la huitième heure d'obscurité, qu'il commençait à penser à la maison. Ses jambes nues se glissant sous les draps froids. Le tic-tac de son horloge murale. Encore trois heures à tirer. Le service de nuit était long mais il y avait moins de gens à surveiller, à servir, à craindre. Depuis une heure, il n'était entré personne d'autre que l'homme debout près du présentoir des magazines, qui s'était contenté d'un salut du menton sous sa casquette de base-ball. Santi reprit sa place derrière le comptoir, passa une main dans ses cheveux noirs pour frotter son cuir chevelu engourdi et se prépara à passer l'heure suivante le nez dans *Tout ce qui meurt*, de John Connolly.

Une femme entra, fit quelques pas dans la supérette et s'immobilisa entre le rayon des conserves et le comptoir. Santi était si absorbé par son livre qu'il ne leva pas tout de suite les yeux vers elle. Quand il le fit, le roman échappa à ses doigts inertes et se referma tout seul. Santi détailla la pellicule de sueur sur la peau bronzée, les traces noires qu'une corde avait laissées sur ses poignets. Elle portait une robe noire qui lui couvrait à peine les fesses et des talons aiguilles avec lesquels Naomi Campbell aurait eu du mal à marcher. Ils étaient couverts de boue. Scrutant ses yeux, Santi y reconnut une terreur animale, la même qu'il avait vue dans le regard de ses collègues pendant des braquages.

– Aidez-moi, réclama doucement la femme.

Santi en resta bouche bée.

– Que... ?

Le dernier son qui sortit de ses lèvres fut un grognement étouffé comme la balle se fichait dans son cerveau. Martina sursauta, se

retourna et découvrit l'homme qui l'avait enfermée dans la cage. Il se tenait devant un présentoir, une main tenant un magazine roulé, l'autre laissant retomber le flingue avec lequel il venait d'abattre l'employé. Les mâchoires serrées par la rage, il secoua la tête.

– Putain, mais comment tu as réussi à sortir ?

En deux grandes enjambées furieuses, il parut traverser la moitié du magasin. Sa main encercla le biceps de Martina – et encore, il avait de la marge. Martina se souvint de la fois précédente où il l'avait touchée. Elle sentit sa lèvre se retrousser en un rictus tandis que sa main se tendait vers l'objet le plus proche et l'agrippait de toutes ses forces.

Plus tard, quand on analyserait les vidéos de surveillance, douze agents verraient l'image grainée de Martina Ducote empoigner un bocal de cornichons dans le rayon des conserves, le brandir et l'abattre tel un marteau sur la tête du tueur. L'impact s'entendit jusque sur le parking, où une femme remplissait le réservoir de sa Mitsubishi. Plus tard, elle dirait qu'elle avait cru à une seconde détonation.

– Ne me touchez pas !

Sur l'enregistrement, la voix de Martina sonnerait ainsi que le miaulement éraillé d'un chat. L'assassin encaissa toute la force du coup ; sa tête partit en arrière, et son corps s'affaissa comme l'obscurité lui fermait brièvement les yeux. Martina demeura paralysée à l'entrée du magasin tandis que son ravisseur se ressaisissait, se relevait et franchissait les portes automatiques en titubant. Perplexe, la femme à la Mitsubishi le regarda s'éloigner dans une Ford bleue sans plaque d'immatriculation. Dans la lumière artificielle de la supérette, Martina Ducote se laissa tomber à genoux sur le linoléum vérolé et se mit à pleurer.

Alors que je me garais devant l'hôpital, je m'aperçus dans le rétroviseur central, mon visage à peine éclairé par la lumière bleu pâle qui précède l'aube. Je ne reconnus pas l'homme hagard et ébouriffé qui me rendit mon regard. Aussi fus-je surpris de découvrir Eden dans le hall, tirée à quatre épingles, ses cheveux relevés dégageant son cou et une tasse de café à la main. Je me demandai si elle était déjà debout quand on nous avait appelés au sujet de la dénommée Martina Ducote. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Quatre heures du matin.

– C'est la bonne, lança-t-elle avec un sourire inhabituel chez elle. La Faute.

Dans presque toutes les affaires, et notamment les homicides, le coupable commet une Faute avec un F majuscule, une négligence ou une erreur d'estimation si colossale que ça nous permet de le coincer. Ted Bundy a été arrêté lors d'un contrôle routier de routine pour avoir brûlé un stop ; en fouillant sa voiture, les gendarmes ont découvert un masque de ski, une barre à mine, des menottes, des sacs-poubelle, un rouleau de corde et un pic à glace. Oubli désastreux. La dernière victime de Jeffrey Dahmer lui a lancé son poing dans la figure, s'est enfuie et a conduit les flics à son appartement, où ils ont trouvé une tête humaine dans le congélateur et des photos de ses victimes mutilées sur les murs. Arrogance fatale. D'après ce qu'on m'avait raconté au téléphone, Martina Ducote avait réussi à s'évader d'une cage à chien, parcouru six kilomètres à travers le bush et échoué dans un 7-Eleven sur le bord de l'autoroute Pacific. Mieux encore, elle y était tombée sur l'assassin et elle l'avait frappé à la tête avec un bocal de cornichons. Une erreur colossale, comme je le disais. En roulant vers l'hôpital, j'avais des fées Dragée qui dansaient dans ma tête. Il devait y avoir du sang de l'assassin sur le bocal, son visage sur les vidéos de surveillance du 7-Eleven, une description de son véhicule. Et s'il avait touché quelque chose dans le magasin, nous récupérerions aussi ses empreintes. L'employé, Santi Verma, un pauvre étudiant indien qui avait accepté de prendre le service de quelqu'un d'autre alors que c'était son jour de congé, avait reçu une balle dans le crâne. À moins qu'il ne s'agisse d'une tête creuse, elle nous mènerait à un flingue. J'avais hâte de voir Martina Ducote pour la serrer dans mes bras et l'embrasser : elle allait nous épargner tant de travail !

Pourtant, je ne m'attendais pas à la trouver en si mauvais état. Dans ma tête, une personne capable de s'évader d'une cage, de se traîner à travers le bush et de repousser son ravisseur sans autre arme qu'un bocal de cornichons devait être invulnérable. Alors que Martina était couverte de plaies et de bosses. Assise sur le bord d'un lit, elle laissait un docteur soigner ses ampoules aux pieds, des ampoules si grosses et si affreuses qu'elles ressemblaient à des brûlures d'acide. Ses bras, son visage et son cou présentaient les égratignures caractéristiques du bush. Ses courts cheveux noirs pointaient dans tous les sens derrière ses oreilles, et sa petite robe noire avait cédé du côté gauche, révélant le bord de son sein rond. Elle était profondément immergée dans une des deux émotions basiques qu'éprouvent toutes les victimes de crime : la

colère.

Quand j'entrai avec Eden, elle leva les yeux et nous dévisagea avec une fureur silencieuse et glaçante qui aurait pu briser des vitres. Mais je vis que ça n'avait rien de personnel. Le docteur aussi encaissait sans rien dire.

– Mademoiselle Ducote, je suis Eden Archer, et voici mon partenaire Frank Bennett.

Martina me serra la main. Je remarquai les traces de corde sur son poignet. Elle me vit grimacer et dit :

– Ce n'est pas aussi terrible que ça en a l'air.

Je souris.

– Je crois qu'il est inutile de vous dire que vous avez fait un boulot incroyable. D'après ce qu'on nous a raconté, vous avez assuré grave.

Elle soupira.

– Ouais, mais à moins qu'une hémorragie à effet retard ne l'ait arrêté, ce salopard doit déjà être à mi-chemin de Perth.

– Peu importe. Vous nous avez fourni des preuves cruciales. Une fois que nous l'aurons identifié, il n'aura plus nulle part où se cacher.

Martina acquiesça et lécha sa lèvre inférieure fendue. Les restes de maquillage sous ses yeux la faisaient paraître encore plus épuisée qu'elle ne devait l'être. Je remarquai ses escarpins sur la table de chevet, déjà fourrés dans un sac en plastique transparent. Les brides avaient creusé des sillons rouges de chair à vif dans ses chevilles.

– Il m'a parlé de mon groupe sanguin et dit que j'avais un cœur en bon état, reprit Martina en regardant le docteur lui panser les pieds. La veille de mon enlèvement, j'avais vu un reportage sur un... un type qui volait les organes des gens. Dans la salle où j'ai trouvé les clés de ma cage, il y avait deux tables d'opération.

Personne ne dit rien. Le docteur s'était interrompu et, accroupi, dévisageait la femme assise au-dessus de lui. Martina me regarda et, l'espace d'un instant, il me sembla que nous étions seuls dans la pièce.

– Il voulait me prendre mon cœur, pas vrai ?

J'acquiesçai. Martina ouvrit les mains et fixa ses paumes dont elle avait déchiré la peau en tentant d'amortir sa chute sur une surface accidentée. Trois de ses ongles manucurés avaient survécu à toutes ses épreuves.

– Je crois que je peux vous conduire là-bas, annonça-t-elle.

Eden remua près de moi, et je sentis mon cœur faire un bond dans

ma poitrine.

– Où ça ?

– Là-bas, répondit Martina en coinçant ses cheveux derrière ses oreilles. À l'endroit où il me retenait prisonnière.

Ils étudiaient très différemment, tous les deux. Eric aimait s'enfermer dans la maison au cœur de la forêt ; le dos courbé et la tête penchée, les sourcils froncés dans la lumière de la lampe, il passait des heures et des heures sur sa chaise à dossier rigide. Il avait besoin de mémoriser, de résumer, de dresser des listes, d'utiliser des codes couleur et d'organiser son travail sur un calendrier. La cabane était toujours sombre, silencieuse et d'une propreté immaculée, les fenêtres fermées pour arrêter le vent qui se faufilait entre les arbres.

Eden était tout le contraire. Pendant les mois d'hiver, elle aimait s'asseoir dans la lumière du soleil qui filtrait à travers un callistemon au pied de la colline ; les cheveux attachés en chignon à l'aide d'un ruban, la bouche et le nez enfouis dans une écharpe en laine grise, elle feuilletait les pages de l'énorme bouquin posé sur ses genoux. Hadès l'observait à travers la moustiquaire, la voyait lever la tête et regarder vers l'horizon tandis qu'elle reliait des concepts et atteignait des conclusions en murmurant pour elle-même.

Ils n'avaient pas eu besoin d'encouragements. Très vite, ils avaient pris l'habitude d'étudier, d'écrire, de planifier, de lire du matin jusqu'au crépuscule. Quand Hadès leur posait des colles, Eric s'asseyait sur une chaise de cuisine, le dos bien droit et le regard fixe, tel un chien attendant sa pâtée. Eden aimait s'occuper les mains tout en répondant aux questions du vieil homme : touiller le contenu d'une marmite sur le feu, remplir une grille de mots croisés, tresser ses longs cheveux. De temps en temps, lorsqu'il s'était trompé, Eric piquait une crise violente. Eden, elle, ne se trompait jamais. Quand Hadès lui donnait ses résultats parfaits, elle haussait les épaules et se remettait au travail.

Durant la deuxième année, Eden vint voir Hadès et lui présenta un devoir que ce dernier n'avait pas réclamé, en le posant sur le roman qu'il était en train de lire. Puis elle se dirigea vers le frigo pendant qu'il ajustait ses lunettes sur son nez bosselé et commençait à lire.

– C'est quoi ?

– Un rectificatif, expliqua Eden en s'asseyant face à lui avec un verre de lait. Pour le manuel. Ils ont fait une faute. Il m'a semblé qu'on devait les prévenir.

Hadès tourna la première page et fronça les sourcils.

– Protection des cellules épithéliales intestinales contre les dommages induits par la bactérie *Clostridium difficile*, par signalisation des récepteurs ecto-5'-nucléotidase et adénosine ? demanda-t-il en levant les yeux.

– C'est ça.

– Que veux-tu que j'en fasse ? Impossible de le publier sous ton nom. Tu es censée avoir dix-sept ans.

– Je pensais qu'on pourrait peut-être l'envoyer anonymement, dit Eden en léchant le lait sur ses lèvres. Tu sais, sous forme de courrier à l'éditeur ?

Le vieil homme acquiesça pensivement et la regarda passer dans le salon, où elle s'affala sur le canapé avec son verre à moitié vide. Il posa le texte sur le côté et n'y pensa plus pendant des jours. Quand il finit par l'expédier au contact qui lui avait permis d'inscrire les enfants à l'université par correspondance – un joueur compulsif qu'il avait réduit en esclavage au fil des ans –, l'homme lui offrit vingt mille dollars pour le laisser le publier sous son nom.

Après avoir bien réfléchi, Hadès décida d'en parler à Eden : il savait que, contrairement à Eric, elle accueillerait la nouvelle avec humilité. Elle était toujours gênée quand il la complimentait, et cela lui plaisait. Il se dirigea vers la porte d'entrée, l'ouvrit et s'arrêta sur la première marche en voyant Eden assise au pied de la colline sur sa souche préférée, dos à lui.

Un garçon partageait avec elle ce siège à peine assez grand pour deux postérieurs et la distance prudente qu'une fille de quinze ans avait besoin de mettre entre elle et un membre du sexe opposé. Hadès sentit sa mâchoire se contracter. En descendant la colline, il reconnut les cheveux bouclés qui caressaient la nuque bronzée et les larges épaules du jeune Savage. Elijah Savage bossait pour Hadès depuis treize ans en tant que conducteur de camion à benne. Son fils avait les mêmes grandes mains calleuses et semblait apprécier les mêmes cigarettes bon marché. Hadès éprouva un mélange de rage aveuglante et de fierté paternelle. Le jeune Savage était un brave garçon, sain et indulgent comme son père, avec la bonne humeur pleine de gentillesse qui caractérise les hommes bien élevés. Immobile derrière les deux jeunes gens, Hadès écouta leur conversation. La clope du garçon fumait par-dessus son épaule.

– Un catalyseur biochimique ? demanda-t-il. C'est quoi, un genre d'explosion ?

Hadès fut surpris d'entendre Eden rire.

– C'est toi qui ne vas pas tarder à devenir le catalyseur d'une enquête pour meurtre si tu continues à glander, Savage, menaçait-il.

Le gamin se leva d'un bond et recula d'un pas ou deux devant Hadès, son casque sale roulant sur une pierre au bord du chemin.

– Oups, oui. Pigé, monsieur Archer.

Il salua.

– Hum hum.

Hadès le regarda s'éloigner et prit sa place sur la souche. Le jeune Savage laissa son regard dériver vers Eden une demi-seconde avant de se détourner et de rejoindre à petites foulées les hommes regroupés près du centre de tri. Eden referma le livre sur ses genoux et croisa ses jambes en position du lotus, l'une d'elles touchant la cuisse de Hadès. Ils se dévisagèrent mutuellement, et Eden se fendit d'un de ses rares sourires qui emplit le cœur de Hadès de lumière avant qu'elle détourne les yeux.

– Tu n'as même pas besoin de me le dire, soupira le vieil homme. Je suis trop nul, c'est ça ?

Déviaton. Errance. Il semblait à Jason que le monde avait basculé sur son axe et ne s'était pas redressé correctement, de sorte qu'il marchait sur du carrelage penché, essayant de garder l'équilibre entre des murs inclinés. Ce n'était pas juste le coup qu'il avait reçu à la tête. Il ne pouvait pas retourner à son appartement. L'envisager était devenu trop risqué tandis que les reportages se multipliaient et que son image floue ne cessait d'apparaître sur les écrans autour de lui. Quant à la maison au pied des montagnes, elle était perdue pour lui désormais. Son monde n'avait plus de centre, plus d'axe sur lequel pivoter. Où étaient les souris ? Qu'allaient-elles devenir ? Il les imagina griffant le verre de leur aquarium, piétinant des surfaces invisibles pour elles.

La lumière des toilettes publiques clignotait au-dessus de lui, crachant une électricité violette qui faisait paraître ses yeux noirs dans le miroir. Dehors, un train entra en gare dans un grondement, ne s'arrêta pas et poursuivit sa route en hurlant tel un enfant capricieux. La main qui tenait la pince à épiler tremblait. Dans le lavabo devant lui, des éclats de verre tachés de sang. Jason tourna la tête et palpa la plaie, frémissant comme le métal touchait de l'os. Il avait toujours mal. C'était une bonne chose, une sensation naturelle qui réchauffait ses membres et semblait quelque peu redresser le monde violet de travers. Il se lava les mains et passa ses doigts sur la plaie pour voir s'il restait des débris à l'intérieur. Il n'avait pas encore pensé à la femme, celle qui lui avait échappé. Il avait peur de la colère dans laquelle ça le mettrait et de ce qu'elle le pousserait à faire.

Jason s'était déjà fait deux points de suture quand l'homme entra dans les toilettes. Une extrémité du fil entre ses dents, l'aiguille au-dessus de lui et sur sa gauche, Jason n'était pas en position de le regarder. Il entendit des pas traînants et sentit un courant d'air. Une grande silhouette efflanquée apparut dans le miroir près de la sienne –

cheveux longs, blouson de cuir, trous énormes entre des chicots grisâtres. Jason l'avait déjà vu dehors sur le banc, en train de mettre mal à l'aise une jeune femme assise près de lui en parlant beaucoup trop fort. Un SDF malade mental, un zéro qui pollue la terre en causant des problèmes à tous ceux qu'il croisait. Une ombre. Un homme de fumée.

– Qu'est-ce que vous faites ? lança le nouveau venu d'une voix haut perchée et nasillarde comme celle d'une vieille femme. Z'êtes blessé ?

Jason laissa l'air s'échapper de ses poumons lentement, doucement, entre ses dents. La plaie s'était remise à saigner, alors qu'il venait juste de réussir à stopper l'hémorragie avant l'arrivée du SDF. Une odeur d'urine, plus proche et plus âcre qu'avant, planait dans l'air. Jason retira l'aiguille de la plaie à demi recousue et agrippa le bord du lavabo pour s'empêcher de trembler.

Avant qu'il puisse ouvrir la bouche, l'homme reprit la parole en secouant la tête.

– Pas moyen de choper un bus. Non. Rien du tout. Des grèves de partout. Ça me rappelle l'époque de Whitlam. Le mauvais vieux temps. J'ai appelé ma mère. Elle pourrait vous déposer chez un docteur sur le chemin du retour, si vous voulez. Je pourrais lui demander. Elle est gentille. Elle dira probablement oui.

– Tu as appelé ta mère, hein ?

La voix de Jason frissonna entre ses lèvres. La rage comprimait l'arrière de ses yeux tels des doigts essayant de se faufiler hors de ses canaux lacrymaux. Il dévisagea le type. Il devait bien avoir quarante ans.

– Tu vis encore avec elle ?

– Parfois. Je supporte pas sa cuisine. Elle sait pas du tout faire à bouffer. Hé ! Hé ! On trouve mieux que ça dans la rue, oui chef. Et on n'a pas non plus à faire le ménage dans sa chambre, puisqu'on n'a pas de chambre, pas vrai ?

L'homme dodelinait vaguement de la tête, ses yeux brillants quêtant l'approbation de Jason. Son amitié. Jason agrippa la poignée de son sac très fort, entendit le cuir craquer et la boucle s'ouvrir brusquement.

– Je te connais, dit-il.

– Vraiment ? On s'est déjà rencontrés ?

– Oh oui. (Jason se lécha la lèvre inférieure et sentit les points de suture tirer sur la peau de son crâne.) Tu rôdes à la lisière de ma vie

depuis le jour de ma naissance. Toi le déviant, le marginal, l'exception. Le malade. Le déchet. L'avorton qu'on aurait dû jeter hors du nid pour qu'il meure de faim, sauf qu'on ne l'a pas fait à cause des règles stupides qu'on s'est fabriquées, à cause des lois qu'on a écrites, à cause de tous les non-sens débiles qu'on empile les uns sur les autres jusqu'à ce qu'on ne fasse plus qu'errer dans une immense hallucination répugnante. Toi, qu'on a trop câliné, trop chouchouté, trop soutenu. Tu es un problème ambulante. Tu es ceci dit-il en désignant la plaie dans sa tête. Une blessure que personne n'a le temps de refermer.

– Hé, protesta l'homme, indécis, en fronçant à demi les sourcils. C'est méchant, ce que vous dites.

– Un perroquet, voilà ce que tu es. (Jason s'avança vers lui dans le nuage de son odeur d'urine.) Tu répètes ce que tu as entendu. L'époque de Whitlam. Le mauvais vieux temps. As-tu la moindre idée de ce dont tu parles, putain ? Tu n'arrives même pas à aller d'un point A à un point B. Tu n'es même pas foutu de secouer ta propre bite.

Jason tremblait de la tête aux pieds. Ses lèvres cessèrent de remuer mais les mots remontèrent quand même à la surface. Parasite. Sangsue. Boulet. Suceur de mamelles. Sac de peau. Créature inutile. Encore une défaillance de l'instinct du monde, de la simple volonté de boucher le nez de ce type pour l'éliminer aussi méthodiquement et efficacement qu'on ampute un membre gangrené. Le monde regorgeait de ces êtres contre nature qui erraient, se cognant les uns aux autres, tâtonnant dans le noir. En eux, il y avait des organes, du sang, des os, du plasma capables d'alimenter les forts, des nutriments qui auraient dû être rendus à la terre afin de servir à faire pousser des arbres, de l'herbe, des plantes. C'était une interruption du cercle, une distorsion. Un gaspillage d'air pur.

À présent, l'homme suffoquait entre ses mains sur le sol des toilettes.

Il ouvrit la bouche et tenta de respirer par la grande plaie béante dans sa gorge.

Jason sentit du sang couler sur son visage, du sang qui ne lui appartenait pas entièrement.

– Toi, grogna-t-il en tranchant et en découpant la chair humide. Tu. Ne. Mérites. Pas. De. Vivre.

1. Premier ministre travailliste d'Australie au début des années 1970 (N.d.T.).

Martina Ducote était arrivée au 7-Eleven de Grose Vale au pied des montagnes Bleues immaculées, sur le bord de la route Bowen – la grande artère qui reliait les signes de civilisation les plus proches. Pendant qu'elle était inconsciente, le tueur l'avait conduite à deux bonnes heures de route de la ville en direction de l'ouest. Eden remonta l'allée en pente de la station-essence et se gara à côté de deux patrouilleuses. Je vis quatre agents de la police de Grose Vale en train de fumer, appuyés aux capots.

Martina n'avait pas dit grand-chose pendant le trajet, se contentant de regarder par la fenêtre le bush qui défilait ou frottant les bandages de ses poignets. Elle avait mis de l'ordre dans ses cheveux, qui pendaient désormais en un carré lisse encadrant son visage. Malgré les bleus et les égratignures qui décoraient sa mâchoire, elle était belle dans un genre exotique. De grands yeux et des lèvres pleines, un air perpétuellement interrogateur – l'air de se demander si elle ne devrait pas se lever et quitter cette existence, refermer la porte sur la personne qu'elle était et disparaître. Un pied dans la vie et l'autre au-dehors. Elle avait refusé de passer la nuit à l'hôpital, ne nous avait même pas laissés poster un agent devant chez elle. Elle semblait déterminée à avancer. Ça pouvait être dû à la détermination rigide d'une femme très solide ou simplement à l'état de choc – le refus d'admettre l'horreur qu'elle avait vécue et qui, très bientôt, la frapperait de plein fouet pour la faire tomber comme une pierre.

D'un côté, c'était plus intéressant pour nous qu'elle rentre chez elle, même si nous ne le lui aurions jamais demandé. Si le tueur revenait la chercher, son appartement serait couvert par des unités de patrouille vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept.

Quand j'étais passé la prendre le matin, elle portait un top blanc et un jean, et il n'y avait ni parent ni ami avec elle. Je ne lui avais pas

demandé pourquoi.

Nous descendîmes de voiture et nous livrâmes à la cérémonie habituelle avec les flics de Grose Vale, bombant le torse et ajustant nos ceintures pour discuter de la fraîcheur de cette matinée à l'ombre du mont Bowen. Martina se tenait un peu à l'écart ; mal à l'aise, elle regardait les techniciens entrer et sortir de la scène de crime à l'intérieur du magasin. Les flics semblèrent la reconnaître d'après les photos parues dans les journaux. L'un d'eux chuchota quelque chose à un de ses collègues, comme quoi elle était plus bandante dans sa tenue d'aujourd'hui que dans la fameuse petite robe de soirée qu'on avait vue partout. La vulgarité du commentaire me donna la nausée, même si j'étais d'accord avec lui.

– Bien, dit le plus gradé des flics en tapant bruyamment dans ses mains. Allez, on se bouge !

Martina prit la tête de notre petit groupe d'un pas hésitant, s'arrêtant près du mur de broussailles sur le bord de la route pour chercher une trouée. J'écartai quelques branches afin qu'elle puisse passer. Nous nous mîmes plus ou moins en ligne, les flics de Grose Vale fermant la marche, Eden au milieu, Martina et moi devant. Eden finit par s'impatier et par nous doubler, courant à petites foulées et glissant de côté le long du talus ainsi qu'une alpiniste. Martina la regarda disparaître, une des rares fois où elle leva la tête pour voir au-delà de ses propres pieds. Elle dut coincer ses cheveux derrière son oreille une centaine de fois tandis que nous longions d'étroites pistes tracées par les animaux. Une maigre lumière touchait le sol de la forêt en formant de petites flaques dorées.

La main de Martina effleura la mienne, et nous nous excusâmes tous les deux en même temps.

– C'est, euh... très différent en pleine journée.

– Ça a dû être flippant de crapahuter là-dedans en pleine nuit, répondis-je.

– On m'a demandé si j'avais peur qu'il me pourchasse dans le bush. Je n'y ai même pas pensé jusqu'à ce que je le voie en arrivant à la station-service. J'avais plutôt peur de me perdre. Je ne... je ne pouvais pas savoir à quelle distance je trouverais de l'aide.

Elle parut soudain essoufflée, comme si elle avait besoin de s'asseoir. Mais il n'y avait rien pour le faire.

Les flics de Grose Vale nous dépassèrent avec la plus parfaite

indifférence, se déployant au bas du talus pour emprunter deux chemins qui partaient grosso modo dans la même direction.

Martina s'accroupit une minute ou deux, puis se redressa en s'accrochant à mon bras.

– Mes pieds me font mal.

– Si on était seuls tous les deux, je vous porterais, dis-je, et elle parut ne pas savoir si elle devait me prendre au sérieux ou non. Mais devant mes collègues, je ne peux pas. Ils auraient trop la honte, et ils me le feraient payer.

Je haussai les épaules comme si personne n'y pouvait rien. Martina eut un demi-sourire.

– Vous ne pourriez pas me porter avec des biscoteaux aussi ridicules.

Nous marchâmes longtemps en silence. Lorsque ça devint gênant, nous parlâmes de trucs idiots. Faisait-il trop froid pour les serpents. Le terrain. Pourquoi les vieux aimaient faire des randonnées dans le bush. Martina semblait toujours prête à rire. Je n'avais jamais été le bavard dans mon boulot, mais j'étais certain qu'Eden ne se chargerait pas de faire la conversation. Et parfois, discuter de tout et de rien avec une victime peut faire rejaillir des souvenirs oubliés.

Quand les flics locaux perdirent leur chemin, ils nous laissèrent de nouveau passer en tête. Martina s'arrêta et ferma les yeux pour respirer profondément, sans réagir au bruit que fit Eden en réapparaissant entre les buissons à notre droite. Puis elle leva la tête vers une crête qui nous surplombait, pivota sur elle-même et parut jauger sa position par rapport à un pic assez distinctif dont la roche jaillissait à travers la canopée telle une dent brisée.

– Par ici, dit-elle en désignant le nord.

– Elle a raison, acquiesça Eden comme à regret. Il y a une ferme là-bas, à deux cents mètres environ. Je suis quasiment certaine que c'est ça.

– Pourquoi ? demandai-je.

Mais Eden se détourna sans répondre et repartit à petites foulées. Tout le monde la suivit. Martina trébuchait, s'accrochait à moi et, à travers ma chemise, je sentais sa main trembler. Nous nous retrouvâmes de nouveau seuls.

– Ça va aller ?

– Ouais.

– Vous êtes sûre ?

– Il n'est pas là, répondit-elle comme si elle tentait de s'en convaincre elle-même. Il ne reviendra jamais ici.

L'odeur de fumée, qui me piquait les yeux et la gorge, devint vite insupportable. Comme nous approchions d'une trouée dans les broussailles, je remarquai que les feuilles étaient couvertes de cendres humides. Nous émergeâmes à côté d'une clôture barbelée.

Une propriété sinistre et à l'abandon s'étendait devant nous. La moitié de l'herbe était morte et couchée sur le sol ; l'autre nous arrivait à la taille. Une petite maison se dressait au milieu d'un vaste champ, désormais réduite à une carcasse noircie, les poutres calcinées qui lui tenaient lieu de côtes pointant vers le ciel gris. J'aperçus un camion de pompiers près des vestiges du bâtiment, ainsi qu'une patrouilleuse. Deux agents femmes étaient appuyées contre le capot ; la première rédigeait un rapport, l'autre prenait des photos. Je cherchai du regard Eden et les autres. Ils avaient déjà traversé la moitié du champ.

– Vous vous trompiez, dis-je à Martina. Il est revenu.

Elle acquiesça. Les agents furent surprises de nous voir arriver.

– Donc, vous n'avez pas réussi à additionner deux et deux ? dis-je en désignant la maison.

– Vous n'êtes plus à Grose Vale, répondit le chef des flics locaux. Cet endroit se trouve sous la juridiction de Kurrajong. Je suis sûr que, s'ils avaient su, ils nous auraient prévenus – pas vrai, les filles ?

– Vous êtes Martina Ducote, dit l'une des agents de Kurrajong en pointant son stylo vers elle. Donc, ça...

Nous nous tournâmes tous vers la maison. Des pompiers arpentaient ses entrailles noircies et mouillées en donnant des coups de pied dans leurs vestiges et en piétinant les braises.

– Ouais, soupira Eden. C'est l'abattoir.

Il avait fait du bon boulot. Sous la chaleur intense, la cage dont Martina s'était échappée avait plié et fondu ; désormais, elle ressemblait à une interprétation surréaliste d'elle-même. La salle d'opération avait été le théâtre de l'explosion de plusieurs bonbonnes de gaz. Des morceaux des tables en acier étaient fichés dans la terre du champ cinquante mètres plus loin avec des bouts de scalpels, de couteaux, de scies et de seringues. Du défibrillateur, il ne restait qu'une

flaque de plastique beige. Je me promenai parmi ces débris avec Martina, ramassant des bouts de papier brûlés et des fragments de flacons en verre pour les glisser dans des sacs en plastique. Deux accessoires avaient survécu à l'incendie : une créole en or et une montre d'homme.

Eden nous rejoignit et, marchant à côté de nous, nous informa que d'après le cadastre le terrain appartenait au gouvernement et que la maison aurait dû être démolie depuis des années, mais que ça n'avait pas été une priorité. Je regardai Martina s'élancer et s'arrêter dans ce qui avait dû être le salon. Là, elle s'accroupit, tendit la main et plongea ses doigts dans les cendres qui recouvraient le plancher.

J'aurais dû chercher des preuves. J'aurais dû éprouver quelque chose pour Martina, une femme qui avait survécu à sa rencontre avec un monstre, et qui revenait à présent sur les lieux où celui-ci avait tenté de lui prendre son cœur. Mais mon esprit était ailleurs. Je serrai plus étroitement mon blouson contre moi pour me protéger du froid et tournai mon regard vers les montagnes Bleues.

Une camionnette de presse apparut et longea en cahotant l'étroite route de service qui menait à l'entrée de la propriété. Nul moyen de savoir si les journalistes venaient juste couvrir l'incendie ou s'ils avaient eu vent que l'abattoir du tueur se trouvait ici. Deux des flics étaient au téléphone. Je me portai à la rencontre des journalistes pour les arrêter avant qu'ils ne piétinent la scène de crime.

– Hé ! cria une des agents de Kurrajong depuis l'autre bout du champ. Hé, hé ! Venez ici, vite !

Je m'arrêtai net. Non seulement elle hurlait pour qu'on l'entende, mais sa voix avait monté de plusieurs octaves. Elle semblait effrayée. Je me détournai et m'élançai avec Eden dans l'herbe haute derrière la maison. L'agent se tenait près d'une structure de pierre trapue dans le coin droit au fond du champ. Comme je m'approchais de la clôture barbelée, des débris de verre crissèrent sous mes boots.

La structure était un puits. L'agent Sanders de la police de Kurrajong avait à moitié soulevé le couvercle en béton. Après ça, elle s'était arrêtée de vomir juste assez longtemps pour nous appeler. Je saisis le bas de ma chemise et le plaquai contre ma bouche avant de mettre une main en visière pour regarder à l'intérieur.

Le puits devait faire six mètres de profondeur. J'aperçus un œil vitreux levé vers moi dans le croissant de lumière grisâtre. À l'odeur, je

devinai qu'il y en avait beaucoup d'autres.

Les flics deviennent insensibles. C'est une histoire vieille comme le monde. Les gens trop exposés à la mort et à la cruauté cessent de croire à la bonté fondamentale de l'être humain et toutes ces conneries qu'on lit sur les cartes de vœux, et ils finissent par considérer la dépravation et le meurtre comme la norme de notre condition. Ils traînent sur les scènes de crime en fumant et en faisant des blagues macabres, ou en spéculant sur le prochain match de foot avec une parfaite indifférence. Ils soupirent, piétinent l'herbe et se plaignent de leur boulot comme dans un millier d'autres professions.

Pour les flics qui arrivèrent sur les lieux afin de vider le puits de ses cadavres – une tâche qui leur prendrait une bonne partie de la nuit –, le mal fait par le tueur constituait une corvée plus qu'une raison de haïr l'humanité.

Alors, quand Martina Ducote décida de rester pour regarder, j'éprouvai un pincement d'inquiétude dans le ventre. Non seulement elle allait voir ce qu'il aurait pu advenir d'elle, mais elle verrait aussi, sans aucun doute, la façon désinvolte dont les flics manquaient de respect aux morts.

Je gardai un œil sur elle tandis que le soir tombait et que deux techniciens harnachés descendaient dans le puits pour prendre des photos, des empreintes et prélever des échantillons. On fit venir en hélicoptère une anthropologue spécialisée en criminologie qu'on avait appelée chez elle où elle préparait le dîner de ses gamins. Quel boulot ! Des agents tentaient de disperser les cameramen et les jolies journalistes qui s'étaient installés dans le champ, plantant des micros et braquant des projecteurs sur des visages au maquillage épais.

Eden déambulait en réfléchissant, les bras croisés. Je m'absorbai aussi dans mes pensées et arrivai probablement aux mêmes conclusions qu'elle. Pourquoi jeter certains corps dans le puits et d'autres dans la

baie ? Apparemment, notre homme opérait ici, et il lui était plus pratique de disposer des cadavres sur place. Donc, ceux dont il se débarrassait dans la baie devaient provenir d'un autre site opératoire proche du port. Avait-il un appartement en ville ?

Deux heures plus tard, le premier des corps fut soigneusement extirpé de l'enchevêtrement macabre, telle une pièce de puzzle en trois dimensions, et remonté hors de la gueule obscure du puits sur une civière et à l'aide d'un treuil. C'était un homme recroquevillé en position fœtale, les yeux clos. Martina le regarda osciller au-dessus de l'ouverture sans aucune réaction apparente. Les flashes des journalistes qui l'avaient reconnue près de moi illuminèrent ses joues. Quelqu'un dit en plaisantant que le défunt avait dû s'endormir au boulot, et d'autres gens ricanèrent. Je posai ma main sur l'épaule de Martina.

– Vous n'avez personne qui s'inquiète pour vous ?

– Non, répondit-elle sans tourner la tête vers moi.

– Je peux appeler quelqu'un ?

– Seulement des gens qui seraient très surpris par votre coup de fil, avoua-t-elle en souriant de mes efforts. Je n'ai personne d'assez proche sur qui me reposer dans ce genre de crise.

Un instant, je songeai que c'était bien triste, avant de me rendre compte qu'il en allait de même pour moi. Apparemment, Martina et moi menions le même genre de vie – sans attaches, ne fréquentant que de simples connaissances et ne baisant qu'avec des inconnus. J'avais adopté ça comme une technique de protection destructrice à laquelle je m'étais habitué depuis belle lurette. Martina Ducote ne semblait pas assez vieille pour ça. Je pris conscience qu'elle m'observait et eus un sourire embarrassé.

– Ça va durer toute la nuit, lui dis-je. En arrivant, j'ai vu un Hungry Jack's au pied de la colline.

– J'adore Hungry Jack's.

Quelqu'un entonna *We're Sendin' Our Love Down the Well*¹, salué par un éclat de rire général. Je rougis et entraînai très vite Martina vers la voiture.

J'ignore combien de temps s'était écoulé depuis la dernière fois où Martina avait avalé quelque chose, mais elle me fit l'impression de quelqu'un qui profitait de l'occasion tant qu'elle le pouvait. Elle accompagna son burger d'*onion rings* et d'un Coca qu'elle sirota à la fin,

regardant par la fenêtre les voitures qui quittaient l'autoroute en montant ou en descendant des montagnes Bleues. Les employés du restaurant, tous des adolescents, jaillissaient de derrière le comptoir dès qu'ils avaient une minute pour essuyer frénétiquement les tables, les joues rosies et luisantes de sueur. Mon tout premier boulot consistait à préparer des frites chez McDonald's. Je pris un moment pour réaliser à quel point c'était un boulot merdique, et combien j'avais de la chance d'être en train de manger ici plutôt que d'y travailler.

– Vous voulez un *sundae* ? demandai-je à Martina, espérant qu'elle dirait oui et que j'aurais une excuse pour m'en commander un aussi.

Elle ricana en pliant un coin de l'emballage de son burger.

– Merci, papa.

Je rapportai un sundae fraise et un sundae chocolat. Elle prit celui à la fraise. C'était très féminin de sa part, songeai-je.

– Vous devez souvent gérer ce genre de cas ?

– Quel genre de cas ? demandai-je en posant mes coudes sur la table.

– Je ne sais pas. Les victimes d'enlèvement. Les gens qui... les gens qui ont failli...

– Non répondis-je en plantant ma cuillère dans mon *sundae*. En général, je prends les dépositions et je tâche d'en rester là. Pour être franc, la plupart des victimes ne traînent pas dans les parages comme vous le faites.

– Je ne me sens pas en sécurité, avoua-t-elle, les yeux rivés sur sa coupe. Des tas de trucs bizarres me donnent envie de partir me cacher en courant. Les lumières. Le contact du métal froid. Le bruit du vent.

C'était douloureux de l'entendre parler de son désir lancinant de se soustraire à la vie. J'en avais moi-même fait l'expérience après la mort du bébé de Louise. De notre bébé. Une voix féminine au téléphone. La vision d'une femme enceinte. La couleur rose. Ces choses m'avaient donné la nausée et rendu irritable pendant des mois. J'avais rencontré et très vite épousé ma seconde femme, Donna, pour me replonger de force dans le style de vie familial, une sorte de thérapie d'immersion. Mauvaise idée. Il ne lui avait fallu que quelques mois pour en avoir assez de mes réactions bizarres, de ma froideur et de mon « indisponibilité émotionnelle ».

– Il existe un nom pour ça, dis-je. C'est pour cette raison que vous ne devriez pas traîner avec nous. Vous seriez mieux assise quelque part

sur un canapé à essayer de vous réconforter.

– C'est vous que je trouve réconfortant.

Elle laissa ses mots planer dans l'air entre nous, ponctués par le fracas des paniers de frites et les numéros de commande hurlés dans la cuisine. Deux chauffeurs de poids lourds s'installèrent dans le box derrière moi, et Martina les suivit du regard en se grattant machinalement la tempe.

– Je sais qu'il ne reviendra sans doute pas.

– En effet. Vous n'êtes pas la seule à lui avoir échappé. Le matin où nous avons découvert les corps, il avait tenté de noyer un junkie dans la baie. D'après ce qu'on sait, la nuit dernière, ce type était joyeusement occupé à trouver Jésus avec un groupe d'autres drogués anonymes à Darlington.

Martina m'écoutait avec attention, disséquant mes paroles tandis que sa glace fondait devant elle. Elle en prit un peu dans sa cuillère qu'elle suçait pensivement, ses grands yeux dissimulés par ses cils noirs.

– Quelqu'un attendait mon cœur, dit-elle tout bas. Quelque part, il y a quelqu'un qui souffre et qui se prépare à mourir. Quelqu'un de faible et de malade, peut-être. Quelqu'un qui croit qu'il ne mérite pas ce qui lui arrive. J'ai vu le visage du chirurgien, mais pas celui de l'homme ou de la femme qui devait être allongé dans la salle d'opération avec moi. Je pourrais le croiser dans la rue. Il pourrait être assis dans cette salle en ce moment même.

Je ne pus m'empêcher de jeter un regard à la ronde. Une famille occupait le box derrière Martina ; la mère ajustait une couronne en papier sur la tête d'un enfant de deux ou trois ans.

Je soupirai.

– On n'arrive jamais à les attraper tous. Le mal est pareil à une maladie contagieuse. Vous le respirez. Vous le contractez parce que vous avez une existence difficile ou qu'on vous a blessé. Il naît du besoin, et nous avons tous des besoins. La personne qui attendait votre cœur, par exemple, en avait besoin. Il est impossible de punir tous les gens qui font du mal en ce monde. On n'irait jamais plus loin que soi-même.

– Vous faites ce métier depuis trop longtemps.

– Exact.

Je me réjouis de la voir sourire, même si ce n'était qu'une grimace.

– Qu'avez-vous fait qui mériterait d'être puni ? demanda-t-elle.

Les bruits et les odeurs du restaurant semblaient s'être dissous. Ma main était près de la sienne sur la table ; elle avait l'air vieille et rabougrie à côté de sa peau lisse.

– J'ai été cruel envers ma première femme. Je n'ai pas su aimer la suivante. Je n'appréciais pas ma partenaire précédente parce que c'était une de ces personnes grassouillettes, extraverties, joyeuses et bavardes qui se mêlent toujours des affaires des autres et qui distribuent des compliments agaçants à tour de bras. Je l'ai ignorée et repoussée, alors que j'aurais dû être un soutien pour elle. Elle s'est tiré une balle.

La voix dans ma tête qui formait les mots sortant de ma bouche avait une nonchalance inédite. Je me demandai si j'étais fatigué ou si Martina me plaisait, si j'aimais la façon dont elle réfléchissait à ce que je venais de dire pendant de longues secondes avant de prendre sa propre décision.

– Moi, je faisais du mal pour qu'on me remarque, lança-t-elle alors que je la regardais sculpter sa glace en forme de colline ronde et rose. Ça a commencé quand j'avais sept ans. Après la mort de mes parents, j'ai été adoptée par une grande famille hétéroclite, un mélange de demi-frères, de demi-sœurs et d'enfants adoptés. Impossible de faire lever un sourcil aux parents en hurlant. Par contre, vous pouviez les forcer à vous regarder en étant agressive et méchante. J'aimais ça. J'aimais être celle que personne n'aimait.

Elle jeta un coup d'œil vers la porte comme deux flics entraient dans le restaurant et se dirigeaient à grands pas vers le comptoir. Ils venaient chercher à manger pour toute l'équipe de la scène de crime. La fille qui les servit parut rapetisser tandis qu'ils récitaient leur commande qui n'en finissait plus, son doigt enfonçant faiblement les touches en plastique de la caisse devant elle.

Alors que je laissais mon regard errer à travers la salle, en évitant de me dire combien Martina me ressemblait, je remarquai le journal posé sur la table voisine de la nôtre. Je passai un long moment à lire et à relire le gros titre. La photo qui l'accompagnait ne me disait rien. C'était le portrait grainé en noir et blanc d'un homme d'une quarantaine d'années qui tenait un bébé et inclinait la tête vers celui-ci.

Ce fut son nom qui m'envoya une décharge électrique dans les os, me causant une douleur sourde et brève alors que je n'avais même pas bougé. Quelque chose dans ce nom embrasa mes entrailles.

TOUJOURS PAS DE NOUVELLES DU PÈRE

DISPARU, JAKE DELANEY

Martina, celle que personne n'aimait, m'observait. Je repoussai le plateau sur le côté et me levai, saisissant le journal pour le fourrer sous mon bras.

– Venez, dis-je à Martina. Je vous ramène chez vous.

1. « On envoie notre amour au fond du puits... » (N.d.T.).

Derek Turner venait de passer cinq jours en détention préventive à Long Bay, séparé du reste de la population carcérale pour éviter que la nouvelle de son arrestation ne se propage. Mais les matons avaient réussi à découvrir la nature de son crime – à la façon de tous les matons, en écoutant des chuchotements et des murmures dans les couloirs, en captant des allusions, en apercevant des documents officiels que quelqu'un avait laissé traîner. Il est impossible de dissimuler quoi que ce soit à des gardiens de prison. Ils sont curieux et paranoïaques, formés au scepticisme et à la vigilance, convaincus de cette vérité universelle que le boulot d'un détenu est de cacher ses secrets à l'institution, et que le boulot de l'institution est de percer ses secrets à jour. Leur besoin de commérages est alimenté par les heures passées à patrouiller dans des couloirs déserts et à faire le planton dans des cours éclairées par des projecteurs, sans autre occupation que de sentir le temps s'écouler. Une rumeur ou un mystère peuvent les divertir toute une nuit. Quand Derek Turner leur fut amené et qu'on leur dit que sa présence devait rester secrète et son crime inconnu... Forcément, c'était le genre de mystère qui pouvait changer les minutes en secondes. Un mystère qui devait nécessairement être éclairci.

Eden et moi nous entassâmes dans la minuscule cellule bétonnée de Derek. Je restai debout près du mur tandis qu'elle prenait l'unique siège, un tabouret chromé vissé au sol. Une odeur de désinfectant et d'humidité planait dans l'air. Derek était couvert d'une fine pellicule de sueur, et le resterait probablement jusqu'à ce que quelqu'un se donne la peine de l'escorter vers la salle de douches où il se laverait très vite et à l'eau glacée sous les yeux de quatre matons.

– Ils n'arrêtent pas de glisser des lames de rasoir sous la porte, fut la première chose que nous dit Derek Turner.

Eden et moi tournâmes la tête pour regarder la fente minuscule

sous le battant métallique. Plus loin dans le couloir, quelqu'un hurlait et martelait les murs de sa cellule avec les poings. Eden consulta sa montre.

– Ouais, acquiesça-t-elle avec indifférence. C'est toujours comme ça.

Impossible de dire qui fournissait à Derek Turner le moyen de se suicider, mais j'aurais parié sur les matons. Les tueurs d'enfants sont l'ennemi commun des détenus et des gardiens de prison. Ces derniers les incitent à se supprimer, dans l'intérêt général. Les détenus ne se montrent pas aussi subtils. L'arrivée de quelqu'un comme Derek Turner allait faire sensation à Long Bay. Les autres prisonniers se mettraient à parler de ce qu'ils allaient lui faire dès l'instant où il poserait un pied dans la cour. Ma première affaire en tant qu'inspecteur des Homicides m'avait conduit au pénitencier John Morony pour enquêter sur le meurtre en interne d'un type qui avait étranglé le petit garçon de son ex. Son camarade de cellule lui avait tranché la gorge avec le couvercle d'une boîte de thon. Apparemment, ça lui avait pris une demi-heure.

Les pensionnaires de Long Bay seraient prêts à recevoir Derek Turner avec leurs seaux d'eau bouillante, leurs draps tressés, leurs couteaux. Eliza Turner recevrait sans doute le même traitement à la prison pour femmes de Silverwater.

– Je ferai tout mon possible pour vous aider, marmonna Derek. Je veux témoigner contre Eliza. Je sais que ce qu'on a fait était mal. Je le savais depuis le début, mais... Elle était si forte, et...

– C'est drôle, Derek, parce qu'on lui a parlé et qu'elle a proposé de témoigner contre vous. Alors, inutile de vous rejeter la faute, d'accord ? dit Eden en levant la main. Je veux que ça aille vite, parce que je n'ai pas encore déjeuné et que je ne suis bonne à rien le ventre vide. Vous allez accepter de suivre un script quand le tueur vous appellera demain, comme tous les premiers du mois. Vous devrez le jouer deux ou trois fois avec un de nos spécialistes.

– Je ferai ce que vous voudrez.

– Des agents viendront demain matin pour vous préparer à l'appel. Il n'est pas garanti du tout que notre homme tente de vous contacter – les journaux ne parlent que de lui. Mais si vous agissez comme si tout était normal, comme si vous n'aviez pas été démasqué, il comptera sur le fait que vous voulez que votre fille vive, et réclamera l'argent que vous lui devez. S'il est aussi accro au danger que nous le pensons, le risque l'excitera. Si vous le prévenez de quelque façon que ce soit, je

ferai en sorte d'aggraver votre situation, Derek. Vous pensez peut-être que ça ne peut pas être pire que maintenant, mais croyez-moi, c'est possible.

L'homme qui avait été le protecteur de Courtney Russell, son guide, son père de substitution, éclata en sanglots et hocha la tête. Eden se leva en époussetant son pantalon comme pour se débarrasser des saletés et de la moisissure qui avaient pu s'y déposer pendant son bref séjour dans la pièce. Je frappai violemment à la porte pour annoncer au maton que nous voulions sortir.

– S'il vous plaît, renifla Derek, le visage rouge et bouffi. Je ne demande qu'une chose. Vous pouvez m'aider ?

– À faire quoi ?

Il se mit à pleurer dans ses mains. Je le toisai pendant que le gardien ouvrait la porte, qu'Eden se glissait par l'ouverture et s'éloignait dans le couloir.

– Ils me parlent toute la nuit, sanglota Derek. Les gens dans le couloir. Ils me passent les lames et ils me chuchotent : « Vas-y, fais-le, finis-en. » Je vous en supplie, faites qu'ils s'arrêtent. Faites qu'ils s'arrêtent.

Je sortis et regardai le maton refermer la porte derrière moi. C'était un Indien costaud avec des dents nacrées. Quand nos regards se croisèrent, je sus que c'était lui et ses amis qui provoquaient Derek Turner. Avec un large sourire, il me désigna l'extrémité du couloir.

– Par ici, inspecteur, s'il vous plaît.

Plus il vieillissait, plus il avait du mal à se réveiller. Hadès se disait qu'une de ces nuits, le sommeil profond comme un coma dans lequel il semblait le consumerait totalement, engloutirait sa vie telle une boue noire et brillante. Lorsqu'il rêvait, c'était toujours des enfants, et ils étaient toujours en noir et blanc, avec des contours presque tranchants sur la face interne de ses paupières. Ils n'étaient jamais à sa portée. Ils riaient toujours, et il n'avait aucun moyen de savoir ce qui provoquait cette hilarité cruelle.

Quand les mains d'Eden le réveillèrent brusquement, ses doigts écartés sur la poitrine nue du vieil homme, pompant dessus comme pour le ranimer, Hadès poussa un glapissement.

– Debout !

– Hein ? Quoi ?

– *Il est parti. Il est parti. Il en a après Travis !*

Rien n'avait de sens. Hadès roula et se laissa tomber du lit tel un gros poisson, puis se mit à enfiler son jean tandis que l'ado frénétique grimpait par-dessus son lit et lui jetait le reste de ses vêtements.

– Dépêche-toi, Hadès, par pitié, dépêche-toi !

Il ramassa le livre qui gisait près du lit, secoua la tête comme un chien, le reposa et saisit ses clés de voiture. Son poulx battait follement dans son cou et ses joues. C'était ce qu'on devait ressentir quand on faisait une attaque. Il pensa à tout le bacon qu'il avait mangé au cours du mois écoulé, aux cigarettes et aux cafés glacés que lui apportaient les ouvriers. Et le scotch, Seigneur, le scotch. Eden le poussait. Il arriva à la voiture. Ce ne fut que dans la lumière des lampadaires au sodium qu'il se réveilla complètement et vit que la jeune fille pleurait. Il lui agrippa le menton.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Eric va le tuer, gémit-elle. Eric va tuer Travis.

Sur la route qui traversait la forêt, la voiture dérapa sur le gravier, son moteur faisant vibrer les pédales sous le pied nu de Hadès. Il était très tôt le matin, devina le vieil homme. Des lapins détalait devant eux, fonçant dans les buissons telles des fusées poilues. Les sanglots d'Eden formaient un bruit inconnu, effrayant. Elle pleurait comme une enfant au cœur brisé, le visage enfoui dans ses mains. Elle finit par se calmer et, lorsqu'elle ne fit plus que renifler, Hadès trouva le courage de la regarder.

– Il nous a surpris, expliqua-t-elle, sentant que le vieil homme l'observait. Il y a une semaine. Travis et moi. Près de la crique.

– En train de faire quoi ?

– Oh, pitié, Hadès, geignit-elle.

Le vieil homme acquiesça et reporta son attention sur la route. Il se doutait bien de ce qu'elle était en train de faire avec le jeune Savage. Il le savait depuis le jour où, deux ans auparavant, il les avait vus assis ensemble sur la souche au pied de la colline. Il l'avait deviné à la tension silencieuse qui parcourait le corps d'Eric chaque fois qu'Eden parlait du jeune Savage, toujours le moins possible, toujours en minimisant sa relation avec lui. Parfois, le garçon disparaissait des mois avec son père pour aller bosser sur des chalutiers dans le Top End¹, et Eden se comportait alors comme s'il n'avait jamais existé. Hadès avait

gardé un œil sur la situation, lâchant quelques menaces discrètes de faire très mal au jeune Savage si celui-ci s'avisait de toucher sa fille. Au bout d'un moment, il s'était désintéressé de l'affaire. Qui était-il pour se mêler de ces choses ? Eden était intelligente, mature, pleine d'assurance. Si le jeune Savage la traitait mal, elle n'en ferait qu'une bouchée. Pour Hadès, elle se comportait comme un grand félin, curieuse et amusée par une créature qu'elle avait du mal à comprendre mais dont elle sentait instinctivement qu'elle ne constituait pas une menace pour elle. Le jeune Savage rêvait, et chaque minute était pour lui un bonus de temps volé.

Hadès n'avait pas pensé qu'Eric pourrait décider d'intervenir.

– On était censés se retrouver à l'acacia, près de la clôture ouest, renifla Eden. Juste pour aller se promener, tu vois ? Il n'est jamais venu. Quand je suis rentrée, Eric avait disparu en laissant un message.

– Un message qui disait quoi ?

– Qu'il était désolé.

Travis Savage et son père vivaient dans la plaine nichée derrière le parc national, à dix bonnes minutes de la décharge. Des fermes modernes et minimalistes qui ne produisaient rien d'autre que de l'herbe sèche, des machines agricoles rouillées, des carcasses de voiture et, çà et là, une récolte de marijuana. Le silence enveloppa Hadès et Eden. La route était encore humide de pluie et éclairée par un millier de reflets orange. Une patrouilleuse attendait au carrefour à la lisière d'Utulla. L'agent derrière le volant agita une poignée de frites McDonald's en direction de Hadès comme celui-ci tournait au coin. La fille assise dans le siège passager se redressa, indignée.

Hadès arrêta la voiture le long de la clôture brisée mais n'éteignit pas le moteur. De toute évidence, le garçon n'était pas là. Aucune lumière ne brillait dans la maison, aucun véhicule ne stationnait dans l'allée du garage. Avant qu'il puisse la retenir, Eden jaillit de la voiture et fit le tour de la maison en regardant par les fenêtres, les mains courbées autour de ses yeux.

– Il n'est pas là.

– Sans déconner ? Monte.

Elle replia les jambes contre sa poitrine tandis que Hadès s'éloignait dans une giclée de gravillons. Ses mains étaient en sueur sur le volant. C'était sa faute. Tout était sa faute. Il n'avait même pas pensé à Eric. C'était comme oublier de vérifier qu'il n'y avait pas d'araignées à

l'intérieur d'une vieille botte avant d'y introduire son pied nu. Eric attendait, plein d'une vigilance sans relâche et d'une haine brûlante.

Il y avait trop à faire. La décharge prospérait. Le vieil homme avait tout simplement oublié le garçon.

Ils roulèrent en silence à travers les rues désertes derrière la ville de Camden, et s'engagèrent de même dans la zone industrielle qui abritait une usine de plastique, des hangars d'importation et la SPA locale. Ils connaissaient tous les deux le seul autre endroit où Eric pouvait se trouver. L'école et la police du coin avaient souvent appelé Hadès pour se plaindre que les gamins traînaient dans une ancienne usine Singer, cassant les fenêtres et faisant tourner certaines des vieilles machines à coudre. C'était leur unique terrain de jeu hors de la décharge. Les autres adolescents ne voulaient pas qu'ils aillent avec eux au centre commercial ou au cinéma à cause de leur caractère maussade et agressif, et de la tendance d'Eric à déclencher systématiquement des bagarres.

Lorsqu'ils se garèrent sur le quai de chargement, il fut évident qu'il y avait quelqu'un à l'intérieur du bâtiment. Hadès voyait les ombres des machines bouger au plafond à travers les hautes fenêtres brisées ; le mouvement des bras squelettiques, des fils et des poulies lui rappelait un vieux film d'horreur en noir et blanc, le genre qu'il adorait quand il était enfant. Les machines qui n'avaient pas été huilées depuis des lustres protestaient contre cette nouvelle mission à grand renfort de couinements et de grognements. Hadès saisit Eden par le bras avant qu'elle puisse se faufiler dehors.

– Tu restes derrière moi, petite, aboya-t-il.

Son regard suffit. Eden se recroquevilla sur son siège et acquiesça. Hadès descendit de voiture en laissant la portière ouverte, et se dirigea vers la porte d'un pied léger sur le gravier.

La scène qui l'attendait à l'intérieur lui rappela certains tableaux de la Renaissance qu'il avait découverts en éduquant les enfants, des tableaux représentant des prisons et des salles de torture primitives. De la grande époque de l'usine, il restait des carcasses de machines à coudre, des râteliers à outils, de vieux bras mécaniques suspendus au-dessus de tapis roulants aux rouages exposés telles des entrailles métalliques. Il restait des établis en acier et des rouleaux de tissu pourrissants, des machines de peinture au pistolet dont les jointures rouillées dégoulaient de fluide noir. En hauteur, des chaînes et des

crochets soutenaient des câbles électriques, les assemblant tel un réseau de veines et les acheminant tout le long de l'usine jusqu'à la centrale. Une de ces chaînes avait été décrochée, libérant un bouquet de câbles. Un corps y était suspendu par les poignets.

Travis Savage portait un bâillon et une capuche. Sous le bord de cette dernière, du sang épais comme du miel coulait le long de sa cage thoracique maigre, sa couleur artistiquement avivée par la lumière d'une lampe unique. Sur sa poitrine, son ventre et ses cuisses, plusieurs dizaines de petites plaies s'ouvraient tels des yeux rouges en amande qui pleuraient davantage de sang sur son corps nu. Eric se tenait près de lui, brandissant l'instrument avec lequel il venait d'infliger ces blessures : un petit couteau à lame courte et épaisse avec lequel Hadès l'avait souvent vu.

Malgré lui, le vieil homme laissa échapper un grognement de colère et d'indignation. Eric se tourna vers lui tel un chien tenant encore un lapin entre ses dents : surpris, rebelle, prêt à s'enfuir pour conserver sa proie. Eden s'approcha derrière le vieil homme. Elle posa une main sur son bras tremblant et la retira très vite en sentant la fureur qui palpitait en lui.

Elle voulut s'élancer vers Eric, mais n'alla pas plus loin que le bras tendu de Hadès. Le vieil homme l'attrapa et la projeta sur le côté. Puis il s'avança et fit tomber le couteau des mains d'Eric, empoigna le garçon par les cheveux et le traîna dehors. Eric ne résista pas. Hadès lui cogna le visage contre le capot de la voiture et l'y maintint plaqué.

Ses mâchoires étaient tellement serrées qu'il avait du mal à articuler. Il dut se pencher vers le garçon dans le vent nocturne et se forcer à lui dire :

– Il t'a vu ? Entendu ?

– Non.

– Il sait qui tu es ?

– Non.

Hadès maintint la tête du garçon sur le capot quelques secondes encore, haletant de fureur. Mais ce n'était pas le moment de laisser celle-ci le consumer. C'était le moment de contrôler ses émotions. Lâchant les cheveux d'Eric, il saisit l'arrière de sa chemise, ouvrit la portière de la voiture et le poussa à l'intérieur. Eden se tenait sur le seuil de l'usine, enveloppée de ses bras. Hadès passa devant elle d'un pas pesant, se dirigea vers le jeune Savage suspendu à la chaîne, le décrocha et le laissa tomber

par terre en un tas sanglotant. Il ramassa le couteau et l'empocha, puis essuya toutes les surfaces voisines avec le bas de sa chemise. Enfin, il s'en fut en abandonnant le garçon là, sans rien lui dire.

Ce ne fut qu'une fois dans la cuisine de sa bicoque, la porte refermée et les rideaux tirés, que Hadès laissa libre cours à sa rage. Eric encaissa la raclée qu'il lui administra sans chercher à se défendre et, d'une certaine façon, sa docilité rendit Hadès encore plus furieux. Le garçon accepta sa punition dans un silence humble, ne levant la main que pour essuyer le sang de sa bouche lorsque les coups de poing cessèrent de pleuvoir sur lui. Eden ne disait rien non plus. Debout dans le couloir, elle observait la scène, les mains jointes devant ses lèvres comme si elle priait. Quand ce fut fini, Hadès rinça ses jointures sanglantes dans l'évier, les dents toujours serrées, les poings meurtris. Eric s'assit par terre dans un coin de la pièce, la respiration sifflante (il avait sans doute des côtes cassées), sa langue rougie sondant l'endroit où une de ses dents manquait à l'appel.

De longues minutes s'écoulèrent. Hadès s'appuya contre l'évier et regarda les motifs du rideau face à lui en laissant son corps refroidir. Sa chemise trempée de sueur collait à sa poitrine. Les jointures de ses mains recommencèrent à saigner.

– Tu t'en vas demain matin, finit-il par dire en écartant le rideau pour scruter la nuit. Je veux que tu aies fait tes bagages et que tu sois parti avant six heures. J'appellerai un taxi. Je ne veux pas te voir.

Pendant un long moment, il ne reçut pas de réponse. Le garçon restait affalé dans son coin, une main plaquée sur son œil qui gonflait déjà.

– Et j'irai où ?

Ce n'était pas une manière de le supplier, mais une vraie question. Hadès savait qu'Eric irait où il lui dirait d'aller. Il était son esclave. Son chien agressif et malade, mais néanmoins docile.

– J'ai un ami en ville qui t'accueillera. Une fois rétabli, tu entreras dans la police. À Goulburn, comme nous en avons discuté. C'est le dernier endroit où on ira chercher un monstre dans ton genre. Tu seras forcé de rentrer dans le rang, et tu termineras ton éducation.

– Et Eden ?

– Elle reste ici.

Pour la première fois, Hadès regarda le garçon et sentit ses mâchoires se serrer de nouveau, une contraction involontaire des muscles.

– Elle te rejoindra quand j'estimerai le moment venu. Pour l'instant, tu

as besoin d'être seul.

Eric jeta un bref coup d'œil à sa sœur avant de baisser la tête vers ses mains. Lentement, la respiration de Hadès revint à la normale. Flanquer une raclée au garçon lui avait fait du bien ; ça avait brûlé un peu du surplus d'énergie dans ses veines palpitantes. Il se rinça de nouveau la main et l'enveloppa d'un torchon propre. Au bout d'un moment, Eric se leva péniblement et alla faire ses bagages dans sa chambre.

1. Deuxième région la plus septentrionale de l'Australie (N.d.T.).

Je n'aimais pas m'asseoir au bureau de Doyle. C'était comme m'allonger dans sa tombe. Même s'il avait été débarrassé et que seules mes maigres affaires occupaient désormais ses tiroirs, je sentais la présence d'un homme inconnu, ses empreintes digitales sur l'armature métallique, ses ongles grattant pensivement la peinture sur le dessus. Autour de moi, mes collègues écoutaient le troisième briefing au sujet de l'opération chez les Turner. Ça paraissait assez simple dans le principe, mais ça avait demandé des heures de planification, de calculs, de gribouillages de schémas, de discussions animées et de panique mal contenue dans la petite pièce cubique à l'arrière du quartier général, où trois personnes se seraient tenues à l'aise mais où on en avait entassé treize pour l'occasion. Avec l'aide de logisticiens, de spécialistes opérationnels, de génies de l'informatique, d'avocats criminalistes et de négociateurs, nous avons réussi à nous faire remettre Derek pour la nuit, afin qu'on puisse le ramener à son domicile de Maroubra et l'y surveiller en attendant l'appel du tueur. Nous avons soigneusement conçu le script qu'il devrait lire. L'idée, c'était de demander au tueur de venir voir Monica pour traiter ce qui ressemblait à un rhume mais qui pouvait très bien menacer sa vie dans l'état de fragilité où l'avait laissée l'opération. Nous avons disposé des agents partout autour de la maison, prêts à bondir sur l'homme quand il arriverait.

Je voyais un million de trucs qui pouvaient clocher dans ce plan. Tout le monde les voyait. Mais la pression des médias nous forçait la main, et nous avons besoin de faire quelque chose, même si ça n'avait que peu de chances de réussir.

J'étais affalé sur ma chaise avec mon gilet pare-balles et ma surveste trop grande ; comme un gamin qui s'ennuie à un mariage, je déplaçais les objets sur le bureau devant moi. Une chose me mettait encore plus mal à l'aise que le fantôme de Doyle et notre plan foireux pour attirer le

tueur dans un piège : le portrait-robot qu'on avait pu dresser grâce à Cameron Miller, Martina Ducote, Derek et Eliza Turner, et que j'avais sous les yeux en ce moment.

Le « Voleur de corps », comme l'avaient baptisé certains journalistes, offrait une image imposante avec sa silhouette haute de près de deux mètres, ses traits ciselés et ses grands yeux marron. Il exsudait la fierté et l'audace d'un lion. Pas de signes particuliers, cicatrices ou tatouages. Des muscles développés. Des cheveux bruns coupés court. Pas du tout la goule pathétique au dos voûté que tout le monde imaginait. Ce type était carrément séduisant. Je me demandai si ses yeux expressifs attiseraient la haine du public ou l'atténueraient. L'attention des médias diminuait les chances qu'il appelle Derek, à plus forte raison qu'il ose se pointer à la maison de Maroubra. Mais si j'ai appris une chose pendant toutes ces années à jouer les inspecteurs, c'est que le narcissisme et la mégalomanie nécessaires pour torturer, mutiler et tuer d'autres êtres humains durant une longue période empêchent les psychopathes de se conformer aux règles normales de comportement. Je ne suis pas psychologue, j'ai juste connu beaucoup de méchants. Les méchants n'aiment pas qu'on leur dise qu'ils ne peuvent pas ou ne devraient pas faire quelque chose qu'ils ont envie de faire parce que ce serait mauvais pour eux. Même si le tueur soupçonnait un coup fourré, il viendrait peut-être admirer la fanfare qu'il avait mobilisée. Avec ces gens, c'est toujours une question d'ego.

Eden était partie aider les autres à s'équiper, mais son frère m'observait avec peu d'intérêt depuis l'autre bout de la pièce, perché sur le bord de son bureau près de la fenêtre. Je lui jetais un coup d'œil de temps à autre, et chaque fois, je m'en voulais. Eric se roulait une cigarette entre le pouce et l'index en se léchant les canines. J'ouvris le tiroir supérieur du bureau de Doyle d'un geste brusque et farfouillai dedans pour tenter d'atténuer la sensation de brûlure entre mes yeux comme je me tortillais sous son regard.

Ce fut alors que je remarquai l'Isorel. Doyle avait découpé le mince panneau de bois pile aux dimensions du tiroir, si bien qu'il en touchait presque les bords. La brusquerie de mon geste l'avait fait jouer de quelques millimètres, je sus que quelque chose clochait. J'inclinai la tête tandis qu'un picotement naissait à la base de ma nuque. Je repoussai mes stylos, mes crayons et mes feuilles de papier vers le fond pour dégager le bord avant de la plaque et introduire mes ongles dans

l'interstice.

Comme cela ne suffisait pas, je pris un des stylos et répétai la manœuvre avec sa pointe, le cœur battant. La plaque était si bien ajustée qu'elle refusa de se soulever. Je saisis une règle et insérai prudemment un de ses coins dans la fente. Eric m'observait en fronçant les sourcils. Je l'ignorai. Quelques instants plus tard, j'avais réussi à soulever le faux fond du tiroir et mis à jour les photos qu'il dissimulait.

La première chose qui me frappa, ce fut le sang sur la plupart d'entre elles, du sang qui dégoulinait de nez et dans des yeux, qui maculait des poignets et des cuisses de taches d'un rouge brunâtre. Les premiers clichés montraient trois femmes différentes ligotées, meurtries et en train de pleurer. Sur certains, je reconnus Doyle d'après le portrait à sa mémoire qui avait été accroché dans le hall. Sa main tirait vicieusement sur les cheveux noirs d'une des victimes. Son poing aux jointures éraflées menaçait une autre malheureuse recroquevillée dans le coin d'une pièce vide.

Sans m'en rendre compte, je m'étais redressé brusquement. Le panneau d'Isorel retomba, dissimulant les photos comme si elles n'avaient jamais été là. Je restai au milieu de l'arène, fixant un bureau d'aspect tout à fait normal, retenant mon souffle, hésitant sur la marche à suivre.

À mi-chemin du bureau du capitaine James, je me rendis compte que je n'avais pas emporté les photos. Je fis demi-tour et, deux pas plus loin, réalisai que ce que je venais de voir pouvait être considéré comme des pièces à conviction. Le tiroir, le faux fond, les photos portaient sans doute les empreintes de Doyle, et peut-être celles d'autres gens. Je me ravisai et courus à petites foulées jusqu'au bureau du capitaine James. Il était au téléphone, sans doute en train de réclamer des renforts aériens pour notre opération ; il griffonnait sur un calepin en écoutant son interlocuteur.

– Barker Street, répéta-t-il. C'est bien ce que j'ai dit.

– Capitaine James ?

Il me jeta un regard noir avant de se remettre à écrire. Je hochai la tête d'un air penaud et me dandinai sur le seuil jusqu'à ce qu'il raccroche.

– J'étais au téléphone, Bennett.

– Oui, chef. Bien sûr. Désolé. Je peux vous déranger une minute ? C'est très important.

Il contourna son bureau en attrapant son gobelet de café au passage. Je doutais fort qu'il penserait à le remplir en revenant. Il me suivit d'un pas lourd, telle une présence paternelle et frémissante derrière moi.

Je trouvai le tiroir du bureau de Doyle fermé, alors que je l'avais laissé ouvert. Je m'arrêtai si brusquement que la pointe d'une des chaussures de James toucha le talon de la mienne.

Je me raclai la gorge.

– Désolé, chef.

– Quel est le problème ? grogna-t-il.

J'ouvris le tiroir d'un geste sec et tâtonnai en quête du panneau d'Isorel. Il n'était plus là. Sortir tout le tiroir et en renverser le contenu sur le bureau ne servit qu'à foutre mes affaires en bordel. Je désencastrai les deux autres tiroirs et les fouillai soigneusement. Le capitaine James me regarda faire en se grattant la nuque.

– Si étrange que ça puisse paraître, lança-t-il, les mystères, ce n'est pas mon truc.

– Il y avait des photos dans ce tiroir. Je les ai vues il y a une minute. Des photos qui appartenaient à Doyle, des photos... compromettantes, chef. D'une nature criminelle, bredouillai-je en fixant les stylos et autres fournitures de bureau éparses. Je... je ne...

Ses yeux tombants de bouledogue scrutèrent les miens. Je laissai aller mes bras contre mes flancs.

– Hum hum. (Il finit par hocher la tête en tapotant son mug de l'index.) Il faut arrêter le café, Bennett. On est sur le point de lancer une opération majeure et vous vous inquiétez d'avoir égaré des photos de cul ? Pitié, ressaisissez-vous.

Tandis qu'il s'éloignait, j'examinai de nouveau les tiroirs. Je passai même mes papiers en revue, comme si quelqu'un d'autre avait pu trouver les photos et les ranger là par erreur. Entendant le rire d'Eric sur le balcon des fumeurs, je levai les yeux vers lui et le vis échanger des anecdotes avec un des hiboux. Il se retourna, écrasa sa cigarette et m'adressa un grand sourire moqueur à travers la vitre.

La manière dont je fonçai vers le balcon effraya le hibou, qui se rencogna contre la balustrade métallique et l'agrippa à deux mains tandis que j'ouvrais la porte-fenêtre à la volée et sortais en la claquant derrière moi.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ? ricana Eric.

– Les photos. Pourquoi tu les as prises ? Qu'est-ce que tu en as fait ?

– Ooohhh ! Voilà que tu parles par énigmes maintenant, Frankie.

C'est trop mignon.

J'empoignai le devant de sa surveste et le plaquait brutalement contre la balustrade. Le hibou bredouilla une excuse paniquée et fila à l'intérieur. Le sourire d'Eric ne vacilla pas. Il me dévisagea avec ce qui ressemblait presque à de la sympathie. Je sentais mon poulx battre dans mon cou.

– Tu avais peur que je trouve quoi ? demandai-je. Ta tête sur une de ces photos ?

– Je t'avais dit qu'il faudrait être plus rapide, Frankie, puis il baissa la voix et prit un ton glacial que je ne lui avais encore jamais entendu. Je t'avais dit que tu courais avec les loups.

Je le lâchai. Son sourire était figé. L'air du matin me faisait mal aux poumons.

– Pourquoi tu cherches à protéger une ordure pareille ?

– L'entrepreneur des pompes funèbres te dirait comme moi que notre ami commun Doyle est au-delà de ma protection.

Je fulminais. Certains des hiboux nous observaient depuis l'arène, tenant à la main leurs mugs à slogan tels que « Pas touche à mon ego surdimensionné ! » ou « J'ai mes règles et un flingue. D'autres questions ? » Ma défaite me donnait des picotements. Eric lissa sa surveste. Il savait que je n'allais pas le frapper, pas ici, et je doutais de réussir à le toucher même si j'essayais. Je n'avais pas oublié la puissance de la gifle qu'il m'avait collée dans les toilettes du Dogue. Il était rapide, bien plus qu'un homme d'âge mûr comme moi.

– Ressaisis-toi, Frank, tu veux bien ? Il secoua la tête en rentrant à l'intérieur. Tu mets tout le monde sur les nerfs.

Tu ne peux rien prouver, songeai-je en pénétrant dans le parking derrière le magasin de spiritueux Liquorland dans Malabar Road, à cinq cents mètres de chez les Turner. Je me garai derrière cinq ou six autres voitures de police banalisées et éteignis mes phares.

Tu ne peux rien prouver.

De quelle autre preuve disposais-je, si je devais affronter Eden et Eric et les accuser d'avoir dissimulé les agissements écœurants de Doyle ? Rien d'autre que ma propre théorie qu'ils avaient de bonnes

raisons de ne pas vouloir qu'on sache ce que Doyle faisait à ces femmes. Peut-être que Doyle était un monstre. Peut-être qu'Eric l'avait découvert. Peut-être qu'il était intervenu alors que je m'apprêtais à dévoiler cette information à notre capitaine et, inévitablement, au reste du monde. Peut-être n'était-ce qu'un geste désespéré pour préserver la dignité d'un mort. Peut-être était-ce bien plus que ça. Peut-être les photos avaient-elles un rapport avec la mort de Doyle.

Pourquoi Eric voudrait-il dissimuler quoi que ce soit en rapport avec la mort de Doyle ? De toute façon, sans les photos, je n'avais plus rien sur quoi m'appuyer. Je commençais même à me demander si je les avais bien vues en premier lieu.

Debout à côté de ma voiture dans le noir, hors de portée d'ouïe des flics et des SWAT qui se rassemblaient derrière le Liquorland, je n'entendis pas Eden approcher. Ses bottes ne faisaient pas de bruit sur le gravier.

Elle ne me dit pas bonsoir. Je levai les yeux vers elle et la trouvai plantée là, attendant que je parle.

Tu ne peux rien prouver.

– Tu sais ce qui est important, pas vrai, Frank ? demanda-t-elle doucement.

Au loin, j'entendais les vagues venant mourir sur la plage et, un instant, le bruit parut vibrer à travers ma poitrine.

– Oui, je sais ce qui est important.

– On va capturer ce tueur ce soir, hein ?

– Très certainement.

Elle soutint mon regard un long moment sans rien dire. Puis elle se détourna et s'en fut vers le groupe de nos collègues. Mon souffle formait un petit nuage devant ma bouche dans l'air nocturne. Eden voulait que je reste concentré sur le boulot. Comment avait-elle su que mon esprit vagabondait ?

Le cœur battant la chamade, je lui emboîtai le pas. Le rabat en Velcro au dos de sa surveste était relevé ; des lettres blanches fluorescentes y formaient le mot POLICE. De l'autre côté du cercle d'hommes et de femmes j'avisai Eric, qui m'avait déjà vu. Il souriait dans la lumière jaune des lampes torches, des ombres dansant sous ses yeux d'un bleu glacé. Il enfonça une casquette noire sur ses cheveux, dont la visière me masqua ses yeux. À présent, impossible de dire s'il m'observait. Un vide béant s'ouvrit dans mon ventre, pressant contre

l'intérieur de ma cage thoracique. Eric articula quelque chose, et je sursautai en déchiffrant ses paroles silencieuses.

Tu veux jouer ?

– Dès qu'un véhicule entre dans la rue, je veux qu'il soit bloqué aux points de contrôle, ici et là.

Debout au centre du cercle, le capitaine James tendit le doigt vers la carte qu'il avait déployée sur le capot d'une des voitures.

– Envoyez-moi directement la vérification. Le nom de code pour notre homme, c'est « Hélico ». Le nom de code pour le central, c'est « Piaf ».

J'avais déjà le visage en feu, et la brûlure se propageait à mon cou tel un incendie de broussailles dans le bush. Mon T-shirt en coton noir me collait à la poitrine. Je baissai ma casquette sur mes yeux et regardai vaguement la carte sans rien enregistrer tandis que le capitaine distribuait ses instructions à chacune des équipes. Une énergie sourde mais crépitante animait les agents hommes et femmes qui se tenaient autour de moi dans le noir. Tous piétinaient sur place, frappaient doucement dans leurs mains et creusaient des sillons dans le gravier avec le talon de leurs boots, tels des taureaux attendant qu'une porte s'ouvre.

Eden sortit son pistolet et y enfonça un chargeur. Puis elle prit le couteau à sa ceinture, l'ouvrit d'un geste sec et examina la lame dans la lumière électrique vacillante.

Tu sais ce qui est important, pas vrai, Frank ?

Je fermai les yeux, pris une grande inspiration et la relâchai lentement.

Ce qui est important, c'est d'attraper le tueur avant qu'il ne massacre d'autres innocents, me raisonnai-je. C'est ça, mon boulot. C'est pour ça que je suis là. Pas pour chasser des fantômes ou suivre des intuitions. Je suis là pour protéger les innocents.

Je rouvris brusquement les yeux comme Eden me dépassait en me bousculant. Je la suivis de l'autre côté du Liquorland et dans la rue principale, filant d'une ombre à l'autre sur ses talons, le léger parfum de shampoing et d'encens qui l'accompagnait toujours emplissant mes narines. Je tentais de ne pas me laisser distancer, mais chaque fois qu'elle atteignait un coin de rue ou s'accroupissait à l'abri d'un muret de pierre, j'étais à deux pas derrière elle. Ne pas savoir où se trouvait Eric dans l'obscurité me donnait des frissons dans le dos. En regardant

autour de moi, je distinguais la silhouette d'autres agents, mais quand l'un d'eux s'avavançait dans la lumière des lampadaires, ce n'était jamais lui. Eden se mit en position derrière une voiture de l'autre côté de la rue et une maison plus bas que celle des Turner. Je m'accroupis dans l'ombre un peu en retrait, mon menton au niveau de son épaule. Je restai ainsi une minute entière avant de me rendre compte que mon oreillette pendait dans mon cou. Transpirant, je l'insérai dans mon oreille.

– Piaf à toutes les unités, appelait une voix. Statut ?

– Unité au sol un, en place.

– Unité au sol deux, en place.

– Unité au sol trois, en place, chuchota Eden.

Sa voix dans ma tête sonnait comme une intrusion, une lente invasion de mon esprit.

Les points de contrôle et l'unité aérienne répondirent à leur tour. De temps à autre, j'entendais le ronronnement assourdi des pales de l'hélicoptère, mais celui-ci demeurait à bonne distance, tournant au-dessus de la côte jusqu'à ce qu'on l'appelle, pour éviter d'effrayer le tueur.

Nous attendîmes. Quelque part, quelqu'un faisait un barbecue. L'odeur me rendit brusquement affamé. Une heure et demie s'écoula avant qu'il se produise quoi que ce soit. Eden était accroupie, aussi raide qu'une statue, le regard braqué sur la maison des Turner où des lumières brillaient derrière les rideaux fermés. Je me tortillai en silence, bougeant mes pieds sur le gravier, me laissant tomber à genoux pour soulager la tension de mes chevilles. Il me semblait qu'Eden respirait à peine. Elle ne bougeait pas davantage qu'une pierre et, un bref instant, je voulus tendre le bras pour la toucher et m'assurer qu'elle était toujours là.

– Point de contrôle A, suspect en vue.

– Unité au sol trois, vérifions la plaque.

– Roger, confirma Piaf.

Je m'accroupis de nouveau et pivotai vers le point de contrôle. Une Tarago bronze venait de s'engager dans la rue. Après avoir consulté le registre d'immatriculation, l'unité au sol positionnée dans la rue voisine avec une unité de patrouille mobile annonça :

– Négatif. L'adresse correspond, Piaf.

Je regardai la voiture tourner dans une allée privée trois maisons

plus bas. Deux enfants en jaillirent et s'élancèrent vers la porte d'entrée pendant qu'un couple déchargeait des sacs en plastique du coffre.

Une autre heure s'écoula. Un énorme cafard noir nous tourna autour avec curiosité pendant un moment, puis disparut. Des ombres remuèrent à l'intérieur de la maison des Turner. Je sentais la sueur couler le long de mes mollets, s'accrochant à mes poils avant de s'introduire dans mes chaussettes. Je voulais parler à Eden mais je n'étais même pas certain qu'elle répondrait. Dans le silence de la rue, ses paroles résonnaient encore entre mes oreilles.

Tu sais ce qui est important, pas vrai ?

La voix dans mon oreillette m'envoya une décharge d'électricité dans la poitrine.

– Point de contrôle B, suspect en vue.

Une petite voiture verte, peut-être une Kia, arrivait depuis l'autre extrémité de la rue. Elle avait des vitres teintées, presque noires. Comme je prenais appui sur mes talons, des fourmis me picotèrent les pieds. Eden ajusta légèrement sa position pour observer la voiture qui se dirigeait vers nous.

– Unité au sol trois à Piaf. La rue ne correspond pas. Voiture immatriculée au nom d'un certain Michael Dalley, avec une adresse à Chatswood.

– Piaf à toutes les unités, nous tenons peut-être Hélico. Tenez-vous prêts, les gars.

Eden sortit silencieusement son flingue du holster à sa ceinture. Je fis de même et ôtai le cran de sûreté. La Kia verte passa devant nous et s'arrêta le long du trottoir devant la maison des Turner. Ses lumières s'éteignirent, mais personne n'en descendit. Tremblant, je pressai une main sur le béton gravillonné qui recouvrait le sol et m'apprêtai à bondir.

– À toutes les unités : on attend, murmura Piaf.

Une autre minute. Je comptai les secondes tandis que rien ne bougeait dans la voiture. Puis une portière s'ouvrit avec un bruit qui résonna dans la rue telle une détonation. Un homme descendit, grand et brun, portant une casquette orange délavée enfoncée très bas sur son front et une sacoche noire sur la hanche. Eden se détendit comme un ressort et s'élança tandis qu'il se dirigeait vers la porte. Soudain, je fus entouré de gens qui couraient. Un flic de l'unité au sol deux arriva le premier, bousculant et plaquant l'inconnu sur le perron au moment où

il tendait la main vers la sonnette des Turner.

– À terre ! À terre ! À terre !

– Police ! Couchez-vous !

Un hurlement sauvage, des membres qui s'agitent. La radio envoya une cascade de voix dans mon oreille.

– Hélico est maîtrisé, appelez une unité de patrouille.

Eden repoussa le flic le plus proche et saisit l'homme par le col de sa chemise.

Une odeur bien connue me fit baisser les yeux. Quelqu'un avait piétiné la sacoche de l'homme. L'extrémité de ma chaussure droite était couverte de ce que je savais par expérience être du poulet au beurre accompagné de riz au jasmin et de peshwari naan, du pain indien. Un de mes plats de traiteur préférés. En tant que célibataire, j'en commandais beaucoup.

– Seigneur ! cria quelqu'un.

Eden arracha la casquette de la tête de l'homme. Le logo sur le devant indiquait : CURRY 4 U.

– Pitié, pitié, ne me faites pas de mal, sanglotait le jeune livreur, ses mains tremblantes levées très haut.

Une vague de panique parcourut mes collègues. La porte d'entrée des Turner s'ouvrit, et trois agents déboulèrent sur le porche, l'arme au poing.

– Ce n'est pas lui.

– Piaf à toutes les unités. On se retire, on se retire !

– On a merdé, fulminai-je. Complètement.

Je me détournai. Au point de contrôle sud, une voiture banalisée s'était mise en travers de la route pour bloquer toute tentative de fuite. Elle ne contenait plus personne, ses occupants ayant foncé vers l'homme qui gisait désormais sur le porche au milieu d'une quinzaine d'agents.

Au-delà du point de contrôle, une silhouette perchée sur une moto observait la scène. Lorsque je l'aperçus, elle se détourna et donna un coup de kick.

– Viens, dis-je en attrapant Eden par son gilet pare-balles. C'est lui, viens !

Eden me dépassa et atteignit la première la patrouilleuse garée au point de contrôle. Je me jetai sur le siège passager tandis qu'elle déboîtait. Les pneus crissèrent en cherchant une prise sur la route

mouillée, qu'ils mirent un instant à trouver. Je sortis le micro de mon col tout en agrippant le toit de mon autre main pour me stabiliser comme Eden franchissait un coin de rue sur les chapeaux de roue.

– Unité au sol trois à Piaf, poursuivons Hélico dans Malabar Road en direction du sud.

Pas de réponse. Dans le silence tendu, Eden se pencha en avant, les jointures blanchies sur le volant. J'étais tellement à cran que lorsqu'une main me toucha la nuque je sursautai assez violemment pour me cogner la tête contre le plafond de l'habitacle.

– Qu'est-ce qu'on se marre – pas vrai, camarades ?

Eric rit et allongea ses bras sur le dossier de la banquette arrière comme s'il savourait un tour de calèche dans le parc. Je ne l'avais pas entendu monter dans la voiture au point de contrôle. Je me demandais s'il était déjà assis là quand Eden et moi étions arrivés.

Je ne pus réfléchir longtemps à la question de sa présence. Eden coupa à travers un rond-point plat et grilla un feu rouge à la suite du motard qui se faufilait entre les voitures sur la route principale. La patrouilleuse fila par-dessus la colline en direction de Maroubra Junction. Par les fenêtres éclaboussées d'écume salée d'une douzaine de minuscules appartements, je voyais des gens regarder la télévision ou s'asseoir pour dîner. Eden fonça à travers un autre carrefour, le rouge des feux se reflétant dans les flaques de pluie sur le bitume.

– Unité trois, on vous suit. Accrochez-vous et tenez-nous au courant.

Deux voitures de police, gyrophares étincelants, apparurent sur la route derrière nous. Eden gagna un peu de terrain, puis le reperdit. Le motard se faufila entre deux camions, l'obligeant à freiner brusquement. Elle le suivit de loin, l'œil rouge de son feu arrière clignotant entre les autres véhicules comme nous entrions sur l'autoroute et en ressortions peu de temps après. Dans Botany Road, le motard parut décider où il allait. Il se pencha en avant et accéléra entre les voitures en attente à un feu tricolore.

– Connard, grogna Eden en poussant un soupir excédé. Il s'en va vers l'aéroport. L'hélico ne pourra pas approcher, et on le perdra dans la foule.

– Unité au sol trois à Piaf, Hélico se dirige vers l'aéroport de Sydney par Botany Road, rapportai-je.

J'entendis presque le capitaine James jurer à l'autre bout de la ligne. Si le tueur atteignait l'aéroport, ce serait un cauchemar pour tenter de

le coincer.

– On va tâcher de bloquer les accès avant son arrivée. Collez-lui au train.

– Aucune chance, se marra Eric derrière moi. Il aura même le temps de prendre un espresso tranquille en arrivant.

Eric avait raison. Le feu arrière rouge de la moto fonça à travers le croisement de neuf files de circulation, puis notre proie se laissa glisser le long de la bretelle d'accès à l'aéroport tel un gamin sur son vélo. Eden zigzagua à travers le carrefour dans un crissement de pneus et un hurlement continu de Klaxon. Le temps d'atteindre la file des taxis qui attendaient de charger de nouveaux arrivants, le casque noir et le blouson en cuir du motard oscillaient dans la circulation une bonne centaine de mètres devant nous. Eden arrêta la voiture et bondit dehors. Je m'élançai sur la route, courant entre les bagnoles.

– Police ! Écartez-vous !

Devant nous, l'homme abandonna moto et casque pour foncer vers les portes automatiques. Il disparut à l'intérieur du terminal. Les gens qui attendaient à la station de taxis s'éparpillèrent à mon approche – sans doute avaient-ils vu le flingue qui me battait la hanche.

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule, mais Eric n'était pas là. Il devait y avoir quelque chose comme cinq cents personnes dans la zone d'enregistrement. Des vieux types bedonnants en chemise hawaïenne. Des jeunes femmes en tailleur pantalon. Des soldats avec leur énorme sac de l'armée. L'escalier menant à la zone de restauration était bourré de gens qui parlaient et riaient, un plateau en plastique calé contre le ventre.

Un vigile grassouillet, qui transpirait déjà, me rejoignit d'un pas chancelant, son pistolet à la main. Je brandis mon insigne en lui jetant un bref coup d'œil. Une peau livide, des joues rondes, des yeux aux coins étrécis par le gras. À peine conscient de sa présence tant mes pensées se bousculaient, je regardai le nom sur son badge.

Je m'appelle Chester et je prends très au sérieux toutes les blagues sur la sécurité dans les aéroports.

– Vous pouvez contacter toutes les unités dans le terminal ? demandai-je.

Il acquiesça vivement.

– Bien sûr.

– On cherche un homme blanc de plus d'un mètre quatre-vingt-dix,

vêtu d'un jean et d'un blouson de moto noir.

Il saisit sa radio et envoya le message. Sans l'attendre, je m'élançai vers les restaurants, m'arrêtant en haut de l'escalier pour balayer du regard la centaine de gens attablés là.

S'il n'avait pas été justement en train de m'observer, je ne l'aurais peut-être pas remarqué. Il se tenait dans le fond, près d'une porte coupe-feu bleue. Dès que je pivotai vers lui, il appuya brutalement sur la barre argentée. Une alarme aiguë, assourdissante, résonna à travers la zone de restauration, dont tous les occupants se figèrent.

Le tueur disparut par la sortie de secours. Je dévalai l'escalier et sentis Eden courir à côté de moi. En traversant la zone de restauration, je renversai un type qui était planté là, son plateau dans les mains, et qui nous regarda approcher sans bouger sous l'effet du choc. L'alarme continuait à hurler, faisant bourdonner mes tympans.

La sortie de secours débouchait sur un quai de chargement. Le tueur n'était nulle part en vue. Eden et moi nous séparâmes, prenant chacun une volée de marches différente pour atteindre le bas du quai où des palettes de frites surgelées attendaient qu'on les hisse au niveau supérieur.

Des deux côtés, des dizaines de quais de chargement similaires s'étendaient dans l'obscurité. Je courus à petites foulées hésitantes vers la droite, balayant le quai suivant du canon de mon flingue. En jetant un coup d'œil derrière moi, je vis qu'Eden faisait de même sur la gauche. Sa silhouette disparut entre les ronds de lumière orangée des lampadaires.

Ne la laisse pas, songeai-je brusquement. Ne la laisse pas s'éloigner seule.

Je tentai de repousser cette pensée absurde. La voix d'Eden crépita à mon oreille comme elle atteignait l'autre extrémité du bâtiment sans avoir rien trouvé. J'ouvris la bouche pour faire mon propre rapport, et tout ce qui en sortit fut un hurlement. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'on m'avait frappé. Ma mâchoire cessa de fonctionner, puis ce furent mes jambes qui cédèrent sous moi et je m'affaissai sur le sol, enfoncé dans mon volumineux gilet pare-balles.

Je clignai des paupières pour chasser les étoiles dans les coins de mes yeux. Je tentai de remuer mes bras, mais en vain. Les commandes de mon cerveau semblaient soudain en carafe. Deux boots apparurent près de mon visage avant qu'une main ne me saisisse par l'arrière du

col.

– La gratitude n'existe plus, pas vrai, inspecteur ? ricana une voix masculine.

L'homme au blouson de moto me fit rouler sur le dos. Il était immense et massif. Tandis que mes bras et mes jambes recouvraient progressivement leurs sensations, je restai allongé sous lui, haletant. Mon flingue était entre ses mains. Je sentais du sang chaud couler dans ma nuque.

– Vous essayez de rendre service aux gens, poursuit le tueur avec un sourire, ses yeux bleus brillant dans la lumière orange, et tout ce que vous récoltez en retour, ce sont des problèmes. Personne ne comprend. Ce n'est pas la vie, juste de la survie. Nous avons oublié d'où nous venons.

Je ne voyais pas du tout de quoi il parlait. Le flingue était pointé sur mon visage. Je pris de petites inspirations laborieuses tandis qu'il levait un pied et le pressait sur le haut de ma poitrine, le bout de sa chaussure reposant sur ma pomme d'Adam.

– Ne faites pas ça, articulai-je en cherchant un moyen de m'en tirer – mais sans succès. Ne faites pas ça. Vous n'allez réussir qu'à aggraver votre cas. Lâchez ce flingue et barrez-vous.

Le tueur rit. L'arrière de mon crâne était mouillé sur le béton. Quand sa voix s'éleva de nouveau, ce fut pour réciter une phrase déjà répétée maintes fois aux hommes, aux femmes et aux enfants qu'il avait attachés à une table d'opération en acier. À travers moi, il s'adressait à des serveuses, des étudiants, des travailleurs sociaux, des entrepreneurs. Une mère. Un père. Une écolière. Ses victimes, mortes et pourtant présentes avec moi, revivant leurs derniers instants comme je vivais les miens.

– Je m'appelle Jason Beck. (L'homme qui me toisait sourit.) Je suis le dernier être humain que vous verrez.

Il me visa entre les yeux. L'arme tressauta dans sa main et partit vers le haut dans un éclair tandis que la balle se fichait dans le béton dix centimètres au-dessus de mon crâne. Je vis Beck se plier en deux de douleur, une main crispée sur son épaule. Je clignai des yeux et il disparut. Puis les poutres en acier au plafond du quai de chargement furent avalées par la brume vert foncé de ma conscience qui s'évanouissait.

Quand je rouvris les yeux, j'avais horriblement mal au nez. Les doigts boudinés de Chester m'écrabouillaient le cartilage tandis que son autre main me tenait la bouche ouverte. Comme il se penchait vers moi, je me cabrai violemment.

– Seigneur Jésus ! glapis-je en reculant précipitamment sur les fesses. Je suis vivant, bordel !

Chester poussa un soupir de soulagement. De la sueur gouttait de ses bajoues.

– Vous ne respiriez pas, haleta-t-il. Je viens juste d'obtenir mon brevet de secouriste niveau IV. Vous étiez entre de bonnes mains.

Des gens apparurent autour de moi. Quelqu'un me mit debout, et ma tête palpita de douleur. Une ambulance avec sirène et gyrophare allumés fonça dans la rue entre les quais de chargement. Les infirmiers repoussèrent les flics et les vigiles pour m'atteindre. Eden et Eric se tenaient en silence près des palettes, observant toute cette agitation d'un air détaché. Combiné au coup que j'avais reçu sur la tête, leur regard me donna la nausée. Je fus pris d'un haut-le-cœur, mais je n'avais rien à vomir.

– Je vois les gros titres d'ici, lança quelqu'un tandis que le capitaine James se frayait un chemin parmi la foule. « Le docteur assassin arrêté par un vigile dodu. »

Il y eut quelques ricanements. Ces flics arrivaient juste du poste de l'aéroport ; ils se fichaient de l'humiliation qu'il y avait à perdre le tueur alors que nous l'avions sous la main. En jetant un regard à la ronde, j'aperçus mes collègues. Aucun d'eux ne souriait. Chester, qui semblait au bord de la crise cardiaque, était assis à l'arrière d'une ambulance et respirait avidement dans un masque à oxygène.

– Je n'avais encore jamais utilisé mon arme, balbutiait-il, sa voix étouffée par le masque. Je... je... je n'avais encore jamais utilisé mon arme.

– Hé, hé, hé, faites gaffe, s'esclaffa quelqu'un d'autre. Il prend les blagues sur la sécurité dans les aéroports très au sérieux.

Jason Beck s'était volatilisé, mais tout le monde s'accordait à dire qu'il avait pris une balle. Il y avait du sang sur le béton, et pas juste le mien. Les journalistes se pointaient au bout de la rue où d'autres vigiles dressaient une barricade. Deux d'entre eux réussirent à se faufiler quand même et s'élancèrent vers nous à petites foulées entre les flaques de lumière. Je m'étais assis sur une caisse de lait. Une infirmière

s'approcha de moi et entreprit de m'ôter mon gilet pare-balles. Dans mon hébétude, je ne m'étais pas rendu compte qu'elle m'avait déjà retiré ma surveste.

– Attendez un peu, dis-je en me ressaisissant. Attendez un peu.

– On vous a frappé avec un pied-de-biche, monsieur. Vous devez venir avec moi.

Elle plaqua une compresse stérile sur l'arrière de mon crâne. Cela me fit mal. Je me levai trop vite et tentai de la repousser. Eden et Eric se regardèrent. Il me sembla qu'ils se mouvaient au ralenti comme ils se détournaient en même temps et rentraient par la porte coupe-feu.

– Que quelqu'un prenne une photo, cria un des flics de rue. Je veux Frank et le vigile bras dessus, bras dessous avec la légende : « Mon héros : un inspecteur de Sydney reçoit le baiser de la vie. »

Je poussai un grognement et laissai l'infirmière m'entraîner vers l'ambulance.

Le coup de pied-de-biche que j'avais reçu à la tête me valut le reste de la soirée de repos malgré mes protestations. Nous avions un nom et cela suffisait à allumer le feu en moi, un feu qui consumait toutes les moqueries de bas étage sur Chester qui avait failli me faire du bouche-à-bouche et sur les splendides coquards qui commençaient à apparaître autour de mes yeux. Lorsqu'on me déposa chez moi, je ne pus que faire les cent pas dans mon appartement, en proie à une fureur grandissante. Je pris une douche en m'efforçant de ne pas penser à Beck et à la stratégie de recherche qu'on devrait mettre en place maintenant qu'on connaissait son identité. Au lever du soleil, alors que je biberonnais une bière, le circuit des noms qui tournaient dans ma tête me ramena à Jake DeLaney.

J'avais gardé le journal pris au Hungry Jack où j'étais allé avec Martina. L'impression lancinante que Jake DeLaney signifiait quelque chose pour moi rampait sous ma peau. À cinq heures du matin, j'avais passé en revue toutes mes affaires précédentes – je gardais une copie de la couverture de chaque dossier dans mon bureau – sans trouver aucune mention de lui. Selon l'article, Jake, père divorcé de deux enfants et homme à tout faire, avait disparu en sortant d'un bar à Coogee. Il n'avait sur lui que son portefeuille, ses clés, son téléphone, ses vêtements et une boîte de Tic Tac. Il ne s'était écoulé que trois jours depuis lors, et dans l'absolu ce n'était pas beaucoup, mais son absence d'activité apparente inquiétait les gens. Il avait parié sur un match de foot et gagné 63,23 dollars qu'il n'avait jamais réclamés. Depuis sa disparition, son téléphone n'avait pas servi, et aucune dépense n'avait été enregistrée sur son compte bancaire. Personne ne l'avait vu dans une gare, à un arrêt de bus, dans un aéroport ou chez un loueur de voitures. Aucun taxi ne l'avait pris en charge à la sortie du bar. On avait calculé les marées et fouillé l'océan aux alentours, mais sans résultat.

Apparemment, Jake DeLaney avait dit au revoir aux habitués du dimanche après-midi au bar sportif situé au rez-de-chaussée du Palace Hotel ; il était sorti par la porte latérale donnant sur la rue qui longeait la plage de Coogee et s'était tout bonnement volatilisé.

Ce ne fut qu'à sept heures du matin, alors qu'allongé sur le dos je fixais le plafond en me demandant combien de minutes s'écouleraient encore avant l'appel d'Eden, que je me souvins où j'avais déjà vu ce nom.

Dans le portefeuille de ma partenaire.

Je déchirai une feuille du calepin posé sur ma table de chevet, pris un stylo dans le verre à eau juste derrière et écrivis le nom de Jake DeLaney. Un autre me revint à l'esprit, le seul autre qui n'était pas barré sur la liste, parce que c'était le même que celui d'une fille avec qui j'étais sorti deux semaines au lycée : Annous.

Benjamin Annous.

Je n'ai pas d'ordinateur chez moi. Je n'en ai jamais eu. Je n'en ai pas vraiment l'utilité si ce n'est pour rédiger mes rapports ou fouiller des bases de données – surtout celles sur les détenus et les mises en liberté conditionnelle –, ce que je fais uniquement au boulot. Quelques minutes de marche m'amènèrent au Biz-Zip Internet Café où, pour deux dollars de l'heure, on pouvait se connecter à Internet, boire de l'eau glacée offerte par la maison et admirer la vue sur l'autoroute voisine. Des écoliers se rendaient à l'arrêt de bus en traînant les pieds ; des ouvriers marquaient des sections de la chaussée à démolir. Je choisis un poste contre la vitrine et commandai un double espresso à la dame derrière le comptoir. Elle avait l'air d'en savoir autant sur la préparation du café que moi sur les ordinateurs.

Alors que je m'asseyais, mon téléphone sonna. Le nom d'Eden s'afficha sur l'écran bleu. J'ignorai l'appel. La sonnerie m'avait fait sursauter comme si on m'avait surpris au milieu d'un acte répréhensible. Il me semblait anormal de nourrir des doutes sur ma partenaire ainsi que mon esprit commençait à le faire, passant mes souvenirs de cette soirée en revue en quête d'une phrase ou d'un geste qui expliqueraient qu'elle ait eu le nom de Jake DeLaney dans son portefeuille plusieurs jours avant sa disparition. S'il figurait sur sa liste depuis longtemps, pourquoi n'avait-il pas disparu plus tôt ? Je tentai de me remémorer les noms précédents, ceux qui avaient été barrés chacun avec un stylo différent, mais mon cerveau ne les avait jamais

enregistrés.

Pour s'être longtemps vautré dans la boue primordiale de la petite criminalité, Jake DeLaney était lentement devenu un héros de la classe ouvrière. Je cherchai son casier dans la base de données de la police et fis défiler une liste d'agressions signalées, ne représentant sans doute qu'une fraction de la masse des agressions commises et non signalées. Ce type avait un tempérament explosif et guère de self-control pour compenser. Après qu'il avait foncé dans la vitrine d'un magasin de fringues au volant de sa voiture, les veines bourrées de coke, il avait été libéré à condition de suivre une cure de désintoxication de six semaines. La plus grave de ses condamnations portait sur une attaque de véhicule blindé en compagnie de deux autres hommes, devant une agence bancaire Westpac à Bankstown. Avoir sous-estimé les ressources de la police lui avait coûté cinq ans de sa liberté.

Je notai le nom des deux autres hommes condamnés pour l'attaque qui avait foiré. Richard Mars et Geoff Gould. Je les soumis au moteur de recherche des dossiers criminels et découvris, là aussi, une série de délits précédant un crime catalyseur. Je décidai qu'il était possible qu'Eden ait bossé sur l'affaire à un moment mais, en fouillant davantage, je ne découvris son nom nulle part, sans doute parce qu'elle était encore bébé au temps de leurs grands exploits. Quand DeLaney, Mars et Gould avaient été relâchés de Long Bay, Eden devait avoir quatre ans. Je sirotai mon café acide et me passai la langue sur les dents en fixant le visage poupin de DeLaney sur sa photo d'identité judiciaire.

Mars et Gould. Je ne me souvenais plus si tels étaient les autres noms sur la liste d'Eden. Je consultai ma montre et réalisai qu'il ne me restait que trente-cinq minutes avant le début de notre conférence de presse. En proie à une culpabilité grandissante, je tapai le nom de Mars dans un moteur de recherche public.

Quand le premier article apparut à l'écran, j'en renversai ma tasse à café vide. Mars avait disparu deux ans plus tôt en Thaïlande ; on supputait soit un braquage doublé d'un meurtre, soit une disparition volontaire afin d'échapper à une condamnation pour un crime que la police n'avait pas encore découvert. La dernière fois que Mars avait été vu, c'était à l'Indigo Pearl Resort de Phuket, alors qu'il longeait le bord de mer pour gagner la station de taxis. Sa disparition avait été signalée par sa petite amie, venue avec lui en avion pour faire du shopping bon

marché. Peu d'autres gens avaient pleuré sa perte. De mes doigts gourds et nerveux, je réduisis la taille d'affichage des articles que je venais de lire et tapai le nom de Gould dans le moteur de recherche.

Mon téléphone sonna dans ma poche. L'employée leva les yeux derrière son comptoir comme je prenais l'appel.

– Ouais ?

– Tu es en retard, dit Eden.

– Je sais, répondis-je en me levant. J'ai juste, euh, perdu la notion du temps.

– Tu veux que je passe te chercher ?

– Non.

Je déposai des pièces sur le comptoir et tirai la porte coulissante du café.

– Je ne louperai pas le début de la conférence, c'est promis.

Quand elle était petite, Eden aimait se planter dans le couloir et regarder Hadès lire des romans ou des journaux à la lumière d'une antique lampe poussiéreuse à la table de la cuisine. Elle aimait regarder ses yeux gris aux paupières lourdes balayer les mots imprimés et se souvenir de la nuit de leur rencontre, la façon dont il avait scruté son visage et ses mains ensanglantées avec une inquiétude paternelle qu'elle pensait disparue de sa vie. Elle aimait se tenir juste au-delà de la lumière, fermer les yeux et sentir la présence du vieil homme devant elle en imaginant qu'elle le laissait l'entourer de ses bras et la serrer contre lui comme il le faisait parfois. Elle espérait qu'un jour ses étreintes ne la démangent plus, qu'elles ne l'effraieraient plus, qu'elles ne lui donneraient plus l'impression d'être minuscule. Ces secondes paniquées où son vrai père l'avait tenue contre lui pendant que les ravisseurs faisaient irruption dans leur résidence secondaire avaient rendu tout contact physique insupportable pour elle.

Sept ans s'étaient écoulés depuis la dernière fois qu'elle avait posé les yeux sur lui, et Hadès n'avait pas changé. Elle n'avait pas voulu revenir avant de pouvoir lui prouver que tout son travail avait porté ses fruits, qu'elle était devenue quelqu'un de puissant, quelqu'un qui comptait, qu'elle avait utilisé ce qu'il lui avait donné et s'en était servie pour grandir. Oh, ils se parlaient au téléphone. Elle lui envoyait des choses : des lettres, des livres, des babioles qui lui avaient fait penser à lui. Mais elle n'était jamais revenue à la décharge, pas avant d'être prête à lui montrer la nouvelle

Eden. Pleine de justice et de force, prête à entamer son véritable travail.

Debout dans le noir devant la moustiquaire, elle eut l'impression de regarder le passé, une scène dont l'immobilité parfaite ne se brisait que lorsque Hadès soulevait et tournait une page avant de reposer sa joue mal rasée sur sa grosse main. Eden leva le poing et frappa à la porte. Hadès leva les yeux et aperçut sa silhouette.

Il ne dit rien. La moustiquaire grinça bruyamment lorsque Eden la poussa. Le bruit mat de ses bottes sur les lattes en bois brut lui parut déplacé. Elle s'assit près du vieil homme. Elle portait la combinaison bleu marine des flics de rue, serrée à la taille par la large ceinture à laquelle pendait son flingue. Une casquette noire de la police jetait une ombre sur son visage. Hadès détailla son uniforme, son insigne, les barrettes qui indiquaient son grade sur ses épaules. C'était la première fois qu'il la voyait dans cette tenue, et la dernière fois qu'elle la porterait. Désormais, elle s'habillerait en civil dans le cadre de son boulot à la brigade des homicides. Le vieil homme et la jeune femme s'observèrent en silence. Au bout d'un moment, Eden posa une main sur celle de Hadès, à côté du journal qu'il lisait, et replia ses doigts dans la chaleur de sa paume.

– Tu as l'air fatiguée, commenta Hadès.

Eden sentit un sourire flotter sur ses lèvres et acquiesça, le regard rivé au journal. Le vieil homme, qui savait combien elle détestait qu'on la touche, leva prudemment une main et coinça une mèche de ses fins cheveux noirs derrière son oreille.

– Tu es très belle. Mais tu l'as toujours été.

Il y avait de la tristesse dans sa voix. Eden ferma les yeux. Elle sentit le regard de Hadès sur ses mains ; sans doute se demandait-il quels sévices elles avaient infligés.

– Tu m'as manqué, lâcha-t-elle. Dans chaque rue. À chaque carrefour. Dans chaque pièce. Tu n'as jamais cessé de me manquer.

Un silence s'étira entre eux. Les oiseaux nocturnes, qui lui étaient si familiers, ne chantaient pas ce soir.

– Où est Eric ?

– Dans la voiture. Je voulais te voir la première.

Hadès hocha la tête et referma distraitement son journal. Il semblait avoir peur de la regarder. Eden lui pressa les doigts, mais il ne se retourna pas.

– Toutes ces années, j'ai eu peur que tu regrettes ce que tu avais fait cette nuit-là, avoua-t-elle. Peur que tu penses que si tu avais su ce que nous

deviendrions, tu aurais juste... Tu aurais juste pris l'argent et tu nous...

– Je savais ce que vous étiez, et je n'ai jamais cessé de vous aimer, coupa Hadès. Je le savais déjà le premier soir.

Eden passa la langue sur ses lèvres.

– Ce n'est pas votre faute si vous êtes comme ça, poursuivit le vieil homme. Et ce n'est pas la mienne non plus. Un des hommes qui vous a fait ça est mort. Je l'ai enterré cette nuit-là à votre place. Mais les cinq autres courent toujours. J'ai toujours eu l'intention d'attendre que vous soyez prêts et de vous révéler leurs noms. Je pense que vous êtes prêts, et que c'est pour ça que vous êtes venus.

Le vieil homme se leva et Eden vit alors que, contrairement à son apparence, sa façon de bouger avait changé. Elle le regarda traîner les pieds jusqu'au placard au-dessus de l'évier et en sortir une petite enveloppe. Il retira une feuille de carnet. Eden sentit un tremblement lui parcourir le corps comme il poussait le bout de papier vers elle sur la table. Elle écarta sa main pour ne pas le toucher alors même que ses yeux déchiffraient fiévreusement les noms.

– Celui qui vous a amenés m'a dit que c'était une erreur depuis le début. J'ai été miséricordieux envers lui. J'espère que vous traiterez les autres de la même façon.

– Nous sommes toujours miséricordieux, affirma Eden.

Elle laissa la liste sur la table un long moment, incapable de trouver la force de la prendre. Finalement, elle sortit son portefeuille et la glissa dans le compartiment à papiers. Un coin de la feuille dépassait légèrement, comme s'il tentait de s'enfuir.

– Certains de ces types, reprit Hadès avec difficulté. Je les ai surveillés au fil des ans. Ils ont des enfants.

Eden sentit des larmes tomber enfin du bout de ses longs cils. Elle se força à avancer vers le vieil homme et à se blottir contre lui en agrippant le dos de sa chemise. Quand Eric arriva à la moustiquaire, il trouva Hadès en train de serrer très fort Eden pendant que celle-ci pleurait.

Je loupai les dix premières minutes de la réunion. Tout le monde s'en aperçut. Eden dit à la presse que la brigade employait tous les moyens possibles pour trouver Beck et demanda au public de contacter la police si quelqu'un le repérait. Debout contre le mur de la salle de conférence, je la regardais lire la liste des éléments dont nous disposions à ce jour.

– Jason Beck, trente-neuf ans, est recherché entre autres chefs d'accusation pour enlèvements et meurtres suite à la découverte des corps de Watsons Bay et de Kurrajong, ainsi que pour des délits corollaires sur les deux dernières années. On pense qu'il a étudié à l'université de Sydney en 1999 et travaillé comme médecin dans plusieurs endroits à l'étranger entre 1999 et 2003. Nous ignorons ce qu'il a fait depuis 2003 jusqu'à maintenant. Il est peu probable qu'il ait pratiqué officiellement la médecine en Australie durant cette période.

« Ce que nous avons pu découvrir à son sujet, c'est qu'il fut un étudiant doué et bûcheur, puis un employé responsable et estimé. Nos entretiens avec ses anciens collègues révèlent qu'il était poli et discret, mais socialement limité, et nous n'avons aucune raison de penser que les gens ayant rencontré Beck par le passé aient pu anticiper qu'il commettrait des actes aussi horribles, à plus forte raison l'assister d'une quelconque manière. Beaucoup de ses connaissances ont été choquées d'apprendre ce qu'il avait fait. D'après ce qu'elles nous ont raconté, il est possible de déduire que le comportement de Beck a un rapport avec ses croyances immuables au sujet de la nature, du darwinisme, de la sélection naturelle et autres notions similaires. Mais nous ne faisons que spéculer. Notre priorité numéro un, c'est de l'arrêter.

« J'aimerais qu'une chose soit bien claire : à ce stade, nous n'avons aucune raison de penser que Beck a bénéficié d'une quelconque complicité, ou qu'une seule des personnes à qui nous avons parlé était

au courant de ses agissements. Nous devrions en apprendre davantage sur ses motivations dans un avenir proche mais, en attendant, nous ne pouvons pas dire grand-chose de plus. La brigade des homicides de la Sydney Metro réitère son avertissement : si vous identifiez le suspect dans un lieu public, surtout, ne l'approchez pas.

D'après le rapport rédigé par Eden durant la nuit, Beck s'était établi comme généraliste itinérant en Ouganda, où il avait reçu un financement gouvernemental pour travailler dans de petits villages et des camps de réfugiés. Sans doute le parfait terrain d'entraînement pour les méthodes non orthodoxes dont le Dr Rassi nous avait parlé, celles qui devaient lui permettre d'adapter une procédure conçue pour toute une équipe afin de pouvoir réaliser des transplantations d'organes sans aucune aide.

Dès qu'Eden se tut, des questions jaillirent de l'assemblée. Elle y répondit stoïquement, les mains croisées sur la table devant elle.

Des flashes crépitèrent et des journalistes hurlèrent lorsque Eden, ayant fourni toutes les informations qu'elle pouvait, se leva et se dirigea vers moi. Le regard épuisé et irrité, elle me dépassa sans un mot.

J'avais douloureusement conscience des déplacements d'Eric dans l'arène. Lui et deux autres agents avaient reçu pour ordre de nous aider à trier les appels publics reçus au sujet de Beck. Assis, les pieds sur son bureau, il jetait en l'air une balle en caoutchouc bleue et la rattrapait derrière sa tête. Alors que je m'efforçais de garder la tête baissée, la balle rebondit une fois, durement, sur le papier devant moi avant d'atterrir dans ma poubelle. Je sursautai.

Eric me donna une grande tape sur l'épaule en passant.

– Désolé, mon pote.

– Pas de problème, dis-je en souriant. Si je peux t'aider à trouver un endroit où ranger ce truc, surtout n'hésite pas.

Il s'approcha d'Eden, qui était en train de travailler, et fit rebondir la balle sur son bureau deux ou trois fois en la toisant. Puis il se pencha et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Les sourcils froncés, Eden regarda autour d'elle.

– C'est trop tôt, murmura-t-elle. Tu le sais.

Appuyé sur un coude, je regardai Eric tourner en rond dans la pièce. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux disparitions de Jake DeLaney et de Richard Mars. Au milieu du tri d'infos inutiles envoyées à

l'émission *Crime Stoppers*¹, je m'accordai cinq minutes – pas davantage – pour céder à mon obsession pour DeLaney et ses associés. Observant les allers et retours d'Eric, j'ouvris mon ordinateur portable et me connectai à la base de données criminelles.

Le profil de Geoff Gould apparut, une barre clignotant près d'une photo d'identité judiciaire grainée. Je glissai un trombone entre mes dents et le mâchouillai en fixant le texte rouge dans la barre.

LOCALISATION INCONNUE – VOIR SPD 06/02/95

Je cliquai sur le lien vers le signalement de personne disparue et obtins un assez long texte ainsi qu'une autre photo de Gould – étrangement similaire, cette fois, à celle de DeLaney tenant un bébé en première page du *Herald*, à ceci près que Gould souriait à l'objectif.

Mars, Gould et DeLaney. Tous associés dans le crime. Tous disparus. Figuraient-ils sur la liste d'Eden ?

Ce fut pure chance si je refermai mon portable au moment où la balle d'Eric filait vers lui. Je la bloquai contre ma poitrine et me levai. Un des hiboux venait d'ouvrir la porte-fenêtre pour sortir fumer sur le balcon. Je lançai la balle par l'entrebâillement juste avant qu'elle ne se referme ; l'orbe bleu brillant passa par-dessus la balustrade et disparut sans un son dans le vide au-delà.

Eric le suivit des yeux, les bras ballants. Sans broncher, il ouvrit le tiroir du haut de son bureau et en sortit une balle identique, qu'il fit rebondir sur le plateau en m'adressant un large sourire.

– J'y crois pas, soupirai-je en m'enfonçant dans ma chaise.

Le téléphone sur mon bureau se mit à sonner.

– Frank Bennett.

– Inspecteur Bennett ? dit une voix de femme. C'est Gina, de l'accueil. Vous devriez descendre, s'il vous plaît.

J'eus aussitôt l'impression que j'allais avoir des ennuis. Cela me rappela ma jeunesse, quand les haut-parleurs du lycée m'annonçaient que j'étais convoqué dans le bureau du principal.

– D'accord, j'arrive tout de suite.

Gina Shultz, devant qui je passais tous les matins pour gagner l'arène, se tenait devant la porte d'entrée du quartier général. Jamais encore je ne l'avais vue autrement que derrière son bureau. Non seulement elle avait des jambes, mais celles-ci étaient musclées et bronzées comme si elle sortait des pages de *Playboy*. Délicieux. Je la

rejoignis tandis qu'elle regardait tomber la pluie dehors.

Elle parut sentir ma présence et, du menton, désigna les marches noyées par l'averse.

– Une amie à vous ? demanda-t-elle.

Martina se tenait sur la troisième marche, enveloppée de ses bras. Je sentis mon sourire s'évanouir.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas fait entrer ?

– J'ai essayé, répondit Gina.

Je sortis en courant à petites foulées sous le déluge d'eau glacée, rentrant la tête dans mes épaules comme celui-ci martelait mes oreilles et s'insinuait entre mes omoplates. Martina était trempée jusqu'aux os, son T-shirt noir et son jean collés à elle ainsi qu'une seconde peau. Contrevenant à tous mes instincts professionnels, je passai mes bras autour d'elle comme si je pouvais la protéger contre la météo. Elle agrippa mes épaules tel un chat et enfouit son visage dans ma poitrine. Je sentis de gros sanglots secouer tout son corps.

– Ça ne va pas. Ça ne va pas du tout.

Je lui pressai les épaules.

– Non, je vois ça.

Je la guidai à l'intérieur du bâtiment. Ses baskets trempées faisaient un bruit mouillé et couinèrent sur le sol en marbre. Nous nous arrê tâmes de l'autre côté des portes. Gina nous tendit un coupe-vent standard, le genre que j'avais porté des dizaines de fois pour battre le pavé de Sydney en hiver. J'en enveloppai Martina comme d'une couverture.

Tandis que Gina s'éclipsait discrètement, Martina lutta pour ravalier ses sanglots. La sentir contre moi me donnait chaud partout. Ce n'était pas une réaction sexuelle mais quelque chose de plus primitif que ça, comme si nous étions deux pièces parfaitement emboîtées, comme si je rentrais à la maison après une longue absence. Sa présence me rendait hyper conscient, alerte et euphorique. Je ne me souciais pas des hommes et des femmes qui traversaient le hall en nous jetant des regards curieux. Je repoussai les cheveux mouillés collés aux joues de Martina et relevai le col du coupe-vent autour de son cou.

– Petite folle. Regardez-vous.

– Vous devez être occupé.

– J'ai assez de temps pour vous. Venez, il fait chaud à l'intérieur.

Le café qui jouxtait le hall était strictement réservé aux gens de la

maison ; pourtant, il n'avait pas ce côté renfermé et un peu déprimant qu'ont la plupart des cantines de boulot. L'argent du contribuable avait servi à l'équiper de banquettes en cuir rouge impeccables, de tables et de comptoirs en verre et en chrome. Une mare à poissons artistiquement incorporée à un pilier noir hexagonal dominait le centre de la salle. Je m'installai dans un des box du fond, face à la porte. Je fus surpris quand Martina se glissa à côté de moi, sa cuisse pressée contre la mienne. Je nous commandai deux cafés pendant qu'elle s'essuyait le visage avec une serviette en papier.

– Je vous avais dit que vous devriez voir quelqu'un, dis-je une fois la serveuse repartie.

– Je vous vois, vous.

Sa réponse me réduisit au silence l'espace d'une minute ou deux. La serveuse revint avec nos cafés. Martina tripota le sucre à l'intérieur du sachet, disséquant les grains du bout de ses ongles.

– Comment font les gens pour vivre comme si de rien n'était ? demanda-t-elle en jetant un regard à la ronde. Il y a un monstre en liberté, un monstre qui fabrique d'autres monstres. Qui tue des hommes, des femmes et des enfants. Comment se fait-il que les choses continuent normalement ? Pourquoi ne se sont-elles pas arrêtées ?

Je suivis la direction de son regard. Assises près des fenêtres, deux femmes pouffaient de rire derrière leurs mains. Dehors, dans la rue, des navetteurs se déversaient hors de la gare ferroviaire, et traversaient en courant avec leur parapluie noir incliné ou se réfugiaient sous l'auvent des cafés alentour. La pluie continuait à tomber avec force. Mais rien ni personne ne s'était arrêté. La vie poursuivait son cours chaotique tandis que la femme assise près de moi luttait pour recoller les morceaux de la sienne. Elle avait oublié son parapluie. Elle avait oublié son manteau. Elle avait oublié combien les gens étaient pris de court quand ils voyaient une inconnue pleurer et frissonner sous la pluie. Les règles qui régissaient son existence avaient volé en éclats. Comment pouvait-elle se couler à nouveau dans la normalité alors qu'un autre être humain l'avait enfermée dans une cage ?

– Vous êtes la seule qui le comprend, répondis-je. Personne d'autre ne peut en avoir conscience comme vous. Pour ces gens, c'est juste un fait divers. Cette obscurité n'appartient qu'à vous. C'est pareil pour toutes les grandes douleurs, vous savez ?

Elle fixait ses mains, et j'ignorais si elle avait compris ce que je

voulais dire. Je pensais à mon ex-femme et au bébé pour la mort duquel je n'avais pas été là. Même quand j'avais fini par arriver à l'hôpital, il m'avait été impossible de soulager la douleur de Louise. Je ne pouvais pas l'aider. Personne ne le pouvait. J'étais impuissant à comprendre ce que cet enfant signifiait pour elle, ce qu'elle éprouvait de l'avoir perdu. Le monde continuait à tourner. Les gens riaient, plaisantaient et allaient au boulot. La télé diffusait des bulletins météo. D'autres bébés naissaient dans d'autres chambres de la maternité. Rien ne s'était interrompu. Le temps poursuivait sa course indifférente. J'en avais oublié de manger et de dormir. Il n'y avait personne pour partager le fardeau de ma misère, la culpabilité qui m'assaillait sans relâche, pareille à un poison dans mes veines.

Soudain, Martina me prit la main. Je baissai les yeux. Elle avait des ongles roses et parfaits, presque irréels à côté des miens.

– Ça va prendre une éternité, pas vrai ? demanda-t-elle. Il va me falloir une éternité pour réapprendre à fonctionner normalement.

– Je serai là, promis-je.

Un sourire minuscule fit frémir ses lèvres. Les sanglots qui l'agitaient doucement avaient enfin cessé. Je sentais toujours la chaleur qu'elle m'avait communiquée, l'énergie indescriptible qui émanait d'elle, comme si mon corps reconnaissait le sien. J'ignorais quoi faire de ce nouveau désir étrange pour un autre être humain. Je voulais passer chaque minute avec elle, mais ça ne ressemblait pas à l'attraction que j'avais pu éprouver pour d'autres femmes : l'envie de les posséder, de les dominer, de les rendre dociles. Je ne souhaitais pas conquérir Martina comme j'avais souhaité conquérir mes partenaires précédentes, en les soustrayant à leur vie pour me les approprier. Il me semblait que je serais heureux de l'observer à jamais dans son petit monde, peut-être d'établir un lien entre ce monde et le mien. Des pensées idiotes défilaient dans ma tête, se suivant telles les voitures d'un train. Cette femme me faisait honte. J'avais honte qu'elle puisse me toucher, honte de tout ce que j'étais.

Malgré toutes les protestations de Martina, je passai quelques coups de fil et découvris bientôt que la personne la plus proche d'elle était sa propriétaire, une Italienne agitée du nom d'Issa qui avait une silhouette trapue, une poitrine énorme et occupait l'appartement au-dessus de celui de Martina à Randwick.

Quand je raccompagnai Martina et montai avec elle les marches de la maison, Issa se tenait sur le seuil ; les mains posées sur les hanches, elle lâcha un flot de paroles sévères en italien. Elle pinça les joues de Martina et les secoua en un geste qui exprimait à la fois amour, désespoir, colère et déception. Martina se raidit comme un chat sauvage. Issa l'étreignit et l'embrassa avant de disparaître à l'intérieur de l'appartement pour ramasser les vêtements qui jonchaient le sol et redresser les meubles de travers tel un parent désapprobateur.

– Vous parlez italien ? demandai-je.

– Pas un mot, marmonna Martina.

– Et elle, elle parle anglais ?

– Non plus.

– J'ai demandé à un psychologue de passer vous voir ce soir, lui dis-je. Mais ça ne me plaît pas de vous laisser seule ici, pas alors que vous êtes aussi bouleversée.

– Je ne serai pas seule, dit-elle avec un faible sourire. Maintenant que vous l'avez prévenue, Issa ne me lâchera pas. Elle va me bourrer de boulettes de viande et astiquer ma cuisine toute la journée.

J'acquiesçai. Déjà, un bruit de marmites et de casseroles résonnait à l'intérieur de l'appartement. Je savais que c'était le moment de partir, mais j'hésitai dans le vestibule, dos à l'escalier.

– Ça va aller, dit Martina en reniflant. Allez-y, Frank. S'il vous plaît. Je me suis déjà assez ridiculisée.

– Vous n'avez pas à être embarrassée.

Avec un léger sourire, elle posa une main sur mon épaule. J'allais dire quelque chose quand elle m'embrassa sur la bouche, avec douceur mais insistance. Ce n'était qu'un petit baiser, mais qui dépassait le stade amical et qui me laissa ébranlé. La gorge en feu, je regardai Martina entrer dans son appartement. Et quand la porte se fut refermée derrière elle, je restai planté là comme un con, essayant de me rappeler par où j'étais arrivé.

Eden et Eric restèrent assis un long moment dans la voiture de location, observant l'immeuble dans lequel habitait Martin Vellas. Il semblait à Eden que surveiller de loin l'homme derrière sa fenêtre allumée était suffisant. Cela lui suffisait de l'imaginer déambulant d'une pièce à l'autre au troisième étage ; cela lui suffisait de voir remuer son ombre contre les rideaux de la cuisine tandis qu'il lavait sa vaisselle et l'essuyait.

Cela lui suffisait de savoir qu'il existait, qu'elle savait où le trouver et qu'il lui était possible de venger la mort de ses parents. Tandis qu'elle scrutait l'obscurité, elle entendit le souffle d'Eric se synchroniser avec le sien, lent et régulier.

– Tu te souviens ? demanda-t-il.

Il n'attendait pas de réponse. Bien sûr qu'elle se souvenait de chaque seconde. Elle se souvenait de la chaleur de la pièce et du bleu étrange de cette nuit d'été à l'extérieur de la maison, de la façon dont le soleil semblait toujours briller dans l'eau vitreuse longtemps après sa disparition. Elle se souvenait du polo en coton de son père sous sa joue, de ses bras couverts de poils, de ses doigts dans ses longs cheveux. Elle se souvenait du murmure de la télévision, que personne ne regardait : assis sur les sièges en cuir du salon, ils se contentaient de profiter de ce moment en famille. D'être ensemble pour la dernière fois.

Elle se souvenait de l'explosion de la vitre, des pas qui avaient fait trembler les portes-fenêtres. Elle se souvenait des cris si inarticulés et si rapides qu'ils sonnaient comme des explosions. Elle se souvenait des bras de son père resserrant leur étreinte sur elle, de la douleur dans son épaule comme quelqu'un l'arrachait à lui et la jetait par terre. Du bruit du chatterton qu'on déroulait et qu'on déchirait. Du visage d'Eric près du sien sur le plancher en bois ciré, du sang sur ses dents. Il était le seul à ne pas crier dans la pièce.

Elle avait cinq ans. Elle n'était encore qu'une enfant, et après cette nuit-là elle ne l'avait plus jamais été.

– Je me souviens de leur visage, murmura Eric à côté d'elle.

Alors, Eden tourna enfin la tête vers lui et scruta ses yeux dans l'obscurité de la voiture. Les carrés dorés des fenêtres de cuisine de Martin Vellas éclairaient ses prunelles.

– Les gens disent qu'on est censé oublier le visage en premier, mais je n'ai jamais oublié. Comment elle a eu le souffle coupé quand ils sont entrés. Son air affolé.

Eden sentit ses mâchoires se crispier. Ses poings se serrèrent, ses ongles pressant ses paumes jusqu'à ce qu'elle sente son sang affleurer sous sa peau. Elle sortit son portefeuille et en tira la liste de noms. Celui de Martin Vellas était le deuxième en partant du haut.

– Martin Vellas, chuchota-t-elle.

Fermant les yeux, elle remit le papier dans son portefeuille.

Très lentement, comme s'il était ivre, Eric sortit les gants en latex du

paquet qu'il gardait toujours entre les deux sièges avant, et il les enfila. Quand Eden voulut l'imiter, ses doigts en sueur eurent du mal à glisser à l'intérieur du caoutchouc. Eric enfila sa cagoule et l'ajusta soigneusement. À présent, Eden haletait, la laine déjà collée à son visage.

– Nous sommes censés être miséricordieux, chuchota-t-elle très vite, luttant pour défaire sa ceinture de sécurité tandis qu'Eric se faufilait hors de la voiture telle une volute de fumée.

– Nous sommes censés être miséricordieux, répéta-t-elle en lui saisissant le bras comme il traversait la route.

Eric lui prit la main et la serra ; elle sentit la chaleur de son corps à travers le latex. Il grimaça sous sa cagoule en laine, dévoilant ses dents très blanches dans la lumière d'une enseigne au néon qui surplombait la voiture.

– Nous le serons, murmura-t-il en hochant la tête. À la fin.

1. « Halte au crime » (N.d.T.).

Je faisais quelque chose que je m'étais promis de ne plus jamais faire, et la culpabilité courait dans mes veines telle de l'électricité. Debout sur le paillason d'une femme avec un repas dans les mains – cette fois, une énorme pizza à la viande –, je récitais dans ma tête une dizaine d'entrées en matière toutes plus nazes les unes que les autres. Quelle nullité. J'appuyai mon front contre la porte et poussai un soupir. La pizza refroidissait dans son carton. Je marmonnai quelque insulte destinée à moi-même et appuyai sur la sonnette avec mon pouce.

Quand elle vint enfin ouvrir, tout ce que je réussis à faire, ce fut esquisser un sourire idiot et lancer :

– Salut.

– Salut.

Elle me rendit mon sourire et regarda la pizza que je tenais entre mes mains. Je la levai jusqu'à ma poitrine et la lui tendis un peu brusquement.

– Je pensais que vous n'auriez pas envie de faire la cuisine.

Et je ne savais pas si votre proprio l'aurait fait, mais j'espérais bien que non, et je cherchais juste une excuse pour passer vous voir, vous écouter, vérifier que vous alliez bien et...

Putain, mais ça veut dire quoi, ça ?

– Vous avez raison. Je ne suis pas d'humeur.

Elle prit le carton et me tint la porte ouverte avec son pied nu. Je me faufilai à l'intérieur et, planté dans le vestibule, promenai un regard gêné autour de moi. L'appartement était étroit avec une cuisine chromée et des murs en brique, couverts d'affiches comme dans la chambre d'une ado. Cela me rappela que Martina était beaucoup plus jeune que moi, que j'avais été un sacré connard à vingt-cinq ans et que les épreuves subies depuis m'avaient beaucoup appris. Une bougie parfumée brûlait quelque part, et il y avait une guitare sèche sur le long

canapé anguleux. Je me mordis la lèvre. Martina posa la pizza sur la table basse et alla passer quelque chose d'un peu plus habillé que son peignoir en satin rose pâle.

Qu'est-ce que tu fous ici, crétin ?

Je m'approchai du canapé, changeai d'avis et allai me planter devant la porte-fenêtre pour regarder dehors. Soudain, j'eus envie d'une cigarette – une pulsion que je n'avais pas ressentie depuis la fin de mon mariage avec Donna. La rue était déserte. J'avais dit aux types en faction dehors qu'ils pouvaient y aller. Ils avaient ricané d'un air entendu, avant de s'interrompre en voyant mes sourcils froncés. La patrouille suivante arriverait à minuit. Je me retournai en entendant Martina sortir de sa chambre. Elle portait un jean et un débardeur noir. Ses épaules étaient brunes et lisses comme du caramel.

– C'est sans doute très inapproprié, lançai-je sans savoir pourquoi.

Elle eut un rictus.

– Je n'en parlerai à personne.

Elle déposa deux verres à vin sur la table de salle à manger près de la porte-fenêtre. Je m'assis et vidai la moitié du mien d'un trait. Je suis doué pour renverser les verres de vin. Je fais ça tout le temps. Du coup, je le reposai très prudemment et assez loin de moi pour ne pas prendre de risque entre deux gorgées.

Un chat gris, qui dormait roulé en boule dans un panier près de la porte, leva la tête. Je ne l'avais pas remarqué.

– Comment il s'appelle ? demandai-je en désignant l'animal du menton.

– Chat Gris.

– Vous ne vous êtes pas foulée pour lui trouver un nom.

– Et alors ?

Je grimaçai. Le chat se rendormit.

– Comment vous sentez-vous ?

– Oh, vous savez.

Martina haussa les épaules. Non, je ne savais pas. J'attendis pendant qu'elle s'emparait d'un morceau de pizza et tirait sur les fils de mozzarella avec ses doigts.

– La vie continue. Encore et encore. On n'y peut rien.

Elle voulait parler de l'enquête. Je choisis soigneusement mes mots. Le vin m'aida. Tandis que la nuit tombait dehors, je sentis mes membres se détendre. Martina alluma une lampe suspendue au-dessus du canapé

et rien d'autre. Des gens rentrèrent du boulot et passèrent dans le couloir de son étage en se saluant les uns les autres, en sortant leur chien pour sa promenade du soir sous la pluie légère.

J'ai beaucoup pensé à vous, songeai-je.

– J'ai beaucoup pensé à vous, dit-elle.

Je fis tourner mon verre à vin sur la table. La moitié de la pizza avait disparu. Je me sentais fatigué. Martina tendit une main et toucha la mienne. J'ouvris la paume et la laissai en suivre les lignes du bout des doigts.

Ce n'est pas ainsi que je fonctionne.

Une vague de chaleur me parcourut. Je n'étais pas cet homme-là. J'étais le débauché qui buvait au comptoir. J'étais le plus grand et le plus costaud des connards qui traînaient encore au pub à minuit. J'étais celui qui avait le plus d'assurance et le meilleur sens de la répartie. Je ne disais jamais : « Je t'aime. » Je ne payais pas le taxi du retour. Si vous vous laissez faire, le féminisme vous laissera seule sur un pas de porte dans la lumière aveuglante du matin, le souvenir de mon corps s'estompant déjà de votre esprit. Je n'étais pas cet homme embarrassé et sentimental.

Martina vint s'asseoir à califourchon sur moi. Je poussai un soupir terrifié, un soupir tel que je n'en avais pas poussé depuis mon adolescence. Je fis glisser la bretelle droite de son débardeur le long de son bras en écoutant quelqu'un jouer du piano dans un appartement de l'autre côté de la rue. Magnifique, magnifique. Martina passa les bras autour de ma tête et me serra contre son cœur. Je fermai les yeux et l'écoutai battre pendant je ne sais combien de temps.

Jason s'appuya contre le lampadaire, les mains dans les poches, et leva les yeux vers le ciel, admirant les barres de lumière colorée prisonnières entre les immeubles, violettes et roses, plus une couche de quasi-jaune avant le gris lourd de la nuit imminente.

Randwick était un quartier vallonné, et la gravité tirait doucement sur sa poitrine. Il s'imagina basculer vers le bitume de la rue, s'écorchant la peau et se meurtrissant les os si le monde finissait par trop s'incliner. Il fit rouler son épaule blessée, éprouvant la sensation des agrafes à l'endroit où la balle lui avait troué la chair. Il avait soif d'une douleur plus intense, une douleur riche et profonde qui le convaincrerait de sa présence sur Terre, du fait qu'il occupait cet instant

puis cet autre et que ses décisions étaient les bonnes. Oui, il y avait des choix à faire, des plans à tirer, des ressources à rassembler car, au final, il était un décideur, contrairement à tous les gens sans cervelle qui occupaient les maisons et les immeubles autour de lui et vaquant à leur existence insignifiante. Accumulant des objets sans intérêt pour remplir leur nid. Comparant leurs possessions avec celles des autres.

Jason était pareil à un renard qui se prépare pour l'hiver : il savait jusque dans la moelle de ses os que ce qui allait suivre serait violent, impitoyable et phénoménal. Il allait se mettre en chasse, puis il se cacherait et renaîtrait quand l'obscurité se serait répandue et que le monde serait tout neuf.

Il leva les yeux vers l'appartement aux rideaux de dentelle au-dessus de lui, ses doigts palpant distraitement les agrafes de son crâne et tirant dessus jusqu'à ce que sa peau le brûle.

Une lampe allumée près de la fenêtre lui permettait de voir le plafond de stuc blanc. Un chat gris sortit sur le balcon et jeta un coup d'œil entre les barreaux de la balustrade en fer forgé comme s'il avait toujours su que Jason se tenait là.

Jason sourit et lui fit coucou de la main.

L'appartement de Beck avait été fouillé de fond en comble longtemps avant notre arrivée, à Eden et à moi. C'était une grande manœuvre tactique qu'il valait mieux laisser aux gars des opérations spéciales, aussi nous étions-nous retrouvés dans un café de l'autre côté de la rue avec tous les voisins que nos collègues avaient pu réunir, afin de commencer à les interroger. Les propriétaires du café, un vieux couple grec, semblaient un peu troublés par leur chance incroyable. Leur établissement étant devenu notre base opérationnelle officieuse, les gradés, les tacticiens, les patrouilleurs, les techniciens, les types de la morgue, les journalistes, les voisins et les voyeurs avaient tous commandé quelque chose au petit comptoir pris d'assaut en attendant que l'appartement soit sécurisé. Les gens se déversaient dans la rue en buvant leur café et en déchiffrant les ardoises du menu. Depuis ma table, je pouvais voir le fils adolescent des propriétaires dans la cuisine ; il essayait de faire griller en même temps quatorze croissants jambon-fromage en pleurant presque sous l'effet du stress.

Les voisins ne nous apprirent rien. Les seules personnes de l'immeuble auxquelles Jason avait parlé étaient le couple qui occupait l'appartement sous le sien, et dont les deux petits garçons traînaient

dans l'escalier à toute heure pour jouer à cache-cache. Tout ce que James et Kat purent me dire, c'est que le docteur du numéro dix-huit était un type séduisant et discret dont l'appartement sentait mauvais. Une fois, James lui avait emprunté une perceuse, et il avait aperçu ce qu'il avait pris pour un vivarium dans le vestibule. Sinon, Beck ne recevait jamais de visites et ne faisait pas de bruit.

C'était déjà le milieu de matinée quand on nous appela, Eden et moi. Je lui avais à peine adressé la parole depuis notre arrivée, et j'étais horriblement embarrassé à l'idée qu'elle puisse sentir que j'avais passé la nuit précédente avec Martina. En me levant, j'étais rentré chez moi pour me doucher et me changer, dans ce brouillard béat qui enveloppe les hommes lorsque tout leur esprit est occupé par une femme. Incapable de mettre de l'ordre dans mes pensées, j'étais descendu à ma voiture en oubliant mes clés et en laissant ma montre sur le bord du lavabo.

Nous enfîlâmes nos bottillons et nos gants en latex, puis attendîmes que les techniciens nous donnent le feu vert et que le photographe finisse de trier son matériel. Comme nous montions l'escalier menant à l'appartement de Beck, je me surpris à penser de nouveau à Martina. À ses longs doigts fuselés. À la façon dont elle frémissait parfois dans son sommeil et se tortillait pour se rapprocher de moi, son nez et sa bouche plaqués contre mon bras, son visage dissimulé dans mon ombre. Je voulais la revoir le soir même, mais elle m'avait dit qu'elle allait quelque part. Chez quelqu'un de sa famille. Je me demandai qui. Je me giflai les joues. Eden se retourna et leva un sourcil interrogateur.

– Je suis fatigué, dis-je en guise d'explication.

– Essaie de dormir chez toi.

Je ricanai. Mauvaise idée. Je sentis de la sueur couler le long de mes côtes.

– J'ai dormi chez moi.

– Ah bon ?

– Oui.

– Vraiment ?

– Fous-moi la paix.

Elle me gratifia d'un de ses rires si peu fréquents et entra dans l'appartement la première. Le visage en feu, je me réjouis de cette diversion jusqu'à ce que je me heurte à la puanteur qui se dressait de l'autre côté de la porte tel un mur invisible. La seconde d'avant, je

respirais la légère odeur de renfermé du couloir et, soudain, une humidité aigre envahit mes poumons, évoquant une jungle tropicale irradiée de chaleur et d'urine. Je toussai et enfouis mon visage dans mon coude. Imperturbable, Eden respirait cette pestilence comme si ça avait été une petite brise marine. Debout dans le minuscule salon au bout du couloir, elle regarda autour d'elle.

– C'est quoi, ça ? grognai-je.

– Des souris.

Parmi toutes les odeurs animales qui se mélangeaient là, celle des rongeurs dominait parce qu'ils s'étaient échappés de leur petit aquarium sur la table de salle à manger et avaient colonisé tout l'appartement. Il y avait des crottes de souris partout au milieu des papiers, des tasses de café vides et des instruments médicaux qui jonchaient chaque surface, dans les assiettes sur le comptoir de la cuisine et sur le tapis qu'elles saupoudraient comme du poivre. Dans les coins du salon, un animal de plus grosse taille, sans doute habitué à utiliser une litière, avait déféqué sur une longue période. En plus des tas d'excréments noirs séchés, il avait laissé des traces de griffes sur les murs, mais aucun autre signe de sa présence. Le vivarium que James avait aperçu depuis le couloir abritait bien des serpents, mais eux aussi avaient disparu, ne laissant derrière eux que leurs mues pareilles à des emballages de chocolat. Debout près du comptoir de la cuisine, je clignai des yeux que les vapeurs d'ammoniaque faisaient larmoyer. Pas question d'ouvrir les fenêtres : s'il y avait des pièces à conviction dessus, fût-ce quelque chose d'aussi minuscule qu'un cil, nous risquerions, en les rendant impossibles à identifier, de gâcher les chances d'une famille de retrouver son cher disparu mort ou vivant.

Eden feuilletait les papiers sur la table. Un photographe entra, la détailla et fila dans une autre pièce. Je la contournai pour examiner les livres entassés très haut près des fenêtres. On aurait dit qu'ils avaient été sortis en vrac d'une bibliothèque qui ne se trouvait plus là. Des manuels de médecine, des encyclopédies, des milliers de numéros de *National Geographic*. Tout semblait à l'abandon : triste, usagé, redondant. La pluie s'était infiltrée par la fenêtre de la chambre, sous laquelle s'étendait une tache de moisissure. Le lit semblait froid et humide comme si personne n'y avait dormi depuis longtemps.

– Il emménage ou il déménage ?

– Ni l'un ni l'autre, je crois, répondit Eden en soupirant pendant

qu'elle ouvrait les placards de la cuisine, qui étaient vides. Il habite en partie ici, et en partie dans la vieille maison d'où Martina s'est échappée. Là-bas, dans le désert. Il n'a pas vraiment de chez-lui. Je pense qu'il se considère comme un électron libre.

– Il m'a l'air assez désorganisé. Les docteurs ne sont pas censés être super maniaques ?

– À mon avis, il n'a pas toujours été ainsi. Il... est en train de perdre les pédales. De tomber dans le terrier du lapin. C'est toujours une lutte pour maîtriser cet autre instinct, cette pulsion ténébreuse qui tente de les attirer hors de la réalité et dans le fantasme de la chasse. Quand ils couvrent leurs traces soigneusement, c'est qu'ils sont encore reliés à la réalité, qu'ils se soucient des conséquences s'ils venaient à se faire prendre. Mais dès qu'ils commencent à perdre pied, ils deviennent comme ça, expliqua-t-elle, désignant la table devant elle. Bordéliques.

Deux techniciens entrèrent, et elle leur dit quoi emporter dans des sacs en plastique. Je l'observais. Je me sentais vide, et je n'aimais pas la façon dont elle parlait des crimes de Jason comme si c'était un instinct incontrôlable, une sorte de machine autonome et émotionnellement détachée de lui qui l'utilisait comme une marionnette. Il avait le choix, j'en étais sûr. Dans ses agissements, il y avait du libre arbitre, de la cruauté, et cette malfaisance humaine si unique. Je devais le croire, parce que si je ne pouvais pas imputer ses crimes à quelque chose de compréhensible, je ne voyais pas comment j'allais réussir à me remettre des horreurs que j'avais contemplées. Le visage de ces gens. Leurs membres inertes, sans vie. La façon dont ils étaient recroquevillés ensemble au fond du puits tels des vers humains. Comment avait-il pu faire ce qu'il avait fait à Martina sans le savoir, sans le décider, sans s'en délecter ? Avant même que cette femme n'ouvre la bouche, on savait déjà tout ce qu'il y avait à savoir sur elle. Comment elle aimait, comment elle souffrait, comment elle avait peur, rien que d'après sa façon de regarder les gens, de respirer, de rire. C'était une créature incroyablement naturelle. Beck ne pouvait pas ignorer qu'il avait cassé quelque chose en elle à jamais au moment où elle s'était réveillée dans cette cage. Planté au milieu de son désordre et de sa saleté, dans sa caverne de démente, je sentis la colère me gagner. Il n'y avait aucune excuse à ses agissements.

Eden s'approcha de moi tandis que je fouillais un Tupperware plein de bijoux, posé sur un fauteuil près de la télévision tel un saladier de

pop-corn. Je saisis une montre noire fantaisie, pressai ses boutons et la regardai luire dans l'obscurité de l'appartement. Elle était ornée d'un personnage de bande dessinée ou de jeux vidéo que je ne connaissais pas. J'imaginai qu'elle appartenait à l'adolescent que nous avions repêché dans la baie avec Courtney et les autres.

– Il faut qu'on attrape ce connard, dis-je.

– On va le faire.

– Je suis sérieux. Il faut qu'on l'attrape et qu'on lui fasse payer. Qu'on soit sûrs de le coincer dans un endroit où on pourra rester seuls avec lui une heure ou deux avant de l'arrêter officiellement, histoire de lui donner une bonne leçon.

Eden me dévisagea attentivement et longuement, comme si elle essayait de prendre une décision. Puis elle baissa les yeux, fouilla dans le Tupperware et en sortit une alliance. Elle la lâcha aussitôt et se pinça le bras.

– C'est quoi ? demandai-je.

– Une puce.

– Oh, merde.

Je reposai le Tupperware et m'époussetai les bras.

– Tu en as une dans le cou.

Je me frottai la gorge, puis m'éloignai en souriant.

Vers deux heures du matin, je sortis faire un tour en voiture. J'avais dormi d'un sommeil léger et agité, plein de rêves de l'appartement de Beck. Je ne cessais de me réveiller, et ça avait fini par me frustrer. Il me semblait que mes yeux pressaient contre le pourtour osseux de mes orbites et que de l'électricité bourdonnait entre mes tempes. Comme si j'étais branché à quelque chose. Laissant mes doigts danser sur le volant, je traversai la ville pour aller admirer les lumières de la cathédrale St Mary, chaudes, étincelantes et nichées dans les multiples recoins et alcôves de l'édifice. Elles déformaient les ombres des SDF qui erraient alentour, les changeant en géants à la démarche traînante. Arrêté à un feu tricolore, je regardai un groupe d'officiers de la marine souls rentrer chez eux en coupant à travers le parc et en marmonnant entre eux, l'air maussade.

Martina avait secoué ma vie. Elle l'avait ramassée et laissée tomber. Des tas de choses penchaient dangereusement, s'étaient brisées ou ne se trouvaient plus à leur place. Je me méfiais d'elle, du pouvoir qu'elle exerçait sur moi, des changements qu'elle pourrait imposer à mon système de croyances. Elle était pareille à une flamme. Je devais m'éloigner d'elle pour comprendre la véritable nature de mes sentiments, et ce que j'attendais de cette attirance irrésistible. Il faut toujours faire ça, s'éloigner des femmes pour pouvoir réfléchir à la relation qu'on a avec elles. De près, on est toujours l'esclave de leur peau fraîche et douce, de leur voix de miel, de la sécurité envoûtante que procure leur compagne.

Avant de comprendre ce que je faisais, je me dirigeai vers l'appartement d'Eden. D'une certaine façon, je suppose que j'avais envie de lui parler de Martina. Je voulais qu'un autre être humain me confirme ce qui était en train de se passer, me dise que ça n'avait rien d'anormal, que Martina pouvait très bien aimer ou désirer un mec

comme moi. Eden savait que j'étais sorti la nuit précédente, et je supposai qu'elle n'avait pas eu trop de mal à déduire avec qui j'avais passé la nuit. Sortir avec la victime d'un crime, c'est quelque chose qui se fait parfois dans les rangs de la police, et même s'il est probablement écrit quelque part dans un manuel que ce n'est pas censé arriver, on partage quelque chose avec chacune de ces personnes, un traumatisme mutuel, un désir identique de faire justice. En ce qui me concernait, ce n'était pas la première fois. Du temps où j'étais flic de rue, j'avais pourchassé un cambrioleur hors de chez un vieil homme, à Coogee. Après ça, je lui avais rendu visite tous les vendredis soir pendant ma patrouille pour parler de foot avec lui, jusqu'au jour où il était mort. Nous avons affronté un ennemi commun tous les deux, et c'est le genre de chose qu'on n'oublie pas.

Je tournai dans la rue d'Eden et ralentis à un stop devant le café installé à la place d'un ancien quai de chargement. Les lumières étaient éteintes. Ne sachant pas trop ce que j'étais venu faire là à la base, j'étais sur le point de repartir quand j'aperçus deux silhouettes sombres qui traversaient la rue d'un pas rapide.

Eden et Eric.

Mes sens s'affûtèrent comme ceux d'un animal en chasse, même si je ne saurais dire ce qui me parut étrange dans leur apparence au premier abord. J'avais l'habitude de les voir habillés en noir – ça leur allait bien, avec leurs traits aigus et leurs yeux sombres – mais cette fois, Eric portait un bonnet roulé au-dessus de ses oreilles. Il jeta un coup d'œil à la ronde et ouvrit une portière pour Eden. Je le regardai monter en voiture et démarrer immédiatement, jetant à peine un coup d'œil vers la chaussée avant de déboîter.

Je suppose que ce fut la précision de leurs mouvements, leurs enjambées déterminées qui me firent prendre la décision de les suivre. Je voulais bien croire Eric capable de porter un bonnet malgré la douceur de la météo, et je savais qu'Eden n'était pas du genre à trimballer un sac à main mais plutôt à fourrer l'indispensable dans ses poches, comme un homme. Mais il n'y avait aucune jovialité dans leur démarche, rien de cette nonchalance un peu arrogante qu'ils affichaient d'ordinaire. Ils étaient intensément concentrés, et j'en déduisais qu'ils étaient en route pour faire quelque chose d'important, quelque chose dont je devrais être témoin. Je repensai aux photos de Doyle avec ses victimes torturées, aux noms des hommes disparus dans le portefeuille

d'Eden, à ce que cette dernière avait murmuré à son frère de sang en croyant que personne d'autre ne l'entendrait.

C'est trop tôt. Tu le sais.

Le moment était-il venu ?

Je conservai mes distances, entrant sur l'autoroute en direction du sud quatre ou cinq voitures derrière eux. Un nombre inhabituel de lampadaires clignotaient, comme si le réseau électrique de la ville était perturbé ou en surcharge. Je me dis qu'il en avait probablement toujours été ainsi. Mon épuisement semblait donner un relief aigu à toute chose, créer des ombres supplémentaires et intensifier les reflets de la lumière dans les flaques d'eau.

Je pris le risque de me rapprocher et remarquai qu'Eric avait baissé sa vitre ; le coude appuyé sur le bord de sa fenêtre, il pianotait. Lorsque nous quittâmes l'autoroute derrière Mortdale, il remonta sa vitre et parut se courber au-dessus du volant.

La voiture longea lentement la rue principale, dépassant un restaurant chinois qui avait installé des tables et des chaises dans la contre-allée ; des guirlandes lumineuses pendaient aux arbres mais, à l'intérieur, la salle était plongée dans l'obscurité. Je laissai la distance entre nous s'allonger jusqu'à ce que j'aie tout juste le temps de voir où ils allaient quand ils tournaient. Quand je débouchai dans Pickering Avenue, Eric venait d'éteindre ses phares. Je me garai derrière une berline bleue puis coupai lumières et moteur.

À travers les vitres de la berline, je distinguais les silhouettes d'Eden et Eric dans leur voiture, leurs visages anguleux de profil. Je suivis la direction de leur regard vers la maison de l'autre côté de la rue, où une seule fenêtre était allumée – apparemment, celle d'une cuisine munie de rideaux. Hormis un buisson de Noël en fleurs, il n'y avait pas de végétation alentour. C'était une bicoque en Placo comme il y en avait des centaines d'autres dans la banlieue ouest. Une camionnette était garée dans l'allée, mais je n'arrivais pas à déchiffrer le logo d'entreprise sur les portières.

Eden et Eric ne bougeaient pas. Je plissai les yeux pour voir s'ils avaient l'air de discuter, mais ils semblaient tous deux aussi inanimés que des statues. Ils se contentaient d'observer la maison. Je reportai mon attention sur celle-ci, tâchant de comprendre ce qui les intéressait ou ce qu'ils espéraient voir. Mais il n'y avait personne dans la cuisine.

Un froid insidieux se répandit dans mes bras et mes jambes.

J'attendis, mais plusieurs minutes s'écoulèrent sans que le frère ou la sœur ne bougent. Je me rendis compte que je retenais mon souffle. Une angoisse lourde et épaisse me comprimait la poitrine.

Les portières de la voiture s'ouvrirent. J'agrippai mon volant comme les ombres d'Eden et Eric se rejoignaient sur la route.

Mon portable sonna – la petite musique aiguë d'un vieux téléphone. Je sursautai et frémis tandis qu'une brusque poussée d'adrénaline me picotait le corps. Je choisis toujours la sonnerie la plus agaçante, et je règle toujours le volume au maximum pour être certain de ne manquer aucun appel. Quand je réussis à trouver l'appareil dans ma poche et à l'éteindre, je levai les yeux. Eden et Eric s'étaient arrêtés au milieu de la route.

Ils regardaient dans ma direction. Lentement, je me laissai glisser sur mon siège jusqu'à ce que seul le sommet de mon crâne dépasse du tableau de bord. Pareils à deux félins, Eden et Eric s'étaient figés dans une immobilité que je n'aurais pas crue possible de la part d'êtres humains, leurs corps se découpant dans la lumière de la fenêtre derrière eux. Je ne voyais pas leurs yeux, mais je les sentais scruter l'obscurité autour de ma voiture, le pare-brise, les portières et les fenêtres. Ils ne pouvaient pas me voir, j'en étais certain. Pourtant, leur instinct leur disait que quelque chose clochait.

Au bout d'un moment, Eden toucha la main d'Eric, doucement et sans un mot. Ils remontèrent dans leur voiture et s'en allèrent.

Comme d'habitude, ce fut son coup de fil qui me réveilla. Mon cœur se mit à battre la chamade. Je m'assis dans mon lit, haletant avant même d'avoir commencé à parler.

– On a un corps, annonça Eden. Je suis là dans cinq minutes.

Seul le silence m'accueillit quand je montai dans la voiture. Eric conduisait, et Eden était assise à côté de lui. Deux hiboux se serraient déjà sur la banquette arrière, agrippant le sac qui contenait leur équipement de laboratoire avec l'air de gens qu'on mène à la chambre à gaz.

– Alors, les gars, elle a lieu où, cette petite sauterie ? demandai-je.

Aucun des deux ne répondit.

– À Utulla, lâcha Eden comme Eric déboîtait. À la décharge.

Une secousse électrique me parcourut. Sur le coup, je ne sus pas pourquoi. Quelque chose à propos de la décharge d'Utulla éveillait ma méfiance, mais quoi ? Je me dis que c'était sans doute parce que Eden m'avait dit qu'elle venait d'Utulla.

– Un retour au pays, hein ? lançai-je joyeusement. On devrait s'arrêter chez vous, ressusciter vos souvenirs d'enfance.

Eric m'observait dans le rétroviseur central. Eden se dandina sur son siège, mal à l'aise. Il y avait une course cycliste en ville ce jour-là, et la circulation était déviée le long de la rocade ouest intérieure. Dans Woodville Road, un ivrogne pissait entre deux voitures en stationnement quand nous nous arrê tâmes au feu ; il faisait lentement pivoter ses hanches tel un skieur nautique. Lorsque nous entrâmes enfin sur l'autoroute, la tension à l'intérieur de la voiture avait atteint une altitude presque douloureuse. Le hibou assis à côté de moi renifla, et l'autre sursauta violemment comme si on l'avait électrocuté. Le coude posé sur le bord de sa fenêtre, Eden regardait défiler la ville comme si

elle la quittait pour toujours et qu'elle s'en réjouissait.

Je m'endormis appuyé contre la vitre. Quand je rouvris les yeux, la voiture cahotait le long d'une grande route dépourvue de signalisation, à travers des broussailles denses. Les hiboux se rongeaient pratiquement les mains d'anxiété. J'essuyai la salive au coin de ma bouche et me redressai.

Un panneau fabriqué à partir de détritux fila sur le côté de la route. Des tuyaux, des bouteilles et des bouts de fil de fer épelaient les mots « Décharge d'Utulla ».

Eric se gara au pied de la colline, qu'il se mit à gravir sans nous attendre. Eden fut un peu plus patiente, mais à peine. Je restai près de la voiture, à l'ombre d'un gigantesque figuier qui devait avoir deux siècles. Des roussettes s'agitaient et se balançaient à sa cime. Mais ce ne fut pas ce qui retint mon attention. Au pied de l'arbre, deux énormes chevaux broutaient. Leurs corps étaient entièrement faits d'ordures.

– Regardez-moi ça, hoquetai-je.

Eden s'approcha derrière moi et tenta de me pousser en avant. Je fis quelques pas dans l'herbe humide et levai la main pour toucher le ventre d'un des animaux. De près, je distinguai une armature complexe d'engrenages, de roues dentées, de tuyaux et de tubes soudés entre eux. Pour avoir joué – sans beaucoup de talent – les apprentis mécaniciens dans mon enfance, je reconnus quelques pièces de moteur et de diverses autres machines. Eden aboya quelque chose ; en me retournant pour lui répondre, j'avisai d'autres animaux de détritux sur le bord de la route : une gazelle dressée sur ses pattes postérieures, deux opossums plus grands que nature qui escaladaient un arbre vivant.

Le temps d'atteindre le sommet de la colline, j'étais pareil à un gamin dans un parc d'attractions, la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés d'émerveillement. Lorsque nous débouchâmes dans une petite clairière au milieu des arbres, je compris pourquoi Eden et Eric étaient d'aussi mauvais poil depuis notre départ. L'air mal à l'aise pour la première, les bras croisés en une attitude de défi pour le second, ils se tenaient de part et d'autre de l'homme grisonnant et trapu dont j'avais vu la photo dans le portefeuille d'Eden.

Heinrich Archer.

Hadès. Le Seigneur des Bas-Fonds.

Je ne m'étais pas trompé sur la raison pour laquelle son visage m'avait paru familier. Dans les années 1970 et 1980, Heinrich « Hadès »

Archer avait fait la une de beaucoup de journaux de la ville et l'objet d'un certain nombre de reportages aux infos télévisées. Comme je m'en souvenais, on le voyait sortant de tribunaux et fuyant la presse, une main levée pour se protéger des objectifs. Hadès Archer était un entremetteur, quelqu'un qui gérait les situations délicates pour certains des criminels les plus notoires du pays. Il avait dû se défendre dans plus d'une douzaines de procès, au cours desquels on l'avait accusé d'avoir disposé de cadavres, fait disparaître des cargaisons de drogue que personne n'avait réclamées, dissimulé des guerres de grande ampleur pour des femmes ou du territoire au sein des gangs de bikers et de dealers de Sydney Ouest. Il n'avait jamais été condamné parce qu'il était professionnel, discret et ingénieux. Quand les gens avaient un problème, ils allaient voir Hadès. Quand ils avaient besoin d'un intermédiaire de sang-froid, bien informé et faisant autorité, ils allaient voir Hadès. Il était capable de nettoyer les pires gâchis, de gagner de l'argent sur les paris les plus improbables, de réparer les relations les plus mal en point. Après son intervention, les victimes comme les coupables souriaient, persuadés d'avoir fait une affaire.

Du temps où j'étais flic de rue, j'avais entendu des histoires assez incroyables sur Hadès. On disait qu'il avait tué pour la première fois en état de légitime défense à l'âge de dix ans, alors qu'il n'était qu'un gamin des rues harcelé par un arnaqueur. Lors de sa première comparution devant un tribunal, il avait douze ans, et il était accusé d'avoir pris part à des attaques punitives contre un gang de dealers rival. On disait aussi qu'il avait arraché avec les dents le doigt d'un homme qui avait dragué sa petite amie. Qu'il avait abattu cinq figures majeures du crime lors d'une soirée bondée, dans ses efforts pour faire une OPA sur le secteur de la location de gros bras. En son temps, Hadès Archer avait été accusé de certains des exploits criminels les plus ahurissants. La loi n'avait jamais réussi à le condamner pour aucun d'entre eux. Les huiles du département de police semblaient très bien le connaître : chaque fois qu'il passait à la télé, Hadès évoquait ces dinosaures de la justice en les appelant par leur prénom. Aucune enquête pour corruption potentielle n'était jamais parvenue à l'incriminer. En public, il s'était toujours conduit avec l'autorité calme, discrète et presque paternelle qui exsudait de lui à présent, et même les attaques les plus audacieuses venaient se briser sur sa personnalité presque minérale.

Il se tenait face à moi, son corps lourd voûté sur une canne. Il paraissait à la fois antique et infiniment dangereux. Il avait les épaules massives et la tête carrée d'un dogue de Bordeaux, et la même capacité de nuisance. Je jetai un coup d'œil circulaire à la décharge qui entourait la colline. On avait fouillé cet endroit des dizaines et des dizaines de fois en quête de corps, et on n'y avait jamais rien retrouvé : pas un doigt, pas un œil, rien. Pourtant, tout le monde savait ce que faisait Hadès. Tout le monde savait de quoi il était capable. À l'académie de police, les anecdotes à son sujet hantaient mes rêves.

Heinrich Archer.

Le père d'Eden. Le père d'Eric.

Le vieil homme me tendit sa main calleuse aux doigts boudinés. Je la pris et le sentis me broyer les os en la secouant.

– Heinrich, se présenta-t-il avec un hochement de tête. Mais comme vous le savez sûrement, mes associés m'appellent Hadès. C'est comme vous voulez.

Sa franchise me fit sourire.

– Frank.

Eden et Eric se détournèrent et commencèrent à s'éloigner en chuchotant très vite entre eux.

– Si vous voulez bien me suivre.

Hadès me fit signe. Je lui emboîtai le pas. Devant nous, Eden et Eric avaient la tête inclinée l'un vers l'autre. Eric jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Le chemin qui descendait la colline avait été tracé et aplani par des pieds lourds, piste de terre battue qui zigzaguait entre des blocs de grès et d'autres sculptures de détritux impressionnantes jusqu'à un atelier situé en lisière de la décharge proprement dire. Au loin, je vis des ouvriers et des femmes debout autour d'une petite fosse près d'une montagne d'ordures. L'air se chargea d'une odeur aigre et désagréable. Des mouettes et des corneilles volaient en cercle au-dessus de nous.

– C'est vous qui les avez fabriqués ? demandai-je à Hadès en désignant les animaux.

Nous passâmes devant un dingo de fer forgé incrusté de triangles d'or et de verre jaune. Hadès acquiesça sévèrement.

– Je n'aime pas le gaspillage, dit-il. Tout a du potentiel. Il faut pardonner leurs imperfections aux choses et leur insuffler une vie nouvelle.

Mon esprit vagabondait, établissant des connexions en chaîne. Les œuvres d'Eden. Ses mains fortes et capables. La noirceur de ses tableaux. Le vieil homme que j'avais vu sur l'un d'eux, peint en spirales d'huile, des étincelles ricochant sur ses épaules tandis qu'il soudait dans l'obscurité. C'était ici qu'Eden et Eric avaient grandi. Je regardai les camions qui cahotaient le long de l'horizon, de la fumée noire s'incurvant depuis leur pot d'échappement. Ils avaient commencé leur vie parmi les ordures, la maladie et les ténèbres.

– Je n'aime pas beaucoup la police, vous savez, avoua Hadès. La loi et moi, on avait déjà une relation explosive longtemps avant la naissance d'un minot comme vous. Mais il m'a semblé que c'était mon devoir civique de signaler ceci. Je ne veux pas que ma réputation soit salie par une telle brutalité.

Il désigna la fosse devant nous. Je m'avançai et baissai les yeux vers le corps qui gisait dans le fond. Le dos du junkie était douloureusement arqué par-dessus un jerrican cabossé. On l'avait entièrement dévêtu. Une importante cavité avait été découpée dans sa poitrine et, malgré mes connaissances anatomiques limitées, j'aurais parié qu'il lui manquait des morceaux. Mais rien à voir avec de la chirurgie, cette fois. C'était de la rage, de la rage aveugle et désordonnée. Jason commençait à craquer. Son rituel changeait. Il perdait les pédales. Le pied du junkie était encore plâtré d'avoir été cassé dans Watsons Bay. Je me détournai et, retenant mon souffle, me frayai un chemin parmi les ouvriers de la décharge qui traînaient par là, l'air morne et choqué. Hadès resta à l'arrière de la petite foule, les mains dans les poches, le coude appuyé sur sa canne. Je regardai les hiboux tendre une barrière de Scotch autour de la fosse.

– J'ai consulté deux de mes chefs d'équipe pour tenter de déterminer où le corps avait pu être jeté, reprit Hadès. D'expérience, je dirais qu'il était avec des ordures de ville. Il y avait beaucoup de barquettes de nourriture de traiteur dans cette pile. Trop pour une décharge de banlieue.

– Darlinghurst. Il logeait à Darlinghurst, le temps de suivre un programme de désintoxication. Il faut que j'appelle Martina...

Sans achever ma phrase, je m'éloignai à petites foulées. Martina répondit au téléphone d'une voix ensommeillée. Cela me fit mal de gommer toutes mes promesses que le tueur ne reviendrait pas parce que le fait que le junkie soit toujours vivant signifiait qu'il ne cherchait

pas à nettoyer derrière lui.

– Tu crois que je suis en danger, Frank ? demanda-t-elle tout bas et très gravement.

– Je n'en sais rien.

– Qu'est-ce que je dois faire ?

– Il y a toujours une voiture de patrouille qui surveille ton appartement. Reste chez toi. Je viendrai ce soir.

Mes mots résonnaient à l'intérieur de mon crâne. *Je viendrai ce soir.* Avais-je l'intention de passer toutes mes nuits à la protéger, à m'inquiéter pour elle, à la tenir dans mes bras ? Quelques jours plus tôt, j'étais seul, et j'aimais ça. Je contrôlais tout ce qui avait de l'importance pour moi : mon corps, ma carrière, mes stupides possessions. D'un coup, mes préoccupations avaient doublé. J'avais un autre être humain à prendre en compte. Je tremblais de fureur à l'idée qu'on puisse lui faire du mal. Je rangeai mon téléphone d'une main mal assurée. *Voilà ce que ressent un mari*, songeai-je. *Voilà ce que j'aurais dû ressentir quand Louise m'a appelé de l'hôpital il y a des années pour me demander où diable j'étais.*

– Vous devriez fermer la décharge, dis-je à Hadès. Sinon, ça ne tardera pas à grouiller de journalistes.

Il me jaugea en silence, plissant les yeux pour se protéger contre la lumière du soleil – ce qui boudina les replis de peau à la texture de cuir sur ses tempes. En cet instant, il me parut absurde de faire comme si j'ignorais que cet homme était le père de ma partenaire, comme si la menace de ses origines et de celles d'Eric ne planait pas autour de moi, dans le sol sur lequel je me tenais et l'air que je respirais. Même si je leur tournais le dos, je sentais qu'ils m'observaient. C'était le jeu qu'ils avaient enseigné à tout le monde : au capitaine, aux hiboux, aux employés du quartier général. Le rôle qu'ils devaient jouer. Présumés innocents. À quoi me servait-il de savoir que leur enfance avait été chaperonnée par un des plus grands criminels de la ville s'il n'y avait pas d'effet de résonance à désigner ? À quoi me servait-il de savoir qu'un homme et une femme étaient restés assis dans leur voiture en pleine nuit devant la maison d'un inconnu si aucun crime n'avait été commis ? À quoi me servait cette liste de noms rédigée sur une feuille de carnet et rangée dans un portefeuille que je n'aurais pas dû fouiller ? Je fermai les yeux et me concentrai sur Martina. *Tu sais ce qui est important, pas vrai, Frank ?* L'important, c'était de trouver l'homme qui

avait tué le junkie au fond de la fosse, et qui était responsable de tant de dépravation absurde.

Eric rit de quelque chose, et je reportai mon attention sur lui. Debout au bord de la fosse, il toisait le corps tordu du junkie. Sa main droite tapota machinalement la cendre de sa cigarette dans les ordures à ses pieds.

Au final, je ne pus m'en empêcher. Je remontai jusqu'à mi-pente de la colline et appelai mon ancienne brigade, à l'ombre d'une panthère géante constituée de milliers de vieux iPhone noirs. Ce fut Anthony Charters – mon ancien voisin d'arène – qui décrocha.

– J'ai besoin que tu vérifies une adresse pour moi, lui dis-je après les banalités d'usage. À Mortdale.

Debout dans la vapeur, elle regardait l'eau couler le long de ses doigts en filets scintillants comme des éclairs qui s'écrasaient sur le carrelage à ses pieds. La chaleur presque douloureuse calmait les démangeaisons de sa peau. C'était toujours comme ça avant une de leurs expéditions punitives, avant la mort d'un homme dont ils avaient été les victimes. Elle ne mangeait pas. Elle ne dormait pas. Telle une femme guettant une terreur inconnue. Tel un soldat à l'aube de la bataille. Eden percevait les secondes s'écoulant autour d'elle tandis qu'elle se séchait avec une serviette, et la sensation d'un pouvoir jamais rassasié, un pouvoir capable d'arrêter le temps, crépitait en elle. Levant les bras, elle attacha ses longs cheveux noirs avec un élastique et les tordit pour se confectionner un chignon qu'elle fixa bien serré. Un sourire rare et douloureux releva le coin de ses lèvres. Bientôt, ce serait fini. Bientôt, les meurtres qui constituaient une part si importante de sa vie appartiendraient à un passé miséricordieusement lointain au lieu de continuer à jouer avec les rouages, les ressorts et les câbles de son cerveau.

Le dernier homme sur la liste. La dernière fois que ce serait personnel.

Eden n'avait jamais aimé tuer. Ce qu'elle aimait, c'étaient les moments juste après la mort de leur proie, quand le corps gisait immobile et paisible sur la table, ses pieds nus pointés vers l'extérieur, et qu'on pouvait lui toucher les orteils ou lui presser les bras. Elle aimait la vacuité d'une enveloppe charnelle dépourvue d'âme. Elle aimait l'admirer pendant qu'Eric rangeait les instruments. Elle trouvait ça propre et net. Un corps exorcisé. Un monstre retiré de la Terre. Il y avait une certaine satisfaction là-dedans. Tant de fois elle s'était trouvée en compagnie d'un cadavre et

avait senti cette satisfaction l'inonder, relâchant les muscles autour de ses articulations, lui donnant une impression de fatigue. Le monde était un peu plus sûr pour les fils et les filles, les mères et les pères qui dormaient et riaient et s'étreignaient dans des millions de maisons dans des millions de rues aux quatre coins de la planète. Eden et son frère le rendaient tel petit à petit, un démon à la fois. Grâce à leur boulot, c'était facile de les trouver, de les attraper et de les examiner comme les poux qu'ils étaient, de les choisir et de les écraser avant qu'ils soient mis à l'abri dans une cellule. Les pédophiles, les auteurs de violences domestiques, les maquereaux, les psychotiques, ceux qui tuaient pour le plaisir. Snip, snip, snip. Elle découpait les bords effilochés du monde pour le rendre plus présentable. Ce n'était pas plaisant, mais c'était si facile ! Ce soir, ce serait la dernière fois que leur jeu toucherait son cœur. Eden prit une inspiration nerveuse. Vivement que ce soit terminé. Vivement qu'elle éprouve cette dernière satisfaction. La conclusion d'une histoire qui n'avait que trop duré, de chapitres ténébreux qui avaient beaucoup trop traîné en longueur. Tuer pour la justice et non par vengeance. Elle le désirait depuis si longtemps, et à présent, la fin était en vue.

Eden ferma les yeux et laissa ses souvenirs remonter à la surface et l'envelopper, comme ils insistaient pour le faire une dernière fois.

Le bruit du coffre s'ouvrant au-dessus de leur tête, une soudaine bouffée d'air frais sur leur visage. Sa transpiration avait décollé le côté droit du Scotch qui lui recouvrait les yeux. Dans la lumière rouge, la petite Eden/Morgan leva la tête vers les hommes qui l'avaient enlevée tandis qu'elle haletait et sanglotait. Ils l'empoignèrent et la jetèrent sur le sol.

– Seigneur, Benny, bredouilla l'un d'eux. Seigneur, qu'est-ce que tu as foutu ?

– Ta gueule, mec. Toi aussi, tu as tiré. Ce type allait faire une connerie et tu le sais aussi bien que moi.

– La ferme, vous deux. Il faut qu'on décide ce qu'on va faire maintenant, putain.

Ils la forcèrent à s'agenouiller. Eric/Marcus était à côté d'elle. Même si elle ne pouvait pas le voir, Eden sentait la chaleur de son corps, entendait les gémissements qui s'échappaient de sa gorge. Sous elle, les cailloux étaient coupants ; ils lui entaillaient les pieds. Des cris montèrent dans sa bouche, se heurtèrent à ses lèvres scellées et se muèrent en grognements. Elle ne pouvait pas les ravalier. Ils semblaient jaillir à chacune de ses

inspirations.

– La ferme, sale petite peste !

Quelqu'un la poussa à plat ventre sur le gravier. Du sang lui emplit la bouche.

– On n'a pas tout perdu, déclara un des hommes. (Eden le vit faire les cent pas telle une ombre sans visage dans l'obscurité sur le bord de la route.) On peut encore réclamer une rançon pour eux. Ils doivent bien avoir des oncles et des tantes.

– On en a déjà parlé, abruti. Tu viens de buter la seule famille qu'ils avaient.

– On n'a qu'à les vendre, suggéra une voix froide et calme, celle de l'homme qui fumait une cigarette derrière la camionnette. En ville, un gamin, ça vaut dans les dix mille. La fille est mignonne. Elle a de beaux cheveux longs. Une araignée désespérée nous en donnerait peut-être quinze, ou même plus.

– Aucune araignée ne va acheter les deux gosses d'un millionnaire mort. Personne au monde n'est assez idiot pour ça.

Silence. Eden tenta de se pelotonner contre Eric pour se réconforter, mais ses chevilles et ses poignets liés ne l'y autorisèrent pas. Sa robe était trempée, elle ne savait pas de quoi. Le silence se prolongea tandis que les deux enfants restaient agenouillés dans le noir.

– Qui va le faire ?

– Oh ! putain, mec !

– Écoute, si tu les déposes à un coin de rue, quelqu'un te verra. Quelqu'un nous a probablement déjà vus. Cette affaire est un énorme merdier, et il faut qu'on le nettoie maintenant. Des gamins meurent tous les jours. Ne fais pas ta chochette.

– Je refuse de participer à ça.

– Je connais un endroit où on pourrait se débarrasser d'eux.

Une pause. Des respirations haletantes, des volutes de vapeur blanche dans le noir.

– Mon pote m'a parlé de ce type qui tient une décharge à Utulla. Pour vingt mille, on les lui laisse et on oublie ce qui s'est passé. Il faut faire vite et couvrir nos traces. On risque perpète, là, les gars et je ne sais pas vous, mais moi, je ne retourne pas à Long Bay. Pas question.

Silence à nouveau. Eric pleurait, et l'entendre fit repartir de plus belle les sanglots déchirants que la petite Eden venait juste de réussir à contrôler.

– Ce type... Il se chargera de tout ?
– Non, il ne prend que les macchabées. On devra le faire nous-mêmes.
– Ne comptez pas sur moi, putain !
– Moi, je veux bien m'en occuper, dit quelqu'un.
– Tu ne peux pas leur tirer dessus.
– Et pourquoi pas ?
– Tu veux vraiment le faire ?
– Pas comme ça. Ils sont petits. Il ne faudra pas grand-chose. Alors qu'une balle, ça en foutra partout. Je ne veux pas qu'ils laissent des traces dans la bagnole.

De son œil dégagé, Eden vit un des hommes s'avancer entre les arbres et empoigner une branche basse. Une main jaillie de nulle part jeta deux draps bleus et un rouleau de chatterton sur le gravier devant elle.

À présent, dans la salle de bains de son appartement, Eden se regardait dans le miroir. Elle était en train de scruter ses propres yeux quand l'Interphone sonna dans le salon, annonçant l'arrivée de son frère.

Le dernier homme. Et elle serait enfin libre.

Une de mes ex-femmes, je ne me souviens plus laquelle, disait souvent que si je voulais lui apporter quelque chose, il fallait que ce soit un truc qu'elle pouvait manger ou porter – sinon, ça ne l'intéressait pas. Aussi, lorsque je me pointai chez Martina ce soir-là, ce fut avec un sac en plastique qui contenait deux barquettes des meilleurs plats indiens de chez Harthi et deux énormes naans. Les femmes adorent la bouffe. Vous ne pouvez pas vous tromper. Vous risquez de leur acheter une bague qui ne leur plaira pas, un collier qu'elles trouveront vulgaire ou un sac à main démodé, mais quand vous apportez de la bouffe à une femme affamée, vous devenez aussitôt son prince charmant.

Martina m'ouvrit la porte. Elle me regarda, puis baissa les yeux vers le sac qui pendait à mon index.

– Tu aimes les grosses, c'est ça ?

– Non. Mais jusqu'à cinq cents kilos, tu fais ce que tu veux. Après, je risque de changer d'avis.

Elle me prit le sac et m'embrassa sur la bouche. Elle portait des clous d'oreilles en forme de coccinelles réalistes, comme si deux insectes avaient décidé de passer la nuit sur ses lobes. Souriant, j'en touchai une du bout des doigts. Martina me prit la main et m'entraîna vers la table. Ça faisait des années qu'aucune femme ne m'avait tenu par la main.

Tous ses couverts et ses assiettes étaient dépareillés, comme si elle les avait achetés un par un dans des boutiques de deuxième main, et chacun d'eux était beau à sa façon. Je fouillai dans ses placards et sortis le nécessaire. Elle se tenait devant la porte-fenêtre, les doigts caressant distraitemment la dentelle des rideaux. Elle n'avait plus du tout conscience de moi. Je m'arrêtai pour l'observer. Elle devait regarder les deux agents dans la patrouilleuse garée dans la rue. Ma deuxième femme disait que, parfois, je rentrais à la maison et je restais absent

quand même, une coquille inaccessible. C'était si injuste, affirmait-elle, si frustrant d'avoir mon corps devant elle, mais pas mon esprit. Alors, je compris ce qu'elle avait voulu dire. J'éprouvai cette solitude dont elle parlait. Martina était un fantôme. Sa perte me faisait mal.

Je m'approchai de la fenêtre et posai ma main sur son bras. Une étincelle de personnalité chaude et vive jaillit de nouveau en elle. Finalement, nous n'allions pas manger. Nous rangeâmes la nourriture au frigo, nous déshabillâmes et nous glissâmes dans son lit ensemble. Puis elle moula les courbes de son corps aux miennes, ses mains croisées sous mon menton. Nous étions toujours des inconnus l'un pour l'autre, et je m'en réjouissais. Il y avait tant à apprendre. L'odeur de ses cheveux qui me chatouillaient le nez était nouvelle et bienvenue.

– Quand j'étais petite, chuchota-t-elle, je me disputais avec mes frères. On se bagarrait. Pas pour voir qui était le plus fort ; ils aimaient juste me foutre en rogne. Et je m'amusais bien jusqu'au moment où je me retrouvais clouée sous eux. J'essayais de remuer mes bras, mes jambes, chacun de mes muscles pour me dégager. Et quand je n'y arrivais pas, j'avais peur. Je savais qu'on ne faisait que jouer. Je savais qu'ils ne me voulaient pas de mal, pas vraiment. Mais je me rendais compte que j'étais impuissante. Que toute ma force ne suffisait pas. C'était un jeu, et ça n'en était pas un. J'ai ressenti la même chose dans cette cage. Je ressens la même chose en ce moment. Je suis clouée au sol, Frank. Clouée au sol par la simple pensée qu'il est toujours en vie.

L'obscurité était complète, et elle parlait très bas, comme si peu lui importait que je l'entende ou pas. Elle s'endormit presque instantanément, comme si elle attendait le moment opportun – le moment où elle serait en sécurité – depuis des années.

La nuit possède toutes sortes de nuances. Pour Eden, elles se présentaient comme une chaleur bénie : la douce tiédeur d'une mission entamée, le flamboiement intense des secondes qui s'écoulaient. En sueur, elle fixa la bâche de plastique noir sur la grande table en bois, repliant les coins selon un angle parfait de quarante-cinq degrés comme dans les hôpitaux avant de les scotcher légèrement. Eric se tenait près de la porte de la salle où l'on vidait les poissons, observant l'immobilité de la marina.

Tout autour d'eux planait l'épaisse puanteur aigre et salée du poisson. Le seul bruit familier était celui du chatterton qui se déchire et le clapotis de l'eau contre les piliers sous le hangar à bateaux. Eden trouvait qu'il

résonnait comme un bruit de bottes en approche. Elle se mit à trembler. Avec ses perceptions affûtées, il lui semblait entendre la succion et l'ouverture des anatifes et autres créatures quand la mer reflue. Elle disposa les liens de serrage pour les poignets et les chevilles de Benjamin Annous, un à chaque coin de la table. D'une trousse en cuir noir, elle sortit trois longues lames bien aiguisées : un couteau de chasse dentelé, un fin couteau à viande et un couteau de chef pointu.

Lorsqu'ils crissèrent en sortant de leur fourreau, Eric revint dans la pièce et ferma doucement la porte. Le long du mur pendaient des instruments moins précis, les armes des pêcheurs : crochets, pics, tranchoirs et grattoirs. Dans un coin se dressait une grosse machine menaçante, ses mâchoires ouvertes révélant des dents puissantes, des rangées de boîtes de conserve sans étiquette alignées sur ses étagères. C'était le lieu de travail de Benjamin. Il y passait ses jours et ses nuits, à éteindre des vies stupides et minuscules heure après heure, à retirer des entrailles de ventres palpitants, à arracher sa vitalité à de la chair humide.

Benjamin Annous. Celui qui avait déclenché la fusillade.

Eden se tenait au bout de la table, ses mains gantées posées bien à plat sur la surface devant elle, en appui sur ses doigts écartés. Eric s'approcha et saisit la première lame qui lui tomba sous la main. Il sourit. Il se souvenait de cette partie de son rituel. Eden lui prit le poignet et le força à reposer le couteau.

– Non, dit-elle. Cette fois, c'est mon tour.

La nuit possède toutes sortes de nuances. Je les sentis se succéder tels les actes d'une pièce de théâtre, tandis qu'allongée près de moi, Martina se débattait à travers les strates de ses rêves. Les heures préférées d'un flic sont les premières, quand personne n'est encore soûl, quand les pères rentrés tard du travail s'endorment devant la télé, que les enfants chuchotent et gloussent dans le noir. À minuit, les bars grouillent de monde et les serveuses soupirent en regardant leur montre ; les gens de ménage aspirent de vastes prairies de moquette désertes et les personnes âgées, incapables de trouver le sommeil, lisent des journaux à la lueur d'une lampe. Viennent ensuite les heures fatidiques, froides et immobiles, où les ivrognes emmerdent les chauffeurs de taxi. Où on casse des bouteilles dans la rue et où on renverse des poubelles. Où les ados rebelles piétinent les braises de leur feu sur la plage obscure et rentrent chez eux sans un mot. Mon téléphone projetait une lumière bleue au plafond. Au début, je crus que c'était la foudre. Dégageant mon bras coincé sous Martina, je pris l'appel devant la porte-fenêtre. En regardant dehors, je vis que la patrouilleuse était toujours là.

– Tu avais dit que c'était urgent, lança Anthony.

– Ça l'est.

– Bon, ben j'ai tout ce que tu m'as demandé. La maison de Mortdale appartient à un dénommé B.T. Annous. Qui a partagé une cellule avec un Stanley J. Harwich et un Michael A. Nattier à Silverwater en 1991. Harwich et Nattier ont disparu.

Je lâchai une expiration sifflante et jetai un coup d'œil autour de moi dans la pénombre. Le chat de Martina s'approcha et frotta son corps mince contre ma jambe. Je le repoussai doucement.

– J'ai dû appeler des tas de gens en dehors des heures de bureau pour te trouver toutes ces infos. Tu ferais bien de passer nous voir avec

un pack de vingt-quatre un de ces jours.

– Je n’y manquerai pas. Merci.

Je raccrochai et le téléphone m’échappa des doigts pour aller heurter le sol avec un bruit sourd. Six noms. Cinq disparus, excisés du monde des vivants telles des tumeurs cancéreuses. Pourquoi faisaient-ils ça ? Que faisaient-ils de ces hommes ? Immédiatement, un flot de pensées toxiques se déversa dans mon esprit en réaction à la peur panique qui infectait mon corps. *Tu ne peux rien prouver. Pas de corps, pas de crime. Ce sont des flics, Frank. Il existe une explication raisonnable. Il y a une histoire tout à fait innocente là-dessous.*

Écartant les minces rideaux en dentelle, je vis les flics en civil assis dans leur voiture de l’autre côté de la rue, le premier en train de composer un texto sur son portable, le second regardant fixement à travers le pare-brise. Je revins sur le seuil de la chambre et observai Martina. Ses cheveux s’étaient déployés sur l’oreiller en formant une sorte de pointe effilée, comme une crête de perroquet duveteuse à l’arrière de sa tête. Sa main était recroquevillée à l’endroit où j’étais allongé un peu plus tôt. Le chat passa près de moi et alla se lover au creux de son genou gauche, la tête posée sur sa cuisse.

Je m’en allai.

La maison d’Annous était plongée dans le noir. Je l’approchai depuis la rue voisine, courant à petites foulées sur la pointe des pieds le long d’une allée de béton incurvée, baissant la tête pour ne pas me faire gifler par les branches des frangipaniers qui pendaient par-dessus les clôtures. Le parfum de leurs fleurs me suivit dans la rue où je m’accroupis, cherchant une voiture connue. Il n’y en avait pas. Le pick-up d’Annous était toujours dans l’allée de son garage, le volet arrière baissé orné d’un dessin de poisson bleu saphir. J’attendis dix minutes, puis m’élançai de l’autre côté de la rue tandis qu’un petit chien poussait des jappements hésitants dans un jardin.

Je ne me souvenais pas que les nuits étaient aussi froides du temps où je patrouillais en tant que flic de rue. Mes yeux se mirent à piquer tandis qu’une pluie douce déposait ses gouttes sur les poils de mes avant-bras. La nuit semblait prisonnière d’une telle immobilité que je me demandai si j’étais seul sur Terre, l’unique créature encore vivante qui bougeait et déambulait dans ses méandres. La fin du monde. Aucun criquet ne chantait dans l’herbe. Nulle chauve-souris ne filait au-dessus

de moi. Pas de lune. Je longeai prudemment le côté de la maison d'Annous en m'efforçant de réprimer la peur qui s'intensifiait en moi, une peur comme je n'en avais pas éprouvé depuis que j'étais enfant, le genre de peur qui change les ombres en silhouettes et donne du poids au vide. Debout à l'angle de la maison, je tendis l'oreille. Rien. La porte de derrière était légèrement entrebâillée. Je l'ouvris et me glissai à l'intérieur.

Quand j'étais minot, dans les cinq ou six ans, ma grand-mère venait souvent chez nous, et elle dormait dans le garage converti au fond de notre terrain qui, le reste du temps, servait plus ou moins de salle de jeux. Mon père, un accro du boulot toujours prompt à se mettre en colère, m'avait interdit de venir dans le lit parental quelles que soient mes terreurs nocturnes, aussi les visites de ma grand-mère constituaient-elles une occasion de chercher la protection d'un adulte contre ma peur du noir. Mais la traversée de la maison et du jardin était horrible avec ses longues étendues d'obscurité impénétrable. Une nuit, tremblant et sanglotant, je chuchotai « Mamie » avec soulagement lorsque j'atteignis enfin la sécurité du long garage encombré. Mais je n'y trouvai qu'un lit vide et refait. Ma grand-mère était partie le soir même avec le bus de nuit, longtemps après l'heure de mon coucher. Et je me retrouvai là, seul dans le noir, à ce qui me semblait des kilomètres de mon lit, mes espoirs de compagnie et de sécurité envolés.

Je me souvins de cette nuit tandis que je fouillais la maison d'Annous et la trouvai vide. Bizarrement, je m'attendais à ce qu'il y ait quelqu'un, même si c'était Eden et Eric, même si ça signifiait que j'avais raison à leur sujet depuis le début et que j'étais en danger. Qu'il n'y ait personne était encore plus glaçant. Debout dans la cuisine, je luttais pour respirer, paralysé par le vide autour de nous. En baissant les yeux vers le carrelage orange et doré, je remarquai une goutte de sang de la taille d'une pièce de monnaie, parfaitement ronde et noire comme de l'encre dans la maigre lumière.

Le matin tout neuf brillait. Debout dans le jardin, le visage levé, Jason regardait la chaleur de son souffle s'élever en nuage vers le ciel inaccessible. Sa peau frissonnait de froid, mais un feu rugissait à l'intérieur des courbes et des replis de sa chair, une puissance qui défiait les muscles, les os et les veines. Il la sentait flamboyer derrière ses yeux et crépiter au bout de ses doigts. Seul le jardin encore humide de pluie

le contenait – les grappes de fleurs tombantes, le grillage des feuilles entrelacées, une cage parfumée dans laquelle il pouvait se calmer et se ressaisir avant de se remettre en route.

Posant son sac, il actionna le robinet rouillé sur le flanc de la bâtisse pour se rincer les bras et les mains. Tandis qu'il faisait couler de l'eau sur le bout de ses chaussures, il remarqua la lumière orange qui clignotait contre les briques sur lesquelles il s'appuyait. Il se retourna. Un type en gilet réfléchissant se tenait là, une main sur la première des poubelles alignées sur le trottoir. Il regarda les mains de Jason, le filet rosâtre de sang qui gouttait de ses doigts. Jason leva une main et la passa dans ses cheveux en bataille.

– B'jour, lança-t-il, se contentant d'énoncer un fait.

Léboueur rebroussa chemin vers son camion.

Je ne pus m'en empêcher. Quand Eric et Eden arrivèrent devant la résidence de cette dernière à quatre heures et demie du matin, une rage frémissante me parcourut. J'étais couvert de sueur. Ils descendirent de voiture sans un mot. Leur silence me parut étrange. Lorsque je m'approchai d'eux, Eric tourna paresseusement son regard vers moi, comme s'il s'attendait à me trouver là depuis le début, et ses bras continuèrent à pendre le long de ses flancs quand je le saisis par les revers de son blouson pour le plaquer contre la voiture.

– Qu'est-ce que vous avez fait ? grondai-je, sentant mes jointures craquer sous la pression. Qu'est-ce que vous avez fait, putain ?

– Frank...

Eden m'agrippa l'épaule. Je la repoussai brutalement.

– Tiens, tiens. Tu devrais être couché depuis longtemps, Frank, dit Eric en grimaçant. Monte avec nous, et tu pourras dormir toute la matinée dans la chambre d'amis. Je te préparerai même un bon sandwich au thon.

Eden se couvrit la bouche de sa main.

– Je suis au courant pour Annous, haletai-je. Je suis au courant pour tous ces types. J'ai vu la liste dans le portefeuille d'Eden. Je sais qu'ils ont tous disparu.

Tout l'air dans les poumons d'Eden parut s'évaporer d'un coup, et elle se plia en deux tel un sac en papier froissé. Eric, en revanche, ne broncha pas. Il me toisa avec une sorte de pitié dans les yeux, comme si j'étais fou. C'était tout à fait le genre de regard que j'attendais de sa

part.

– Quoi que tu penses savoir, Frank, tu te trompes, murmura Eden. Tu dois oublier tout ça immédiatement.

– Comme Doyle, hein ? lança Eric sans me quitter des yeux. Dès l'instant où il a posé le regard sur toi, je t'ai dit qu'il allait nous causer des problèmes. C'est à cause de toi, Eden. Ces types te veulent. Ils n'en ont jamais assez.

Sa main parut se refermer d'un coup sur le devant de ma chemise. Il utilisa le tissu comme une poignée pour me soulever de terre ainsi qu'une poupée. Sa force était surhumaine, impossible pour un type de sa carrure. Mon poids, la largeur de mes épaules, les muscles de ma poitrine et de mon ventre ne signifiaient rien pour lui. Il pivota et me plaqua contre la voiture.

– Je ne te l'avais pas dit, Eden ? J'ai toujours raison, non ?

– Pose-le.

– Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? demandai-je. Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ?

Le téléphone d'Eric sonna. Je profitai de cette diversion pour lui donner un coup de pied dans le tibia. Il relâcha sa prise. Je lui lançai mon poing dans le ventre et le repoussai en y mettant toute ma force. Ce fut à peine s'il bougea. D'une main il me leva le menton, et le ciel nocturne emplit mon champ de vision tandis que, de l'autre, il me donnait dans le sternum un coup de poing qui me plia en deux.

Je m'effondrai, le souffle coupé et mes poumons incapables d'aspirer de l'air. La botte d'Eric percuta mon ventre, me fêlant des côtes. Impossible d'émettre le moindre son. La douleur imprégnait l'air même ; je me noyais dedans. Je me noyais dans une mer rouge et brûlante.

Mon téléphone se mit à sonner. Puis celui d'Eden. Un appel à tous les agents. La seule chose capable d'arrêter les mains d'Eric, qui venaient de m'empoigner par les bras pour me projeter sur la route.

– Jason Beck a été vu à Randwick. Il faut y aller, Eric. Il faut y aller !

Eden hurlait presque. Je m'accrochai au capot de ma voiture pour me relever. La douleur palpitait dans tout mon corps, mais je refusais d'y succomber. Je titubai jusqu'à la portière conducteur et me laissai tomber sur le siège tandis qu'Eric et Eden s'éloignaient dans un crissement de pneus.

Randwick. Martina habitait à Randwick.

Dès que je me mis à rouler, tout ce que je savais sur Eden et Eric, tout ce que je les soupçonnais d'avoir fait fut balayé par mon désir d'atteindre Randwick par tous les moyens possibles. Je coupai des files, brûlai des stops, fonçai à travers des carrefours et des ronds-points. La route était mouillée ; la pluie tombait de plus en plus fort et, poussée par le vent, cinglait la voiture de biais. Partout, à travers la ville, les gens ouvraient les yeux sur une journée menaçante, un orage de tension larvée, des nuages bas et pourpres. Il n'y avait pas de soleil. Je ne cessais de ravalier mon cœur qui s'obstinait à remonter dans ma gorge tandis que la puissance du moteur faisait vibrer le volant entre mes mains. Mes épaules me lançaient. Des collines de petits immeubles uniformément plongés dans le noir s'élevaient et retombaient sous mes roues.

Je l'ai laissée. Je l'ai laissée. Je lui ai donné ce qu'il voulait. Il attendait que je parte.

Eden et Eric me coupèrent la route en jaillissant d'une rue latérale. Ils étaient assis très droits et raides dans leur siège, tel un couple de personnes âgées pendant leur balade matinale en voiture. Je les suivis. Dans Avoca Street, je remarquai des gens qui couraient – pas pour se mettre à l'abri, mais comme en réaction à une urgence. Parapluies abandonnés, enfants traînés par le poignet, ados fonçant dans la direction opposée aux paumes levées de flics nerveux. Des lumières bleues et rouges étincelaient et brillaient sous la pluie. Je me garai maladroitement dans la contre-allée devant une boutique de photographe de mariage, manquant d'emporter la vitrine peinte.

Il y avait des flics partout. Des civils me bousculaient en passant, l'air hébété. Je jetai un coup d'œil aux rideaux de pluie qui éclaboussaient le pare-brise de dizaines de patrouilleuses arrêtées en travers du carrefour tels des jouets abandonnés. Les nuages au-dessus de l'église du Sacré-Cœur étaient noirs, comme brûlés.

Je pris un gilet pare-balles des mains du flic le plus proche, qui semblait savoir qui j'étais et me le tendit en me voyant courir vers lui. Eden et Eric chargeaient leur arme près d'une voiture à l'avant de la foule.

– Que se passe-t-il ?

– Un éboueur a signalé avoir vu Beck il y a une heure environ de l'autre côté du quartier commerçant. Il a dit que le type rinçait ses

maines pleines de sang sous un robinet de jardin – vous y croyez, vous ? On est allés voir, mais on n’a pas pris ça au sérieux jusqu’à ce qu’on reçoive un autre signalement près du parc – cette fois, la personne qui appelait a dit que Beck essayait de jouer avec un chat de gouttière. On l’a poursuivi jusqu’ici. Il vient d’entrer et de tirer deux fois pour disperser les gens qui assistaient à la messe du matin. Notre chef nous a ordonné de garder nos distances et de barrer la rue.

– Des blessés ? demandai-je.

– Impossible à dire.

Des gens continuaient à sortir de l’église par-devant et sur les côtés – ceux qui étaient tombés et avaient été piétinés. La messe de cinq heures du matin au Sacré-Cœur était l’une des plus populaires dans la banlieue est. Je la connaissais bien : ma grand-mère m’avait forcé à y assister chaque samedi pendant toute mon enfance et, si je faisais trop l’andouille, on y retournait le dimanche. Le tonnerre éclata avec un bruit pareil à celui d’un tissu qui se déchire. Nous reculâmes pour observer la tour de l’église, qui semblait pencher sous le ciel mouvant. Une Marie de marbre blanc trônait au-dessus de la double porte d’entrée, chapeautée par des arches pointues incrustées de vitraux. Des saints hurlants. Un Christ éclaboussé de sang. Je fermai mon gilet pare-balles et m’élançai en faisant jaillir de la pluie sur mes chevilles et à l’intérieur de mes boots.

Tout en courant vers l’entrée, j’aperçus Eden et Eric, flingue pointé vers le bas, qui se faufilaient sur le côté du bâtiment. Les vitres du vestibule étaient brisées ; des débris de verre jonchaient des tables poussiéreuses chargées de statuettes, de cartes et de brochures. Je m’accroupis au pied d’un pilier en grès et tendis l’oreille. Le vent s’engouffrait dans le vestibule en hurlant, faisant voler les papiers et renversant les objets sur les étagères de la petite boutique. Un exemplaire de *Nouvelles catholiques* se froissait sous mes pieds.

D’après ma formation, c’était le bon moment pour parler à Beck, pour établir la communication et tenter de le raisonner. Mais je n’avais pas envie de lui parler. Je n’avais rien à lui dire. Je ne voulais pas le raisonner. Je ne voulais pas l’inciter à sortir gentiment de l’église à coups de mensonges et de platitudes. Je voulais l’attraper et le jeter à terre. Je voulais lui planter mes ongles dans la peau. Mes dents me faisaient mal. La rage folle qui m’habitait était une chose animale. Je voulais bouffer Beck.

C'était le plafond qui attirait le regard en premier, énorme et béant, strié d'arcs-boutants en acajou poli. Des arches pointues bordaient chaque côté du toit, laissant entrer le peu de lumière épargnée par l'orage qui venait éclairer les rangées de bancs. Mon jean trempé dégoulinait sur un tapis bleu roi et or qui parcourait une centaine de mètres jusqu'à l'autel. Des sacs, des manteaux et des parapluies gisaient entre les bancs ; des cartes de prière jonchaient le parquet en bois. Tout était rose, aigue-marine et doré. Des visages se découpaient dans les alcôves, des statues et des bas-reliefs, des angelots, une Marie perplexe, un Jésus gémissant.

– Beck ?

Ma voix s'éleva vers le plafond, provoquant de l'agitation parmi les pigeons perchés dans les transepts nord et sud. Le tonnerre me répondit. Je rampai vers la droite, me pelotonnant sous une reproduction grandeur nature en fibre de verre de la *Pietà* de Michel-Ange. Le contact de milliers de mains avait usé la peinture sur les genoux du Seigneur et les paumes de Marie. Le visage du Christ, paisible et dénué d'émotion. Je pensai aux yeux endormis de Martina.

Une silhouette fila devant l'autel. J'entendis des coups de feu, aperçus un éclair jaillissant des bancs. Le blouson de Beck accrocha un chandelier plein de bougies allumées. Celui-ci s'écrasa avec fracas sur le tapis.

– Eden ! appelle-je.

Nouveaux coups de feu. Je m'avançai, les yeux rivés sur l'endroit où j'avais aperçu Beck. Devant moi, de la fumée montait entre les rangées de bancs. Je me relevai et m'élançai, plié en deux.

Je ne ressentis qu'un pincement aigu quand la balle m'atteignit au bras et me fit partir en arrière dans l'espace devant les confessionnaux. Mon flingue m'échappa et tomba sur le marbre poussiéreux. Le bruit arriva après la douleur, une détonation qui se répercuta sur les hauts murs. Une silhouette accroupie se redressa, entourée de lumière verte. Je me calai contre la porte la plus proche et vis qu'elle était élaboussée de mon sang.

Eric m'avait touché au bord de mon gilet pare-balles, à la jonction charnue de l'épaule et du bras. Il s'approcha entre les rangées de bancs, un large sourire aux lèvres. Il ne cherchait plus à se cacher.

Il soupira en secouant la tête.

– Tu sais, on avait l'intention de pardonner ses goûts un peu

particuliers à Doyle parce qu'il était trop proche de nous et qu'il risquait de nous attirer une attention malvenue. Alors, on l'a laissé jouer au monstre. Mais il était curieux ; il voulait absolument creuser, comme toi. Et au final, il a déterré quelque chose qu'il a vraiment regretté. Tu ne peux pas dire que je ne t'ai pas prévenu, Frank.

Il leva son flingue vers mon visage. Je me détournai et sentis la chaleur du feu devant l'autel sur mes joues et mon front. Je ne pensais à rien d'autre qu'aux yeux de Martina. Je ne voyais pas l'arme d'Eric : je la voyais, elle, comme si son souvenir n'attendait qu'une occasion de se manifester.

J'ignore ce que je m'attendais à éprouver quand le coup de feu résonna. Ma peur enfla et parut me paralyser, me coupant le souffle et annihilant toutes mes sensations. Puis vint le bruit. Mon corps raidi tressauta. J'ouvris les yeux et lâchai une expiration sifflante, terrifié à l'avance par la douleur.

Eric s'effondra en travers de mes jambes. Son sang macula mon visage et mes paumes levées en signe de reddition. Eden était tournée vers les flammes, sa silhouette se découpant sur une vitre brisée, comme celle d'un chat sur la lueur de la lune. Elle tremblait. Tout son corps parut se ratatiner sur lui-même comme si elle était malade. Je vis le moment où elle réalisa ce qu'elle venait de faire, après les secondes de silence entre la détonation, la chute de son frère et son doigt qui relâchait la détente. C'était fait, c'était fini, elle avait pris sa décision. Son visage se décomposa ; ses lèvres se retroussèrent et laissèrent échapper un petit grognement de douleur. Ce n'était pas juste le bruit d'une souffrance, mais le bruit d'une souffrance qui cherche à se faire entendre, qui cherche à s'exprimer et qu'on réprime avec une détermination furieuse. Eden se redressa et essuya son front en sueur avec le revers de sa main qui tenait son flingue.

Ses yeux noirs se détachèrent du corps d'Eric pour se poser sur moi. Ils ne virent rien de la lumière rouge et verte qui pulsait contre les vitraux, et qu'Eden semblait absorber.

– Lui aussi, il était prévenu, lâcha-t-elle.

Je repoussai Eric. Le temps que je parvienne à me dresser sur mes genoux, Eden avait disparu. Mes membres étaient gourds, comme morts. Je ramassai mon arme et me traînai vers le transept nord. Une effigie peinte de Marie se tenait sur un globe énorme, un serpent se tordant sous ses pieds nus. Je retins mon souffle, ébloui par les flammes

qui, telle une bête à dos jaune, s'étaient lancées à l'assaut des rideaux de velours près de l'autel.

– Eden !

Une porte claqua. Je m'élançai vers des marches en bois brut gauchi. Des détonations résonnèrent dans l'air qui sentait le renfermé. Je montai l'escalier en courant tandis que la chaleur de l'été en dessous pulsait dans les murs autour de moi. Mon corps paraissait rebondir sur les angles de la grande tour haute, laissant des empreintes digitales partout. Des roses en plastique dans des pots de terre cuite ornaient le palier sous un vitrail représentant un saint Antoine aux sourcils froncés.

Eric. Elle a tiré sur Eric.

De la sueur dégoulinait sur ma poitrine. J'avais le sang d'Eric partout sur moi. Je me souvins des photos d'Eden couverte du sang de Doyle.

D'un coup de pied, j'ouvris la porte de la pièce au sommet de la tour et braquai instinctivement mon flingue sur la seule personne debout à l'intérieur. C'était Eden. Beck avait les mains écartées sur le sol, les paumes à plat sur le parquet ciré. Des fenêtres se brisèrent au niveau inférieur. J'entendis du verre tinter sur les pierres de l'autel, et des cris se répercuter sur les murs. Eden me regardait, une botte posée sur la nuque du tueur. D'un geste vif, son pouce ôta le cran de sûreté de son flingue. On aurait dit une enfant coupable.

– Pose ton arme et passe-lui les menottes, dis-je gentiment.

Ses cheveux étaient plaqués sur son crâne. Je distinguais son frère en elle, dans les angles aigus de ses traits et de sa mâchoire, dans la malveillance qui émanait d'elle. Elle avait un regard sauvage. Du sang coulait le long de mon ventre. Moi aussi, j'ôtai le cran de sûreté de mon arme.

– Pas de menottes pour lui, dit Eden.

Je secouai la tête et me pris à rire.

– Tu n'as pas le droit.

La chaleur du sol me brûlait les pieds à travers mes semelles. Eden sourit comme si elle écoutait les divagations d'un fou.

– Tu n'as pas le droit, aboyai-je. Tu lèserais des centaines de gens, les familles des victimes qui vont vouloir assister à son procès pour comprendre. Il ne t'appartient pas.

– Si ces gens savaient ce qui l'attend, ils me donneraient le droit.

(Soudain, elle tremblait de rage et pleurait presque.) Seigneur, Frank, comment peux-tu ne pas comprendre ? Tu sais comment c'est, la prison à perpétuité. Le confort. La sécurité. La thérapie. Les putains de cours techniques, de leçons de guitare, de lettres de fans et d'interviews pour des magazines. Personne ne saura que c'est moi qui l'ai fait. Personne ne sait ce que j'ai déjà fait. Il existe une ligne qu'il faut parfois franchir, Frank. On ne peut pas le laisser vivre. Il a perdu ce droit.

– Pose ton flingue, Eden.

– Non.

– Pose ton flingue !

J'étais assez loin pour voir bouger Beck, mais Eden se laissa surprendre. Il la saisit par la cheville et faucha sa jambe sous elle. Je me jetai sur lui alors qu'il roulait sur lui-même et se relevait en position accroupie. Il me plaqua à terre et se dressa sur les genoux. Ses dents m'effleurèrent la joue.

– Il n'y a pas de gratitude. Il n'y a pas de loyauté.

Eden rugit et le força à se mettre à plat ventre en lui assenant un coup de crosse sur la tempe.

Allongé par terre, je regardai les boucles d'oreilles qui gisaient près de ma main, je les regardai juste. Sans les avoir vues, je savais qu'elles étaient tombées de la poche de poitrine de Beck. Deux coccinelles parfaitement façonnées, qui brillaient dans la lumière des éclairs. Je les recueillis dans ma paume ensanglantée et m'assis. L'air entrait et sortait de mes poumons frissonnants comme s'il sifflait à travers des barbelés.

Toute ma douleur s'était évaporée, remplacée par un vide froid et aigu. Une porte s'était refermée sur tout ce qui m'avait amené là, sur le sol de cette tour avec ces boucles d'oreilles dans ma main. Tout ce qui se trouvait derrière cette porte était désormais hors de ma portée, inaccessible, envolé. Debout au-dessus de moi, son flingue braqué sur Beck qui gisait sur le flanc, Eden m'observait. Elle m'appelait, mais je ne l'entendais pas. Il me sembla que Beck riait. Ou qu'il aboyait. Je ne me souviens pas. Je me relevai, tremblant, le regard rivé sur ma paume. Peut-être dis-je quelque chose. Je ne sais plus. Ils m'observaient tous les deux. De la fumée montait de l'autre côté des fenêtres, et les flammes commençaient à pulser dans le mur derrière Eden.

Je ne réfléchis pas. La rationalité dont Eden avait usé, le calcul froid de qui mérite quoi et de qui a le droit de prendre des vies n'entrèrent absolument pas en jeu dans mon cas. Je ne pouvais penser qu'à Martina

dans le lit où je l'avais laissée, le chat pelotonné contre sa jambe, sa main sur le drap à l'endroit que je venais de quitter. Je ne pouvais penser qu'à sa vaisselle dépareillée, aux affiches sur ses murs, à sa propriétaire italienne et aux escaliers toujours vides, toujours plongés dans le noir qui menaient à son appartement. Je ne me souviens pas avoir décidé de buter Beck. Et je ne ressentis rien lorsque je le fis. Simplement, ma main bougea pour lever mon pistolet. Je vis sa tête partir en arrière comme la balle pénétrait dans son crâne, et je pensai à un animal.

Mon chargeur était vide, et le percuteur cliquetait en vain. Eden baissa mon poignet. La pièce brûlait ; la fumée me faisait larmoyer, et la chaleur me donnait des picotements au cuir chevelu. Mon cœur battait la chamade.

De la cendre tombait du plafond telle une neige noire impalpable. Une partie était aspirée par les lèvres haletantes d'Eden. Nous nous dévisageâmes. Le temps n'était rien.

ÉPILOGUE

Je me dis que j'avais de la chance que personne ne tente de m'arrêter quand je signai mon bon de sortie de l'hôpital Prince-de-Galles seulement quatre heures après mon opération de l'épaule. Les journalistes m'assaillirent dans le parking, leurs voix se répercutant sur les auvents de verre arrondis qui protégeaient l'accès au service des admissions. Il y en avait d'autres sur les marches du quartier général, massés autour d'un vendeur de café autour duquel ils firent pleuvoir leurs cigarettes lorsque je descendis du taxi. Personne ne me toucha. J'étais empoisonné. Les hiboux s'égaillèrent quand j'entrai dans l'arène, incapables de soutenir mon regard. Deux flics de rue m'attendaient, faisant les cent pas autour de mon bureau et mordillant mes stylos – les deux qui devaient surveiller l'appartement de Martina et la protéger après mon départ. Ils se précipitèrent vers moi sans me regarder en face. Je savais déjà ce qu'ils avaient à me dire. Ils avaient reçu un appel d'un téléphone public, les informant qu'un autre patrouilleur se faisait rosser par un gang de jeunes dans une allée à quelques centaines de mètres de là. Ils avaient filé immédiatement. C'était un très vieux truc. Beck savait qu'ils protégeraient l'un des leurs plutôt qu'une inconnue. Il savait que c'étaient des chiens loyaux. Je passai devant eux sans les laisser s'expliquer.

La seule personne qui me regarda en face ce soir-là fut Eden, lorsque j'ouvris la porte de la salle d'interrogatoire. Elle leva les yeux et scruta les miens avec une expression que j'avais déjà vue maintes fois – froide en apparence, mais dissimulant des pensées pesantes comme la surface noire de l'océan dissimule un requin.

Avant cela, elle était assise, les mains sous la table, et fixait le bloc-notes jaune pâle encore vierge posé devant elle, un stylo aligné avec le bord du papier tel un scalpel.

Je me dirigeai vers la chaise d'en face et m'y installai en ajustant

soigneusement l'écharpe autour de mon bras. Le silence d'un monde contenu entre des murs de béton résonnait autour de nous. Une caméra nous surplombait, sa lumière clignotant lentement.

Telle est ma vie désormais, songeai-je. J'étais redevable de chaque instant, de chaque sensation à la femme assise en face de moi. Les secondes, les minutes et les heures écoulées depuis qu'elle avait tué son frère pour me sauver la vie lui appartenaient, à elle et à elle seule. Et à présent, je mesurais ce qu'Eric était pour elle. Un partenaire et un sauveur, un bourreau et un protecteur. Sans lui, elle paraissait plus petite. Plus fragile. Pourtant, quelque chose de nouveau, quelque chose qui vacillait encore dans la lumière du jour osait se frayer un chemin hors d'elle. Il me suffisait de voir ses yeux pour comprendre qu'une partie d'elle détestait son frère. Mais elle ne savait pas non plus vivre sans lui. Je lui appartenais parce qu'elle m'avait choisi pour prendre sa place et, très logiquement, elle commençait à me détester pour ça – elle me détesterait pendant un bon moment. Autre chose lui appartenait, la douleur que je refusais toujours de regarder en face, les détails qui feraient surface quand on disposerait du corps de Martina, quand on récupérerait et distribuerait ses affaires. Eden m'avait donné tout ça. Elle possédait jusqu'à mon moindre souffle. Je sentis une haine chaude enfler dans ma poitrine et me picoter le long des bras.

Elle me possédait, et pourtant une partie d'elle m'appartenait aussi, comme je le désirais inconsciemment depuis notre première rencontre. J'étais souillé par sa vie, par la conscience de ce qu'elle était, par les recoins obscurs de son être. Intime avec tout cela. *Telle est ma vie désormais*. Je crois que, depuis le début, je sentais que j'avais affaire à une créature sauvage, différente de toutes les femmes que j'avais connues auparavant. C'était ce qui m'avait d'abord attiré vers elle, ce qui m'avait intrigué et rendu curieux, ce danger que je voulais éprouver. J'ignorais alors que j'avais affaire à un monstre. Maintenant, je le savais, et je n'avais plus aucun moyen de lui échapper. En m'enfuyant, je ne réussirais qu'à éveiller son instinct prédateur, l'inviter à m'abattre. Je devrais rester son partenaire, le gardien de ses secrets, son esclave vigilant. Un jour, je lui avais promis un secret. À présent, elle le tenait.

Elle me dévisagea en silence, telle une créature d'une autre espèce analysant le danger, disséquant les mouvements d'une forme de vie étrangère. Calculant la marche à suivre.

Je posai mon propre bloc-notes jaune sur la table. Eden regarda le

papier, puis mes yeux. J'appuyai la bille de mon stylo sur la première ligne de la page, et elle saisit le sien pour faire de même.

– Commence, dis-je. Je raconterai la même chose que toi.

Elle acquiesça et se mit à rédiger sa déposition. Lorsqu'elle eut pris une bonne avance, je commençai la mienne.

REMERCIEMENTS

J'ai toujours été une conteuse d'histoires, et je n'aurais jamais connu le succès que mes écrits m'ont apporté sans l'influence de nombreux professeurs passionnés et talentueux. James Forsyth, qui enseignait autrefois à l'université de la Sunshine Coast, fut mon premier « fan » ; il a passé un an à m'apprendre comment maîtriser mon excitation de jeune auteur et m'ouvrir aux ténèbres en moi. Ross Watkins et Gary Crew m'ont appris la mécanique de l'écriture, et Kim Wilkins, de l'université du Queensland, le côté gestion. Ros Petelin et Caroline McKinnon m'ont appris à aimer ma langue, à élaguer le superflu et à ne jamais me contenter d'un à-peu-près.

J'aimerais remercier Camilla Nelson, de l'université de Notre-Dame, pour avoir écouté mon histoire, et mon agent Gaby Naher, qui ne s'en laisse pas conter, d'être montée sur le ring pour moi. Je dois beaucoup à mon adorable éditrice Beverly Cousins pour sa foi en moi, son dynamisme et son dur labeur.

À ma famille – merci de vous être rongé les ongles pendant que j'attendais des réponses, de m'avoir applaudie quand il semblait que j'avais gagné, et d'avoir pleuré avec moi quand j'échouais. Merci, maman, d'avoir lu chaque mot que j'ai écrit, répondu à mes appels quand je téléphonais bourrée après un refus, et de m'avoir présentée à des inconnus dans la rue comme ta fille, l'écrivain.

Premier chapitre du volume suivant

Eden

À paraître en octobre 2016

Le soir du meurtre, le gamin travaillait ; il déambulait le long de Darlinghurst Road parmi la foule des ouvriers, leur faisant les poches, mendiant, exécutant des tours de passe-passe en échange de quelques pièces. Plus tard, il baptiserait sa vie dans les rues les Jours d'hiver, parce que même en été ils lui paraissaient froids et humides, avec peu d'heures de soleil. La plante de ses pieds était noire et durcie, mais la nuit pénétrait sa carapace, faisant monter un frisson depuis l'asphalte et dans ses jambes maigrichonnes. Les matins résonnaient de silence mouillé ; les après-midi étaient lourds d'angoisse, la promesse de l'obscurité apportant avec elle des cris, des rires, des bruits de course et des sirènes.

Le gamin mit des années à oublier comment se souvenir de l'époque où les jours se fondaient les uns aux autres et où rien ne venait troubler leur monotonie, hormis la mort d'une putain poignardée ou des pièces trouvées par hasard sur le bitume. Le soleil apparaissait et disparaissait au-dessus des toits, marquant l'écoulement du temps. Le gamin errait, tête baissée, reniflant les poubelles des restaurants d'un nez expert pour identifier les trésors qu'elles recelaient, se faufilant par la sortie de secours du Minerva Theatre ou du Metro Cinema pour faucher du popcorn et des bonbons, escaladant de hautes façades pour piller les cordes à linge tendues en travers de balcons encombrés.

Parfois, il lui semblait qu'il aurait pu être très vieux parce que tout ce qui précédait la Nuit du feu et des cris n'était que ténèbres, et qu'il

ne savait plus quel jour on était depuis des mois. De temps en temps, dans son sommeil, il revivait l'incendie ; il voyait aux fenêtres le visage d'une femme et d'un homme qu'il supposait être ses parents ; il les entendait marteler le verre derrière les barreaux. Chaque fois qu'il tentait de se souvenir quand cela s'était produit, qui étaient ces gens et pourquoi ils avaient péri, il ne trouvait qu'obscurité et silence : une porte fermée, verrouillée, infranchissable. Il ignorait quel âge il avait et quel nom hurlaient l'homme et la femme. Quand les policiers et les nonnes de St-Canice qui l'avaient repéré étaient venus l'emmener, ils avaient dit qu'il semblait avoir huit ans et qu'il était mutique et sous-alimenté, quoi que ça puisse signifier. Il s'était échappé de leur fourgon et, à partir de là, il les avait toujours guettés du coin de l'œil. Il n'aimait pas la police; il ne savait pas pourquoi.

Le gamin était perdu pour lui-même. Il errait, et il tentait d'oublier.

Le soir où il rencontra le Français, il était assis sur les marches de Les Girls, où l'on riait et où l'on se bousculait, où l'on renversait des verres et jetait des capsules de bière sur le trottoir. Les artistes et leurs serpents exotiques ne s'étaient pas encore produites sur la scène du Pink Pussy Cat, un peu plus bas, de sorte que les hommes traînaient dans la rue, constituant des cibles faciles. C'était l'endroit préféré du gamin. Sur sa gauche, il pouvait voir le poste de police de Darlington Road, un peu après le virage, et guetter les bagarres ou les arrestations à l'occasion desquelles on pouvait ramasser des pièces tombées des poches, voire piquer des portefeuilles ; sur sa droite, il pouvait observer la progression des marins aux longues jambes venus de Woolloomooloo, qui se bousculaient en ricanant et tentaient de peloter les jeunes passantes – une source de monnaie idéale pour un petit garçon mignon capable de chanter, de danser et de raconter des blagues osées. Il trouvait la plupart d'entre elles dans les magazines du métro qu'il ramassait dans la rue, surtout *The Whisper*. Du coup, il supposait qu'il avait été à l'école un jour : il ne se souvenait pas d'avoir appris à lire, mais il en était capable. Il regardait les dessins cochons et les photos de la guerre, découpées, collées et gribouillées. Dans ces magazines, les hommes comme les femmes avaient les cheveux longs et sales. Lui aussi. Il pensait qu'un jour, peut-être, il se trouverait là-dedans.

Accroupi sur ses talons, il comptait les trams qui passaient, bondés de gens en route pour Potts Point et les banlieues bordant les docks

avec leurs cheveux huilés, leurs lèvres peintes et leurs sacoches en cuir pleines de papiers. Il était encore assez tôt pour les putains qui, adossées aux murs, se limaient les ongles et s'interpellaient d'un trottoir à l'autre, mais assez tard pour que les clodos soient sortis des parcs en titubant et se soient roulés en boule pour dormir aux coins des rues ou devant des vitrines de magasins. Toutes les danseuses étaient à l'intérieur, dans les lumières vives des étages supérieurs, exhibant leurs poitrines nues et leurs plumes aux fenêtres, bouclant leurs cheveux et parfumant la brise.

Le Français gravissait la colline à pied sous les figuiers de Moreton Bay, la fumée de sa cigarette s'enroulant autour des marins qui le suivaient. Ce fut à peine si le gamin le remarqua. Abandonnant les marches sur lesquelles il était assis, il se porta à la rencontre des marins, son sourire le plus éclatant plaqué sur son visage crasseux. Le Français l'attrapa par le coude et lui fit faire demi-tour. Les marins s'écartèrent pour le laisser passer.

– Pourquoi es-tu si pressé, *petit monsieur* ?

Le gamin n'était pas regardant dans le choix de ses victimes. Le Français ne ressemblait pas à un flic ; il ferait une cible facile. Il avait une voix pâteuse et un accent épais. Peut-être avait-il picolé sur le port. Et dormi tout habillé. Il sentait les cigarettes et le vin, mais ses cheveux étaient soigneusement peignés et formaient de petits crêtes sur son crâne.

– Bonjour monsieur ! Vous auriez une pièce ? lança le gamin. Je sais danser, chanter et raconter des blagues. Et aussi faire tenir un penny sur mon nez.

Il fit le poirier et, en équilibre sur ses mains, décrivit un cercle sur le trottoir sale. Ses pieds aux plantes noires remuaient en l'air. Le Français croisa les bras et rit. Un couple qui promenait son chien s'arrêta pour regarder.

– Très bien, *monsieur*, le félicita le Français en souriant. Qu'est-ce que tu sais faire d'autre ?

Le gamin grimaça.

– Je peux faire disparaître une pièce.

Le couple rit. Deux autres hommes s'arrêtaient pour observer la scène. Le Français sortit un penny de sa poche et le tendit au gamin.

– Abracadabra, hocus-pocus ! déclama celui-ci en remuant les bras.

Et tandis que tout le monde souriait, il glissa la pièce cuivrée dans

sa manche et mit un genou en terre.

– Ta daa!

– Magnifique ! (Le Français frappa dans ses longues mains fines.)
Maintenant, rends-la-moi.

– Impossible, répliqua le gamin. Elle a disparu.

Nouveaux rires. Il refit le poirier pendant que la foule applaudissait et se dispersait. Seul le Français resta là à l'observer, un coin de sa fine lèvre supérieure légèrement retroussé.

– Une autre pièce pour le spectacle ? lança le gamin.

– Je crains d'être à sec. Tu m'as plumé. Tu as faim, mon garçon ?

– Je crève la dalle.

– Alors, viens. Par ici. J'ai des saucisses toutes fraîches qui m'attendent à la maison. C'est à deux rues d'ici. (De la tête, le Français désigna le sommet de la colline.) Si tu veux manger un bout, tu es le bienvenu, mon petit ami. Oui, le bienvenu.

Il continua à marcher comme si peu lui importait de laisser le gamin dans la rue balayée par le vent. L'enfant baissa les yeux vers le pied de la colline et ne vit pas d'autres marins approcher. Une montre argentée brillait au poignet du Français dont le bras se balançait. Le gamin s'humecta les lèvres, mit sa peur de côté et lui emboîta le pas.

Tandis que le vent s'engouffrait à travers les énormes figuiers d'Ithaca Road, le gamin se pelotonna contre le Français, tentant de palper son portefeuille ou son porte-monnaie chaque fois qu'il le heurtait doucement. Mais il n'en trouva pas. La montre fermée par une attache double était conçue pour ne pas tomber, même si on la défaisait. Le gamin tournait autour de l'homme, marchant parfois devant et parfois derrière lui, cassant des branches pour en frapper au passage les barreaux des grilles de fer forgé. Le Français rit et lui ébouriffa les cheveux.

– Tu es vraiment minuscule. Je dois me pencher pour t'atteindre. Et aussi vif qu'un furet.

– Il y aura combien de saucisses ?

– Bien assez pour remplir un petit estomac comme le tien. Tu as un accent. Schleu, c'est ça ?

Le gamin haussa les épaules. Il savait qu'il parlait bizarrement, mais il ignorait pourquoi.

De la pluie coulait en ruisseaux argentés depuis le toit de tôle

ondulée de la maison en terrasse. Ils montèrent les marches du perron. Le Français fit tinter ses clés. L'intérieur sentait l'humidité, comme si quelque chose pourrissait dans les murs et s'apprêtait à suinter du papier peint. Le gamin sautilla le long du couloir jusqu'à une table sous une fenêtre de cuisine crasseuse. Des pièces mécaniques, des flacons d'huile, des objectifs et des chiffons étaient posés là. La table était couverte de choses brillantes. Impressionné, il chercha quelque chose à empocher avant que l'homme ne le rattrape. Il jeta son dévolu sur un objectif scintillant. Un sac en papier débordait de petites photos carrées. Le gamin aperçut des membres nus, des poitrines exposées. Comme il tendait la main vers le sac, le Français l'écarta vivement.

– C'est quoi, tous ces trucs ?

– Ça, mon petit ami, c'est le Polaroid 110B, le Pathfinder. La nouveauté la plus récente sur le marché. Il développe les photos instantanément. Pouf ! Elles apparaissent dans ta main. Comme par magie, expliqua le Français avec un clin d'œil. (Il saisit l'appareil parmi le bric-à-brac et le leva dans la lumière.) Inutile de te rendre dans un magasin, tu peux développer tes clichés toi-même, à la maison.

– Vous êtes photographe ?

– Parfois, oui.

Le gamin scruta le visage du Français. Des cicatrices de brûlures ou d'acné vérolaient ses pommettes hautes. Le gamin pensa à la lune. Depuis combien de temps n'avait-il pas levé les yeux vers elle ?

– Tiens. Prends une photo de moi, et j'en prendrai une de toi.

Gloussant, le gamin agrippa le lourd appareil dans ses petites mains, le retourna et regarda par le viseur. Le Français prit la pose. L'appareil bourdonna et vibra entre les doigts du gamin tel un objet extra-terrestre. De la lumière explosa sur les murs. La fente cracha un carré de carton qui se marbra petit à petit de lumière. Le gamin observa le développement avec une fascination à peine contenue. De la magie. Sur le cliché, le Français avait les yeux noirs. Le gamin lui rendit l'appareil à contrecœur.

– À toi.

Il sourit et prit la pose. Le flash lui brûla l'intérieur des paupières. Il se demanda si quelqu'un avait déjà pris sa photo avant la Nuit du feu et des cris, s'il existait encore quelque part des portraits de lui souriant et jouant. Cette pensée le rendit un peu triste. Le Français prit une seconde photo de lui debout, les yeux baissés vers le plancher.

– Tu as déjà vu Sugar Ray ? Le boxeur ?

– Évidemment !

Le gamin serra les poings et les brandit au-dessus de sa tête, ses biceps ridicules formant deux pauvres bosses sur ses bras maigrelets. Le Français rit et prit une nouvelle photo. Le gamin gronda et rapprocha ses poings l'un de l'autre devant son ventre. Encore un flash et un carré de carton qui sort de la fente. Le Français les posait sur la table au fur et à mesure, sans même leur jeter un coup d'œil. Le gamin se dandina en riant nerveusement. Soudain, la pièce lui semblait un peu exigüe. Le Français prit encore une photo, et le gamin oublia de poser. Il était juste planté devant lui, au naturel.

– Enlève ton T-shirt.

Le gamin fronça les sourcils. Tout en obtempérant, il renifla la sueur et la crasse accumulées depuis une éternité qui imprégnaient le tissu. Fléchissant les bras avec les mains tournées vers le haut, il prit une pose de côté qu'il avait souvent vu faire par les boxeurs. Le Français appuya sur le bouton.

– J'ai faim.

– Encore quelques-unes.

Le gamin soupira. L'air de la pièce était lourd et épais, difficile à respirer. Il avait chaud aux joues sans savoir pourquoi.

– Ça ne m'amuse plus. Mangeons.

Le Français prit une nouvelle photo accroupi près de la table, ses yeux au même niveau que ceux du gamin, et la lumière du flash fit larmoyer celui-ci. Il tendit une main pour baisser l'appareil, mais l'homme le leva de nouveau.

– Encore quelques-unes, répéta-t-il.

– Non.

– Si tu veux manger, tu fais ce que je te dis, grogna le Français en découvrant les dents.

Les deux de devant étaient grises comme de l'acier. Le gamin jeta un coup d'œil vers la porte d'entrée au bout du couloir, si loin que l'obscurité l'engloutissait, ne laissant voir qu'une fente argentée par le clair de lune sous le battant.

– On est amis, pas vrai, gamin ? De bons amis. Les amis ne se disputent pas.

Nouveau flash. À présent, les photos tombaient par terre. Le gamin ramassa son T-shirt. Il avait les doigts engourdis, douloureux, et son

sang battait à ses oreilles. Il se sentait gêné sans trop savoir pourquoi. Le Français tendit vivement la main, lui arracha son T-shirt et le jeta sur la pile de photos sur lesquelles se détachait le visage effrayé de l'enfant. Dans la rue, une sirène geignait comme un bébé. Dans la petite cuisine, le gamin lutta pour inspirer malgré ses poumons comprimés.

– Il faut que j'y aille.

– Tu n'iras nulle part.

– J'ai dit que je voulais m'en aller !

La gifle s'abattit telle une vague de chaleur silencieuse, déjà finie avant que le gamin comprenne ce qui venait de se passer. Son oreille palpitait de douleur. Le Français secoua la tête lentement, tristement, puis tendit une main froide et empoigna le menton du gamin. Un instant, la pièce tangua sous les yeux de celui-ci. Il s'était déjà soulé une fois, avec des fonds de bouteilles abandonnées derrière Le Bocal à Poisson. Ça lui faisait le même effet. Le Français le maintint debout.

– Ne me déçois pas, mon mignon.

Le gamin se tordit et se débattit, tentant de lui échapper. Le Français le ceintura. Ils s'écroulèrent sur le sol, l'homme pareil à un poids mort. Tout l'air envolé de ses poumons, le gamin tenta de respirer tandis que son estomac se soulevait et se contractait. Sa bouche était collée au sol poussiéreux.

– Tu feras ce que je te dirai, quand je te le dirai.

Le Français cloua le cou du gamin sur les lattes du plancher et orienta l'appareil de son autre main. Le flash se refléta sur des restes de cire, les faisant scintiller telles des flaques d'eau dans le désert. Le gamin rua et heurta un pied de la table; la douleur envahit ses os. L'homme prit une autre photo, puis posa l'appareil près du visage de l'enfant.

Celui-ci tendit un bras pour s'en saisir. Dans le même mouvement, il roula sous l'homme et utilisa son élan pour brandir l'appareil qu'il lui abattit sur la tempe.

Alors, ce fut le Silence.

Le gamin n'avait connu ça qu'une seule fois auparavant, la Nuit du feu et des cris, quand il s'était retrouvé planté immobile dans la rue et qu'il avait regardé les gens brûler. Un peu comme s'il était sous l'eau, que les sons ne lui parvenaient plus qu'étouffés et que tout le reste s'était changé en un vide infini, ralenti par l'engourdissement, la pourriture des secondes, le goutte-à-goutte du temps.

À califourchon sur le Français, l'appareil entre les mains, le gamin le frappa au visage encore et encore, sans émettre le moindre son ni éprouver la moindre sensation. Les traits humides de l'homme perdaient leur forme en se brisant. La terre tournait sous les genoux du gamin, tanguant tel le pont d'un bateau. Les mains de l'homme tâtonnaient, griffaient, tordaient, lançaient des coups maladroits. Du temps s'écoula. L'appareil retomba. Le gamin finit aux poings.

Quand la porte de la terrasse s'ouvrit, il se tenait près de la table, les yeux baissés vers une photo de lui debout près de la table, les yeux baissés. Quand les voix des hommes brisèrent enfin le Silence, il leva la tête.

– Jean ? Jean ? Saloperie de bouffeur de grenouilles. Je sais que tu es là. Le temps est écoulé. Je veux mon fric, tu entends, suceur de bites ?

Il y avait des ombres dans le couloir, l'une plus massive que l'autre. Elle appartenait à un colosse dont les épaules touchaient les murs et qui baissa automatiquement la tête pour passer la porte de la cuisine, comme s'il était déjà venu là auparavant. Un homme plus petit le précédait, enveloppé de son ombre. Le gamin essuya quelque chose qui lui chatouillait la lèvre supérieure et regarda ses mains. Il avait du sang jusqu'aux coudes.

Le premier homme portait un costume couleur d'océan gris, un col amidonné et blanc comme un éclair saillant sous sa mâchoire carrée. Sous ses vêtements, ses muscles d'autrefois se muaient en gras, lui donnant l'air d'un capitaine de guerre en retraite dont la paix avait gâché la carrure puissante. Il avait des cheveux gris, et une cicatrice profonde barrait son menton à l'endroit où une lame de couteau avait fendu sa lèvre inférieure en deux. Le colosse n'était pas aussi bien habillé mais donnait la même impression de ciel obscurci et de guerre ancienne – un ours barbu avec un nez cassé et tordu qui dominait tout son visage, un nez de combattant.

Le gamin et les nouveaux venus se regardèrent longuement, puis tous baissèrent les yeux. Les hommes découvrirent le corps brisé qui avait été Jean le Français, gisant tordu aux pieds de l'enfant. Le flingue que le Capitaine tenait à la main pendait oublié au bout de son bras. Personne ne dit rien. Le gamin observa ses paumes ensanglantées, le sang dilué et presque orange qui coulait le long de ses poignets. Sous ses côtes nues et saillantes, son ventre se gonflait et se contractait sous

l'effet de ses halètements. Il chercha son T-shirt. Celui-ci avait disparu.

– Regarde-moi ça, Ours, lança le Capitaine.

Le colosse ne répondit pas tandis que le Capitaine s'avavançait et s'accroupissait près du gamin. Il ramassa une photo par terre et la secoua pour en chasser le sang. Le gamin debout ; le gamin les biceps fléchis. Il examina tous les clichés tour à tour, avec beaucoup de soin, et en fit une pile bien nette. Jean ne respirait plus. Le Capitaine se redressa et toisa l'enfant.

Lentement, un sourire naquit sur son visage. Le Capitaine se mit à rire. L'Ours, lui, demeura impassible. Le gamin s'essuya le nez. Encore du sang, qui coulait en filets sombres le long de son menton.

Le Capitaine s'esclaffa, puis arma son pistolet et tira deux balles dans la figure du Français. Le corps de celui-ci se cabra comme s'il avait reçu une décharge électrique. Le gamin pensa à la Nuit du feu et des cris, aux spasmes des gens. Le Capitaine gloussa plus doucement, secoua la tête et s'engagea dans le petit couloir qui menait aux autres pièces.

– On s'occupera de lui dans une minute, dit-il à l'Ours. Mets-le dans la voiture.

À paraître

Eden, octobre 2017

Fall, février 2018

Titre original :

Hades

© 2014, Candice Fox

Première édition originale : Bantam, Random House Australia, 2014

Photographies de couverture : © Mohamad Itani / Arcangel - Jacqueline Moore /
Arcangel - © Vladimir Serov / Blend Images LLC / Gallery Stock - © Mathieu Thauvin
- © D. R.

© Éditions Michel Lafon, 2017, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti

CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine

ISBN : 978-2-7499-3250-7

www.michel-lafon.com